VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

1815 - 1835

Paris - Calmann-Lévy, éditeur
1896

ŒUVRES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

1815-1835

TOUS DROITS RÉSERVÉS

VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

1815-1835

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1896

Lettres à Divers

1817-1835

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/correspondanc01hugo

1817

A Monsieur Raynouard,
Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Paris, le 31 août 1817.

Monsieur,

Retenu par une légère indisposition, je ne puis avoir l'honneur d'aller moi-même vous témoigner ma reconnaissance de la faveur que l'Académie française a daigné me faire en accordant une mention honorable à la pièce n° 15 dont je suis l'auteur. Ayant appris que vous aviez élevé des doutes sur mon âge, je prends la liberté de vous remettre cy-inclus mon acte de naissance. Il vous prouvera que ce vers

> Moi, qui...
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

n'est point une fiction poétique.

S'il était encore temps de faire insérer mon nom dans votre rapport imprimé par ordre de l'Académie,

ce serait augmenter infiniment la reconnaissance que je vous dois, et dont je vous prie d'agréer la preuve dans cette langue que vos encouragements me rendent si chère et qui doit, à tant de titres, vous l'être bien davantage encore.

J'espère de votre bonté, Monsieur, que vous voudrez bien, après en avoir pris connaissance, me renvoyer mon acte de naissance rue des Petits Augustins, n° 18.

Je vous prie d'agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR-MARIE HUGO.

A Raynouard, auteur des Templiers.

O Raynouard, toi qui d'un Ordre auguste
Nous traças en beaux vers le châtiment injuste;
Qui, dédaignant l'amour et ses molles douleurs,
Sur l'austère vertu nous fis verser des pleurs;
Toi qui bientôt encor, dans tes fécondes veilles,
Des exploits de Judas* nous diras les merveilles;
Pardonne!... interrompant de si nobles travaux,
Un jeune élève de Virgile
Ose de sa Muse inhabile
T'adresser les accords nouveaux.
Il te doit tout : c'est toi dont l'indulgence

* Le poëte enfant voulait écrire *Juda*.

Sut arracher au gouffre de l'oubli
Son faible essai dans l'ombre enseveli.
De sa Muse accueillant l'enfance,
Tu fis plus ; tu voulus, dans le sénat des arts
Sur elle attirer les regards.
Ces vers sans art échappés à ma veine
D'un tel honneur étaient dignes à peine ;
Mais que ne pouvaient sur les cœurs
Cet amour que Virgile a peint en traits vainqueurs,
Le souvenir d'Élise abandonnée
D'un triste hymen invoquant les vains droits
Et réclamant contre l'ingrat Énée
L'appui des Dieux qui l'ont seuls condamnée?
Que ne pouvait le charme de ta voix?
De cette voix dont la mâle énergie,
Quand la patrie en deuil redemandait ses rois,
Déployant des vertus l'éloquente magie,
Apprit au tyran même à respecter nos lois?
C'est à ta voix encor, c'est à son harmonie
Qu'est dû tout le succès de mon humble génie.
Ce qui fait mon bonheur fait aussi mon orgueil :
Virgile et toi protégiez ma faiblesse.
Ces vers nouveaux que je t'adresse
Recevront-ils le même accueil?
Dans le sein de Virgile ils n'ont point pris naissance,
Ton organe flatteur n'a pas accru leur prix,
Mais ils sont inspirés par la reconnaissance,
Et c'est pour toi qu'ils sont écrits.

1820

A Monsieur Adolphe Trebuchet, Nantes.

Paris, 20 avril 1820.

Je suis l'exemple d'Abel, mon cher cousin, et je commence par supprimer toute cérémonie; car j'espère qu'à la parenté, qui excuse la familiarité, se joindra bientôt entre nous l'amitié, qui l'autorise. En vérité, lorsque je considère que ta lettre, si aimable et si affectueuse, est datée du 14 mars, tandis que cette réponse est écrite le 20 avril, je t'avoue que je suis honteux de ce retard, et la raison que t'en donne mon frère Abel me rassure moins, toute fondée qu'elle est, que ma confiance en ton amitié et dans l'indulgence de ta famille...

Si nous avions pu en douter, ta lettre nous aurait montré, cher Adolphe, que tu es royaliste comme nous. Nous t'en félicitons, et nous regrettons de n'être pas nés Bretons comme toi, car nous sommes tous Vendéens par le cœur. On me dit que je suis à peu

près de ton âge, je m'en félicite encore : c'est une conformité de plus avec toi.

Adieu, mon cher Adolphe, je désire que le *Conservateur littéraire* soit lu avec quelque indulgence par nos bons parents de Nantes, et j'espère que tu ne tarderas pas à nous donner des nouvelles de toute la famille et notamment de notre tante, dont la santé nous inquiète beaucoup. Maman, qui a été aussi fort malade et très languissante depuis un an, paraît maintenant se rétablir un peu.

Rappelle-moi au souvenir de mes cousines, que je n'ai jamais vues, mais pour lesquelles j'ai toujours éprouvé un attachement fraternel.

Ton dévoué cousin,

V.-M. Hugo.

A Adolphe Trebuchet.

29 mai 1820.

C'est un étrange effet du malheur que nous ayons déjà à remplir les fonctions les plus sacrées d'une amitié dont nous avons à peine formé les premiers nœuds, et que nous soyons appelés à consoler de la

perte d'une parente que nous n'avons pas connue une famille que nous n'avons jamais vue. Nous passons tous éloignés les uns des autres dans cette misérable vie, nous nous chérissons sans nous être jamais rencontrés dans le monde, et souvent (le fatal événement qui nous prive d'une tante ne le prouve que trop) nous perdons ceux que nous aimons avant qu'ils nous aient jamais souri.

Tu vois, mon ami, que ta lettre a fait naître en moi des réflexions bien amères. Pardonne-moi mes divagations et surtout oublie que j'ai été assez peu généreux pour t'entretenir de mon affliction avant de songer à soulager la tienne. Je sens avec énergie toute l'étendue de la perte que tu viens de faire, et je ne sais que partager ta désolation. On dit qu'une douleur partagée devient moins cuisante; en ce cas, cher ami, jamais douleur n'a été plus sincèrement partagée que la tienne.

Je t'en supplie, Adolphe, ne te désespère pas, sois homme! Songe à ton respectable père, à tes sœurs. Sois bien assuré que tu reverras ta mère; il est impossible que l'on se sépare ainsi pour toujours. Tu es pieux, et la piété te donnera du courage.

Pardonne à l'incohérence de ma lettre et aime-moi comme je t'aime. Je t'embrasse cordialement.

Ton dévoué cousin,

V.-M. Hugo.

A Adolphe Trebuchet.

Paris, 11 juillet 1820.

Il est décidé, mon cher Adolphe, que j'aurai toujours des excuses à te faire, et toi, des pardons à m'accorder. Sois convaincu que lorsque mes réponses suivent tes lettres à de si longs intervalles, c'est que je manque de temps et non de bonne volonté. Quant à toi, mon cher cousin, qui as sans doute plus de loisir que moi, consacres-en, je te prie, le plus possible à notre correspondance.

Il y a bien de l'égoïsme dans cette demande, il faut t'en prendre au plaisir que nous font éprouver tes lettres. Je te remercie, pour ma part, des détails pleins d'intérêt que tu as bien voulu me donner sur ces nobles paysans vendéens, et de ceux que nous a apportés ta lettre du 3 juillet sur les trappistes de Meillerey. La description de cette abbaye honore ton cœur et ton esprit. Continue, mon cher Adolphe, à nous mettre de moitié dans tes courses en attendant que nous puissions y prendre part en réalité...

On parle beaucoup de la dissolution de la Chambre. Le ministre Siméon, qui désire encore tripoter avec ses ventrus, s'oppose fortement à une mesure qui

amènerait une majorité royaliste. On assure que Decazes a reçu le cordon bleu et qu'il ne le déploiera qu'à l'époque du couronnement de Georges IV. On a offert, il y a trois semaines, le ministère à M. de Villèle, qui l'a refusé.

La déplorable affaire du duc de Richelieu et du général Donnadieu paraît être assoupie. La scène s'étant passée sans témoins, on ne sait trop encore qu'en penser.

Adieu, mon bon cousin, j'abandonne le reste de ma lettre à Abel qui veut t'écrire quelques mots; Eugène te répondra demain. Nous sommes dans les embarras d'un déménagement, ce qui force maman à retarder la réponse qu'elle comptait faire à ton père et à me charger de tous ses remerciements. Adieu encore une fois, porte-toi bien, et présente mes respects à ton papa, et mes hommages à ta sœur. Je t'embrasse cordialement.

Ton bon ami,

V.-M. Hugo.

*P. S**. Puisque Abel t'a parlé du départ de sa majesté le duc Decazes, je te révélerai à ce sujet un fait curieux et peu connu. Les journaux ont annoncé qu'il était parti le 10 à *quatre heures de l'après-midi;* la vérité est qu'il est parti *avant le jour*. Cela tient à ce que Mme la duchesse Decazes avait exigé que son mari

* Post-scriptum à la lettre d'Abel Hugo.

se mit en route avant Mme Crinstot (sœur du duc), qu'elle veut priver des honneurs de l'entrée triomphale à Londres. Mme Crinstot est dans les larmes : c'est elle qui n'a quitté Paris qu'à *quatre heures* ! La discorde s'est introduite, à ce qu'il paraît, dans l'honorable famille, et voilà la guerre allumée.

Je tiens ces détails d'un *noble pair*, qui les savait de bonne source ; tu peux les considérer comme *authentiques*

A Adolphe Trebuchet.

21 septembre 1820.

Tous mes amis se plaignent de moi, mon cher Adolphe, je suis, disent-ils, un paresseux, un négligent, un ingrat... Tu sais, toi, que mes loisirs ne répondent pas à mes désirs, et que si j'avais le temps de t'écrire chaque fois que j'en ai l'envie, tu recevrais à Nantes un journal quotidien de mes faits et gestes. Cependant, voici venir le moment où nous n'aurons plus besoin d'un froid papier et d'un long intervalle de temps pour nous communiquer nos pensées et nous assurer de l'affection mutuelle qui nous lie.

Hâte, je t'en prie, mon cher ami, ce moment désiré bien ardemment par tes cousins de Paris. Songe que l'ouverture des cours exige que tu sois ici le 1er novembre au plus tard; calcule sur ton amitié pour venir plus tôt. Nous désirons tous tant te voir, t'embrasser!... Prie ton bon père et notre aimable cousine de me pardonner ces sollicitations intéressées, et d'y voir, non de l'égoïsme, mais une bien impatiente et bien vive amitié. Adieu, Adolphe, réponds-moi vite et viens vite. Nous t'embrassons tous cordialement.

Ton cousin et ami,

V.-M. Hugo.

Nous attendons encore la perte ou *le salut de la monarchie : l'enfant* de Madame de Berri.

1821

Monsieur le comte Alfred de Vigny, au 5e régiment de la Garde Royale, Rouen.

[1821.]

Votre lettre est du 18, Alfred, et je vous réponds le 21! Trois jours seulement nous séparent et ces trois jours sont comme trois ans; qu'importent les distances, la séparation est tout. Trente lieues qui nous empêchent de nous voir nous séparent autant que mille. Il faut être auprès de ses amis pour jouir d'eux. Dès qu'on est éloigné, calcule-t-on le plus ou le moins? Aussi, mon cher ami, la proximité du lieu de votre exil ne me console-t-elle de votre absence qu'en ce que vous serez plus tôt revenu. Du reste, il suffit que nous ne soyons plus ensemble pour que je sois triste, et je vous assure que je plaindrais ceux qui vivraient après vous si le soleil qui se lèvera sur votre tombeau n'est pas plus brillant que l'ami qui reste après votre départ n'est joyeux.

Votre lettre m'a trouvé ici, accablé, fatigué, tour-

menté, et ce qui est plus que tout cela, ennuyé; vous concevez combien je l'ai sentie vivement et quel bonheur elle a été pour moi; je l'ai relue mot par mot comme un mendiant compte pièce à pièce la bourse d'or qu'il a trouvée. J'ai vu avec un vif plaisir que vous pensiez encore à moi, puisque vous m'écriviez, et que vous faisiez aussi mieux que de penser à moi, puisque vous faisiez des vers.

Cependant cela m'a encore plongé dans le supplice de Tantale; quoi! il n'y a que trente lieues qui nous séparent, et ces vers, je ne les entendrai pas! Pourquoi donc avons-nous des pieds et non des racines, si nous sommes fixés comme de misérables plantes à un point que nous ne pouvons quitter? Pourquoi donc nos désirs, nos volontés, nos affections sont-ils si loin de nous, si nous sommes condamnés à ne jamais les suivre! Mon bon ami, résolvez la question et je vous en ferai encore, car le vase des dégoûts est inépuisable.

Il paraît que vous avez pris, ce mois-ci, toute l'inspiration pour vous seul, car je n'en ai pu avoir un seul moment. Je n'ai rien fait. Le gouvernement m'a demandé sur le baptême du duc de Bordeaux des vers, que je ne ferai pas si cet état d'impuissance continue. Vous êtes heureux, vous, Alfred, vous ne frappez jamais en vain sur le rocher, et quand vous avez produit quelques centaines de vers admirables, vous les appelez des lignes, pour consoler ceux de vos amis qui ne peuvent pas même enfanter des lignes qu'ils appelleraient des vers.

J'avais pourtant commencé un roman qui m'amusait, sauf l'ennui de l'écrire ; puis cette invitation pour le baptême est survenue, puis des tracasseries à propos de la jonction du *Conservateur littéraire* et des *Annales*. — J'ai tout laissé là.

Jules [Lefèvre] est encore dans l'incertitude, Soumet fait des vers superbes, Amédée Pichot cherche son manuscrit, Émile [Deschamps] nous promet toujours le *Fou du Roi,* Gaspard [de Pons] rit à Versailles, Rochet pleure à Grenoble près de son père dangereusement malade, Saint-Valry fait ses Pâques à Montfort; tous vous aiment, tous vous embrassent, mais pas plus tendrement que moi.

Il est bien pénible, Alfred, de ne communiquer que par lettre. Me voilà, faute de papier, impérieusement forcé de finir. Est-ce donc bien la peine de remuer sa plume pour s'envoyer des idées sans réponses, pour surprendre par des réflexions tristes les pensées peut-être riantes de son ami, comme deux instruments qui se répondent de loin sur des airs différents parce que l'éloignement empêche ceux qui en jouent de s'accorder. Adieu, je vous embrasse, honteux de vous dire si peu de chose et fatigué d'avoir écrit tant de mots.

Les séances d'Abel aux *Bonnes Lettres* ont beaucoup de succès. Je n'ai rien lu ni fait lire depuis *Quiberon*. J'ai reçu de M. de Chateaubriand une lettre charmante où il me dit que cette ode *l'a fait pleurer ;* je vous répète cet éloge, mon ami, parce qu'il vous convaincra aussi, vous qui avez entre les mains le pro-

cès-verbal de l'enterrement de cette œuvre. Qu'est-ce, auprès de votre adorable *Symétha !*

Je regrette de ne pouvoir vous rendre votre charmante preuve d'amitié en signant *Alfred;* mais du moins suis-je sûr, puisque vous signez *Victor*, que l'illustration ne manquera pas à ce nom-là.

Tout cordialement à vous,

Votre ami,

VICTOR.

Abel vous répondra incessamment, il est enchanté de votre lettre. Si je vais à la Roche-Guyon, je n'y pourrai aller que vers le mois d'août.

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

Juillet 1821.

Monsieur et bien cher confrère,

Les journaux vous ont peut-être appris mon affreux malheur. J'ai perdu ma mère.

Depuis longtemps j'aurais à me reprocher de n'avoir pas répondu à toutes vos honorables marques d'amitié,

sans la maladie, sans la mort qui nous l'ont enlevée.

Vous n'avez pas connu, monsieur le comte, cette noble mère, dont je ne vous parle pas parce que je n'en saurais parler dignement, mais je ne doute pas que vous ne partagiez ma douleur, et vous me plaindrez beaucoup si vous me plaignez comme je vous aime.

Votre cordialement dévoué serviteur et confrère,

VICTOR-M. HUGO.

A Monsieur le comte Alfred de Vigny, officier au 5e régiment de la Garde Royale, à Rouen.

30 juillet 1821.

Vous ne vous doutez guère, mon bon Alfred, d'où cette lettre est écrite; je suis à Dreux ! c'est-à-dire assez près de vous, sans pouvoir toutefois être avec vous. Or, voici comment il se fait que ma machine fatiguée et épuisée soit maintenant dans ce vieux pays des Druides. Un de mes amis, qui va partir pour la Corse et habite momentanément une *villa* entre Dreux et Nonancourt, m'a demandé quelques jours de mon

temps, que je n'ai point refusés, vu l'imminence de son départ.

Me voilà donc ici depuis hier, visitant Dreux, et me disposant à prendre la route de Nonancourt.

J'ai fait tout le voyage à pied, par un soleil ardent et des chemins sans ombre d'ombre.

Je suis harassé, mais tout glorieux d'avoir fait vingt lieues sur mes jambes; je regarde toutes les voitures en pitié; si vous étiez avec moi en ce moment, jamais vous n'auriez vu plus insolent bipède. Quand je pense qu'il faut à Soumet un cabriolet pour aller du Luxembourg à la Chaussée-d'Antin, je serais tenté de me croire d'une nature supérieure à la sienne, comme animal. Cette expérience m'a prouvé qu'on peut marcher avec ses pieds.

Je dois beaucoup à ce voyage, Alfred : il m'a un peu distrait. J'étais las de cette triste maison. Je suis seul ici, mais n'étais-je pas seul aussi là-bas? Il y a seulement quelque chose de plus matériel dans mon isolement.

J'ai passé à Versailles une journée avec notre bon Gaspard. Vous lui avez écrit; peut-être m'avez-vous écrit aussi, et votre lettre est-elle arrivée à Paris pendant mon absence, m'apportant une joie pour mon retour? Je me complais dans cette idée. J'espère que vous n'aurez pas oublié les beaux vers que vous m'avez promis. Cher Alfred, vous êtes heureux et poëte; moi je végète.

Il n'y a ici d'autres ruines que celles du château de Dreux; je les ai visitées hier soir et, ce matin, je les

visiterai encore, ainsi que le cimetière. Ces ruines m'ont plu. Figurez-vous, sur une colline haute et escarpée, de vieilles tours de cailloux noyés dans la chaux, décrénelées, inégales, et liées ensemble par de gros pans de mur où le temps a fait encore plus de brèches que les assauts.

Au milieu de toutes ces pierres, des blés et des luzernes; et au-dessus de tout, un télégraphe, à côté duquel on construit la chapelle funèbre des d'Orléans.

Cette chapelle blanche et inachevée contraste avec la forteresse noire et détruite; c'est un tombeau qui s'élève sur un palais qui croule. Du pied de la tour télégraphique, on voit dans le vallon de l'Ouest des croix de bois, des pierres minées et, debout, des touffes d'arbres; c'est le cimetière. Dans le vallon de l'Est, c'est la ville. Aussi les deux vallées sont différemment peuplées.

Il n'y a aucun monument druidique; Dreux a donné son nom aux Druides, et ils ne lui ont point laissé de vestiges. J'en suis fâché pour eux, pour la ville, et pour moi.

Les bords d'une petite rivière où je me suis baigné hier en arrivant sont très frais; je m'y promenais tout à l'heure sous les trembles et les bouleaux, et je pensais à tous nos amis qui sont ensemble dans la grande vallée et nous oublient peut-être entre eux.

Mais vous, Alfred, qui êtes seul comme moi, vous pensiez à moi, n'est-il pas vrai? pendant que je songeais à vous dans ma tristesse et mon abandon.

Adieu, cette lettre est pour vous donner signe de

vie et vous montrer que vous avez un ami qui s'exerce à rejouer avec le malheur, qui pense comme un homme et qui marche comme un cheval.

Je vous embrasse cordialement, portez-vous bien et écrivez-moi.

Votre ami dévoué,

VICTOR.

A Monsieur Trebuchet, chef du secrétariat et des archives de la Préfecture, Nantes.

30 octobre 1821.

Mon bon oncle,

Il y a bien longtemps que je me propose de vous écrire pour revendiquer notre Adolphe. Maintenant que cet insipide déménagement est à peu près terminé, je peux vous annoncer que notre quatrième frère logera, avec Eugène et moi, au second étage de la maison dont nous habitions le rez-de-chaussée et le premier. Notre nouvel appartement se compose de

deux belles chambres à cheminée, et la location n'est que de 200 francs. Abel habite un troisième dans la rue voisine, en sorte que c'est encore presque comme s'il demeurait avec nous. Son logement est plus grand que le nôtre ; aussi servira-t-il à recevoir nos amis cet hiver. Adolphe les retrouvera tous ici aussi pleins d'affection pour lui que nous ; ils nous ont souvent parlé de lui, ont conservé de son esprit et de son amabilité le souvenir le plus agréable, et attendent, comme moi, son retour avec impatience. Le jour où mon excellent Adolphe arrivera sera pour moi un jour bien heureux, et j'en ai si peu qu'en vérité j'ai le droit de les compter.

Celui où je pourrai également vous voir, mon bien cher oncle, sera aussi, certes, l'un des plus beaux et déjà est l'un des plus désirés de ma vie. Espérons qu'il arrivera bientôt, et que la main divine, qui nous a privés de notre mère bien aimée, ne nous tiendra pas longtemps séparés de notre bon et cher oncle.

Ma bonne mère aimait Adolphe autant que nous ; nous ne demandons pas à son père la même faveur, car nous sommes loin d'en être aussi dignes.

Nous avons lu avec un extrême intérêt tout ce que vous avez bien voulu nous envoyer, et ce surtout où nous avons reconnu votre plume exercée. J'ai communiqué votre article sur les antiquités de la Bretagne à des savants, qui n'ont pas été moins frappés des recherches scientifiques que du talent littéraire de l'auteur.

Adieu, mon bon oncle, je vous quitte bien à

regret; mais les affaires viennent toujours à la traverse des plaisirs. Je vous embrasse et vous prie de me croire

Votre neveu bien dévoué,

VICTOR.

Mes frères me chargent de vous exprimer leur respectueux attachement.

Adolphe, fais vite tes paquets!

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

7 novembre 1821.

Monsieur le comte et bien cher confrère.

Je serais trop honteux pour oser encore vous écrire, si ma conscience n'était apaisée par tous les embarras qui m'ont jusqu'ici empêché de répondre à votre tendre et aimable lettre. Il faut me plaindre pour toutes les douleurs que j'ai éprouvées et tous les ennuis qui m'ont assailli. Pourquoi faut-il qu'après les grandes souffrances de l'âme viennent encore une

foule de petits chagrins insipides, de mesquines contrariétés qui ne permettent même pas de se reposer dans le désespoir? J'ai eu bien des dégoûts de ce genre, mon cher et excellent ami (permettez-moi de réclamer ce titre que vous m'avez donné et qui m'est bien précieux); j'ai passé par tous les degrés de cette grande échelle de malheur, et cependant jamais, dans les peines les plus vives comme dans les soucis les plus monotones, je n'ai songé sans une véritable douceur aux consolations de votre amitié, que je mérite si peu et à laquelle je tiens pourtant comme si je la méritais. Les peines domestiques, les affaires de famille tourmentent et aigrissent depuis six mois une plaie qui saignera longtemps. Vous, mon bien-aimé confrère, qui n'avez pas connu ma noble et admirable mère, vous ignorez tout ce que j'ai perdu, mais vous ne pouvez rien imaginer qui ne soit au-dessous de la vérité.

Je pense que vous ne m'en avez pas voulu un seul instant de ce long silence. Vous êtes si bon, votre indulgence est si délicate et si généreuse que je ne me serais pas justifié, si cette justification n'eût été un épanchement.

Je profite d'une occasion que m'offre notre cher A. Soumet pour vous faire passer avec cette lettre les trois volumes du *Conservateur littéraire;* c'est un de mes exemplaires dont je vous prie d'excuser l'extérieur inculte. Je suis bien confus de la négligence qui vous a fait attendre si longtemps ces malheureux volumes. J'aurais fait cesser ce retard plus tôt, si

j'étais bon à quelque chose; mais je ne suis bon à rien, si ce n'est à vous aimer.

Vous avez sans doute fait de bien jolis vers que je ne connais pas; si vous étiez assez bon pour m'en envoyer, j'en serais reconnaissant comme d'une faveur et touché comme d'une preuve d'amitié.

Adieu, mon cher confrère, permettez-moi de me croire et de signer

Le plus dévoué de vos amis.

VICTOR.

Mes respectueux hommages, s'il vous plaît, à Madame la comtesse.

1822

M. le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

17 janvier 1822.

Monsieur le comte et bien cher confrère,

Je m'empresse de saisir un moment de calme et de loisir, pour m'informer de votre santé et de votre amitié, deux choses bien précieuses pour moi...

Alexandre [Soumet], qui est toujours malade, ou paresseux, a cependant terminé son *Saül*, que je préfère à sa *Clytemnestre*, que je préfère à tout ce qui a paru sur notre scène depuis un demi-siècle. J'attends avec bien de l'impatience la représentation de l'une ou l'autre de ces belles tragédies, qui est fixée au mois de mars au plus tard. Je désirerais vivement que *Saül* fût joué le premier; cet ouvrage entièrement original, sévère comme une pièce grecque et inté-

ressant comme un drame germanique, révélerait du premier coup toute la hauteur de Soumet. Le jour du triomphe d'Alexandre sera pour moi un bien beau jour.

J'enverrai peut-être cette année à l'Académie pour l'une de ses séances publiques une ode sur *le Dévouement dans la peste;* au moins ne renfermera-t-elle aucun sentiment politique.

Et vous, mon cher confrère, que faites-vous au pays des troubadours? Soumet m'a montré des vers charmants que vous lui avez envoyés dernièrement. En ouvrant l'*Almanach des dames*, j'ai été agréablement surpris d'y rencontrer votre élégie si touchante et si gracieuse, *la Consolation d'une mère;* ce qui, avec quelques vers de Soumet, m'a fait pardonner à l'éditeur le mauvais choix des autres morceaux de son recueil.

Votre ami dévoué et indigne confrère et serviteur,

VICTOR-M. HUGO.

A M. l'abbé de Lamennais.

Paris, 17 mai.

Je voulais, mon respectable ami, vous envoyer avec ma réponse le recueil d'Odes que je publie en ce moment; mais l'imprimerie tarde un peu, et je sens

le besoin de vous dire combien votre dernière lettre m'a apporté de joie et de consolation. Je me décide donc à vous écrire sans attendre mon volume, qui viendra toujours d'ailleurs assez tôt.

J'éprouve un grand charme à voir votre âme, si forte et si profonde dans vos ouvrages, devenir si douce et si intime dans vos lettres; et quand je pense que c'est pour moi que vous êtes ainsi, en vérité, je suis tout fier. Je voudrais que quelqu'un pût vous dire là-bas quel vide je vois depuis votre absence parmi tous ceux que j'aime, et avec quel sentiment de reconnaissance et de joie impatiente je reçois de vos nouvelles. Il me semble, quand je lis une de vos lettres, que c'est la consolation qu'il fallait précisément à la souffrance que j'éprouve dans le moment même. Les paroles de l'amitié sont si puissantes qu'elles soulagent toutes les douleurs dans tous les instants. Simples et tendres, elles sont comme le remède unique et universel des maladies de l'âme. Et avec qui doit-on mieux sentir cette vérité qu'avec un ami tel que vous?

Vous m'avez confirmé dans cette conviction qui m'est venue depuis longtemps, c'est qu'un homme supérieur aime avec son génie, comme il écrit avec son âme.

Je vous remercie bien vivement de la correction que vous m'avez indiquée. Vous verrez dans mon volume si je suis docile. Je regrette seulement que vous n'ayez pas été plus sévère et que vous n'ayez pas écouté plus souvent en lisant ces deux odes votre

goût excellent. Vous m'auriez certainement aidé à faire disparaître bien des taches, et ce serait une reconnaissance de plus que je vous devrais. Au reste, vous verrez dans ce recueil, aux nombreuses corrections que j'ai faites, que j'ai eu l'intention de rendre cet ouvrage le moins imparfait possible ; et cette intention me suffira, j'en suis sûr, auprès de vous.

L'intérêt que vous prenez à mes affaires à la maison du Roi m'a également vivement touché. J'ai en ce moment l'assurance que les promesses dont on me berce depuis si longtemps seront réalisées avant six semaines. J'attends avec impatience ce moment qui fixera mon avenir et me permettra de songer à vivre et à être heureux. Il faut souvent tant de circonstances matérielles pour réaliser le rêve le plus pur et le plus idéal.

Adieu, cher et illustre ami, écrivez-moi ; vos lettres me font tant de bien ! et mêlez quelquefois mon souvenir à vos pensées et mon nom à vos prières.

VICTOR.

Parlez-moi, de grâce, du point où en est le troisième volume de votre admirable ouvrage *.

---

* *L'Indifférence en matière de religion.*

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

Juillet 1822.

Vous devez bien m'en vouloir, cher ami, de n'avoir reçu que mon recueil* quand je vous promettais les vers ravissants de Michol, mais vous savez un peu comme est notre Alex. Soumet; il fait d'admirable poésie et ne se doute pas que ses amis puissent en être avides. Maintenant il est à Passy et moi à Gentilly, il court sans cesse à cause des répétitions de sa *Clytemnestre,* la Muse seule sait où le trouver. Moi, je me lasse d'attendre pour vous écrire ces vers tant de fois promis, et je vous écris. Prenez donc cette lettre en patience, en attendant la prochaine qui vous apportera sans doute avec elle son absolution poétique.

Votre ode charmante a vu le jour dans les *Annales* et j'ai été aussi confus de votre amitié que fier de votre talent.

Nos journalistes n'ont pas encore honoré d'un article mon pauvre recueil; ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations de louanges. Je ne puis croire qu'ils fassent cet affront à moi et à eux-mêmes.

* *Odes et poésies diverses,* 1822.

En attendant, le volume se vend bien, au delà de mes espérances, et j'espère songer avant peu à une seconde édition.

Adieu, mon excellent Jules, mon bien cher ami. Je vous embrasse bien tendrement.

VICTOR.

A monsieur l'abbé de Lamennais, à la Chesnaie.

1er septembre 1822.

Il faut que je vous écrive, mon illustre ami; je vais être heureux. Il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité. Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était encore en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement. Je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une passion indomptable, quoique pure et innocente. Mais aujourd'hui que tout se réunit pour me faire un bonheur selon ma volonté, je ne doute pas

que tout ce qu'il y a de tendre dans votre âme ne s'intéresse à un amour aussi ancien que moi, à un amour né dans les premiers jours de l'enfance et développé par la première affliction de la jeunesse.

VICTOR-M. HUGO.

A Adolphe Trebuch à Nantes.

23 septembre 1822.

C'est la grossesse de Mme Foucher*, mon bon Adolphe, qui a tant retardé cette réponse ; je reculais de jour en jour, afin de pouvoir te marquer son heureuse délivrance. Après avoir souffert six longues semaines, elle est enfin accouchée hier très laborieusement d'une petite fille qui a de grands yeux noirs. Cette bonne Mme Foucher a déployé un courage aussi grand que ses souffrances et ce n'est pas peu dire. Elle va aujourd'hui très bien ainsi que l'enfant...

J'espère avoir très incessamment une autre nouvelle plus heureuse encore à t'annoncer, et je ne doute pas que mon père et mes frères de Nantes soient heureux de mon bonheur. Il me semble qu'il s'accroîtra quand je sentirai qu'ils le partagent...

* Mère d'Adèle Foucher, fiancée de Victor Hugo.

L'article que ton bon père me promet sur mes Odes sera certainement le plus précieux pour mon cœur, et je sais d'avance que j'y retrouverai, avec toute son indulgence et toute sa tendresse, tout l'esprit, toute l'élégance qui distinguent son style... Cache à ton père cette phrase de ma lettre, car on pourrait m'accuser d'influencer mon juge, quand je ne fais que dire des vérités.

M. de Lamennais, que ses affaires ont amené pour quelques jours à Paris, m'a fait promettre que j'irais l'an prochain en Bretagne : je l'avais déjà promis à d'autres. Il m'a beaucoup parlé des monuments de Lokmariaker, des pierres de Carnac, etc., et les voir avec cet illustre ami ajouterait sans doute au grand attrait du voyage; mais je voudrais bien aussi les voir avec toi.

Pour moi, cher ami, mes affaires avancent, et j'espère bien que la première quinzaine d'octobre ne se passera pas sans m'apporter toute la félicité de ma vie. Réjouis-toi avec moi, Adolphe, tu me retrouveras bien heureux. Dis à mon cher oncle combien tout ce qu'il m'écrit de tendre et de touchant m'a pénétré; dis à toute la famille combien je l'aime, combien il me tarde de les voir. Tu sais tout cela, toi, autrement que par lettres.

Adieu, mes frères t'embrassent comme moi; pense un peu parfois à ton frère de Paris.

VICTOR.

1823

A Adolphe Trebuchet, Nantes.

22 août 1823.

Depuis longtemps, mon cher Adolphe, je me proposais de t'écrire, mais après les soins de la paternité sont venus les embarras du baptême. L'état maladif de ma femme ne lui ayant pas permis le bonheur de nourrir son enfant, nous avons été obligés de le mettre en nourrice; nous l'avions d'abord placé près de nous, mais la nourrice parisienne à qui nous l'avions confié, parce qu'elle remplissait toutes les conditions physiques nécessaires, ne remplissait malheureusement pas toutes les conditions morales. Il a donc fallu lui retirer l'enfant; et mon père, auquel nous nous sommes adressés, nous a envoyé de Blois une superbe nourrice qu'il ramènera avec lui à son retour de Paris et qui allaitera l'enfant chez lui où elle sera logée, payée et

nourrie avec toute la famille. Mon père, en cette circonstance, s'est montré pour nous vraiment père.

Comme l'un des fondateurs de la *Muse française*, deux abonnements étaient à ma disposition; j'ai donné l'un à mon père, l'autre au tien qui est aussi le mien. Marque-moi s'il a reçu les deux premières livraisons du recueil que j'ai donné ordre de lui envoyer. J'ai eu le malheur d'égarer, lors de notre déménagement de Gentilly, la lettre où tu m'indiquais par quelle voie je pourrais vous faire parvenir la deuxième édition de *Han*. Serais-tu assez bon pour me donner de nouveau cette adresse, je joindrai à l'envoi un certain nombre de prospectus de la *Muse* que je te prierai de faire distribuer à Nantes.

Le recueil rédigé par l'élite de la jeune littérature, Guiraud, Lamartine, Soumet, etc., obtient un succès étonnant. Les frais sont déjà plus que couverts, et l'éditeur compte avoir 1.500 souscripteurs avant six mois.

Adieu, mon bon Adolphe; mon père, ma femme, Abel et toute la famille Foucher t'embrassent et t'aiment comme moi.

VICTOR.

La santé physique d'Eugène est bonne : mais sa santé morale!... Cependant le docteur Royer Collard n'a pas perdu tout espoir de ramener ce cher malade à la raison.

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

Paris, 6 septembre 1823.

Faut-il croire à ce bonheur? vous allez venir à Paris, et je n'en sais rien par vous!... Écrivez-moi du moins, Jules, pour me confirmer cette bonne nouvelle, je l'ai déjà donnée à Soumet comme certaine. J'ai de la crédulité pour ce qui me fait plaisir.

Cependant je ne crois pas à toute votre aimable lettre; j'ai vu avec joie qu'elle était pleine de louanges, parce que toute cette louange est de l'amitié. Il y a dans cette lettre un épanchement qui m'a bien touché. Vous m'y parlez d'un ange que notre Alexandre m'avait déjà fait connaître, d'un ange qui vous aime et que j'aime de vous aimer...

Soumet va être joué presque à la fois aux deux théâtres, c'est-à-dire qu'il va obtenir deux triomphes, il a fait à son chef-d'œuvre, *Saül,* de très beaux changements. Vous verrez! je vous promets que vous serez aussi heureux de la beauté de l'ouvrage que de la gloire

de l'auteur. *Saül* et *Clytemnestre* sont à mes yeux les deux plus belles tragédies de l'époque et ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de notre scène, en rien.

Adieu, cher et excellent ami ; Soumet a été charmé de votre mot. Au reste, il va vous écrire et vous dira tout cela beaucoup mieux que moi. Moi, je ne sais que vous dire combien je vous aime et comme je vous embrasse. Présentez mes respects à Mme de Rességuier. — Si cette lettre pouvait ne plus vous trouver là-bas!...

VICTOR.

1824

A Monsieur Z., rédacteur au Journal des Débats.

Monsieur,

Je vois avec un chagrin véritable que vous m'avez mal compris, pour le fond et pour la forme. Il m'est impossible de me figurer comment vous avez pu voir un ORDRE d'insertion dans la prière, ce me semble, très polie que contient à cet égard ma réponse à votre article, et surtout comment vous avez pu y trouver une apologie de mes nouvelles Odes dans ce qui n'est qu'une réfutation, peut-être assez mesurée, de votre ingénieux paradoxe sur les classiques et les *romantiques*.

Vous voulez bien promettre aux nouvelles Odes l'honneur de les examiner une seconde et dernière fois. Je suis flatté d'être l'objet de tant d'attention de votre part; mais j'avoue que j'attendais plutôt une

réplique à ma réponse qu'un nouvel article sur ces Odes. Je vous abandonne d'avance ces compositions, si vulnérables sous tous les rapports; mais je crois que lorsque vous aurez très facilement prouvé que mes vers sont mauvais, il vous restera encore à démontrer que votre théorie littéraire sur le classique et le romantique n'est pas erronée; et c'est là, permettez-moi de vous le dire, monsieur, le véritable point de la question.

Permettez-moi de vous dire encore que je n'adopte point le mot de *romantique* avant qu'il ait été universellement défini. Mme de Staël lui a donné un fort beau sens, et je déclare ne pas lui reconnaître d'autre acception.

Quoi qu'il en soit, je me féliciterai toujours, monsieur, d'avoir fourni au public, fût-ce à mes dépens, l'occasion de lire un nouvel article de vous.

J'ose réclamer encore de votre obligeance l'insertion de cette lettre au *Journal des Débats*. L'expression d'ORDRE qui vous est échappée a fait naître mille interprétations dont vous ne voudrez pas me laisser subir le désagrément, et je veux vous laisser le plaisir de réparer vous-même le tort que vous me causez involontairement en déclarant que mes *ordres* dans cette occasion se sont bornés à l'envoi pur et simple de ma lettre, absolument telle qu'on a pu la lire dans le *Journal des Débats* — aux taux d'insertion près.

V. H.

A M. le baron d'Ekstein.

Ce dimanche, 28 novembre 1824.

Je suis toujours, monsieur le baron, à la piste des articles dont vous daignez parfois enrichir le *Drapeau blanc*, et je conçois parfaitement qu'ils suffisent pour maintenir ce journal dans un rang élevé dont il ne devrait jamais descendre. Il est vrai qu'il faudrait pour cela que tous les rédacteurs eussent votre haut mérite, et que c'est demander l'impossible. Rien de plus rare que les trois qualités qui vous distinguent si éminemment : le talent, le savoir et la conviction.

Les deux articles que vous m'envoyez montrent avec quelle aisance ingénieuse votre esprit embrasse tous les sujets et se plie à tous les styles. Vos vues sur *la poésie populaire* sont hautes et profondes. Votre coup d'œil sur nos charlatans de sophisme et de littérature est rapide et perçant. Vous séparez en juge intègre les erreurs des jongleries, vous démêlez le bon grain de l'ivraie; et c'est une des choses que j'aime en vous. Il y a dans vos pensées la profondeur des Allemands et dans votre plaisanterie la grâce des Français.

Je m'empresse de communiquer vos excellents articles à Lamartine qui en sera enchanté; et j'attends

avec une vive impatience la communication que vous voulez bien me promettre de votre prochain ouvrage.

Seriez-vous assez bon pour vous rappeler la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire pour Mme la marquise de Montferrier, et sa fille qui est à Rome et dont vous avez admiré chez moi deux ouvrages? Voudriez-vous me faire savoir si M. le ministre des affaires étrangères autorise ces dames à se servir pour leur correspondance du pli de M. l'ambassadeur de Rome, qu'elles ont au reste l'honneur de connaître. J'attendrai sur ce point votre réponse pour la communiquer à Mme de Montferrier.

Adieu, monsieur le baron; ma femme est infiniment sensible à votre souvenir; elle partage la haute opinion que votre talent m'inspire; et j'espère que vous voudrez bien compter toujours au rang de vos meilleurs amis

VICTOR HUGO.

A Monsieur Villars,
membre de l'Académie française.

Le dimanche 14 novembre.

Depuis deux ans, presque toujours absent de Paris, je n'ai pas eu l'occasion de cultiver autant que je

l'aurais voulu l'agréable et utile commerce de M. Villars. Je suis enchanté aujourd'hui qu'une circonstance fortuite me ramène vers lui et me mette à même de renouer une connaissance qui m'est si précieuse. M. de Lamartine, mon ami, est un des candidats à la place vacante dans l'Académie française; et, avant de se présenter chez M. Villars, il a désiré que je le prévinsse. Je lui ai dit que la bienveillance dont M. Villars m'avait donné tant de preuves ne suffisait pas seule pour fixer son choix; mais je ne doute pas que le mérite éminent et l'admirable talent de M. de Lamartine ne soient des recommandations très puissantes auprès de M. Villars. MM. de Chateaubriand et l'évêque d'Hermopolis s'intéressent vivement à la nomination de M. de Lamartine. M. Villars se plaira sans doute à joindre son suffrage au leur et à aplanir à ce beau talent l'entrée de l'Académie où M. Villars occupe une place si distinguée.

Je serai personnellement heureux et flatté d'avoir attiré son attention sur M. de Lamartine; et la nomination de ce poète ajoutera une nouvelle obligation à toutes celles que j'ai déjà à mon ancien et respectable ami M. Villars. J'aurai l'honneur de revenir.

VICTOR HUGO.

Monsieur le comte François de Neufchâteau,
de l'Académie française,

15 novembre 1824.

Monsieur le comte,

Vous avez peut-être oublié mon nom; mais moi jamais je n'oublierai la bienveillance avec laquelle vous avez bien voulu accueillir mes premiers essais. C'est de cette bienveillance que j'ose aujourd'hui vous demander une preuve qui, pour ne pas m'être personnelle, ne me sera pas moins chère.

Un fauteuil est vacant à l'Académie française; je n'ai certes pas la prétention de dicter un choix à un goût aussi sûr que le vôtre : je me permettrai seulement d'appeler votre attention sur un célèbre candidat, qui est mon ami et dont je vous ai vu il y a quelques années admirer les premières poésies; c'est vous nommer M. Alphonse de Lamartine.

M. de Lamartine s'empressera d'aller lui-même briguer votre suffrage et je ne doute pas qu'il ne l'obtienne par son seul mérite de votre impartialité si

bienveillante et si éclairée; mais je serais heureux d'avoir été pour quelque chose dans votre favorable détermination. Ce serait, monsieur le comte, ajouter une nouvelle et bien vive reconnaissance à toutes celles que vous doit déjà

Votre très profondément dévoué

VICTOR HUGO.

Monsieur le comte Alfred de Vigny,
capitaine au régiment d'infanterie, en garnison, à Pau.

29 décembre 1824.

Avant que cette année finisse, bon Alfred, je veux lui dérober un moment pour vous, et de force ou de gré je vous écrirai enfin aujourd'hui. J'ignore si ma lettre sera pour vous ce que les vôtres sont pour moi, mais j'y puise du courage, de l'enthousiasme et du talent. Elles me rendent plus grand et meilleur, quand je les reçois et quand je les relis. Votre courant est comme électrique, et mon mérite est de pouvoir quel-

quefois me mettre de niveau et entrer en équilibre avec vous, surtout pour ce qui tient à la manière de sourire et d'aimer.

Que votre dernière lettre était belle ! j'y ai tout vu, votre grande nature et votre beau génie; ces hautes Pyrénées ont dû vous inspirer de bien admirables vers, et il me tarde d'entendre ce que vous devez faire chaque jour.

Nous, mon ami, nous n'aurons rien à vous offrir en échange, à votre retour. Là-bas, tout vous inspire; ici, tout nous glace. Que voulez-vous que l'on fasse au milieu de tant de tracasseries politiques et littéraires, de ces insolentes médiocrités, de ces génies poltrons, de l'élection de Droz, de l'échec de Lamartine et de Guiraud? Que voulez-vous que l'on fasse à Paris, entre le Ministère et l'Académie? Pour moi, je n'éprouve plus, quand je me jette en dehors de ma cellule, qu'indignation et pitié.

Aussi je ne m'y expose guère, je reste chez moi, où je suis heureux, où je berce ma fille, où j'ai cet ange qui est ma femme. Toute ma joie est là, rien ne me vient du dehors que quelques marques d'amitié qui me sont bien chères, et parmi lesquelles je compte avant tout les vôtres.

Vous savez combien je vous aime, Alfred. Saluons ensemble cette nouvelle année qui vieillit notre amitié sans vieillir notre cœur. Envoyez-moi quelques-uns des vers que la muse vous dicte, et tâchez de revenir vite les écrire ici, dussiez-vous courir, comme moi, le risque de ne plus être inspiré.

Mais c'est pour vous un danger illusoire; votre talent résiste à tout, même au chagrin, même à l'ennui. Quant à moi, toutes mes idées s'envolent et je suis tout de suite vaincu quand je vois les passions et les intérêts entrer dans la lice. Les petites blessures me tuent. Je suis, passez-moi l'orgueil de cette comparaison, je suis comme Achille, vulnérable par le talon.

VICTOR.

1825

A Monsieur le baron d'Eckstein.

Blois, 29 avril [1825].

Je reçois à l'instant même, monsieur le baron, une lettre de M. Alphonse Rabbe, et son *Résumé de l'histoire de Russie*. Cet ouvrage important, sur lequel je viens de jeter un rapide coup d'œil, me paraît, si j'en juge d'après ce que j'en connais, digne de toute votre attention, comme l'auteur est digne de toute votre estime. M. Rabbe, dont la conviction politique diffère de la nôtre, est un homme d'un beau talent et d'un beau caractère. Ce sont deux nobles rapports avec vous. Les hommes d'un haut mérite comme vous et lui doivent se comprendre et s'estimer à quelque drapeau qu'ils appartiennent. Sans cesser de prendre part à la lutte de leurs armées, les généraux ne se

battent pas corps à corps : ils se saluent de leurs rangs opposés. Vous et M. Rabbe vous êtes généraux.

M. Rabbe, dont j'aime la personne et le talent, et qui n'a pas besoin de cette recommandation auprès de vous, vous rend déjà toute justice. Vous êtes du petit nombre des hommes honorables qui doivent être séparés de la tourbe des partis. M. Rabbe vous en sépare.

Vous lui rendrez, je n'en doute pas, la même justice. Vous aurez sans doute reçu son *Résumé* et sa lettre quand celle-ci vous parviendra, et je serai heureux d'apprendre que votre jugement favorable aura devancé ce que je ne dois pas (je le répète) appeler ma recommandation.

Aussi est-ce moins dans ce but que je vous écris que dans l'intention de me rappeler à votre amical souvenir. Les journaux vous auront appris la faveur dont Sa Majesté m'honore*. Je vous remercie d'avance du plaisir que vous aurez éprouvé de cette nouvelle. Vous voyez que je me crois sûr de votre amitié comme vous l'êtes de la mienne. Personne n'a pour vous une plus haute estime que votre bien dévoué

VICTOR HUGO.

Mon adresse est *chez M. le général comte Hugo, à Blois.*

Je serais enchanté que votre loisir vous permît de

* La croix et l'invitation au sacre.

consacrer à l'ouvrage de M. Rabbe un de ces excellents articles où vous savez si bien allier la critique impartiale et l'accent de l'estime. Vous savez que je pense comme vous sur le compte des Résumés, mais vous savez aussi que j'excepte M. Rabbe de cette plèbe d'écrivains ignorants et superficiels. Il est, lui, tout à fait à part, et je suis convaincu que vous le jugerez comme moi. En combattant quelquefois ses doctrines, vous admirerez toujours son talent.

A Adolphe de Saint-Valry.

Blois, 7 mai 1825.

Oui, mon ami, de cette ville historique et pittoresque, je tournerai bien souvent mes regards vers Paris et Montfort, et le château de Blois ne me fera point oublier Saint-Laurent. J'ai passé là, en août 1821, des moments bien doux, et votre excellente mère m'y a fait presque oublier pendant huit jours l'admirable mère que je venais de perdre.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez. Je suis charmé que le bon Jules Lefèvre vous doive la vente de son *Clocher de Saint-Marc*. C'est un homme

d'un vrai talent, et il ne manque à ce talent qu'un succès.

Rien de tout cela ne vous manque à vous, mon cher ami, et vous avez tort de désespérer de vous-même; il faut que votre poème se vende, et il se vendra. Entre le talent et le public, le traité est bientôt fait.

On me dit ici que l'on dit là-bas que j'ai fait abjuration de mes *hérésies littéraires*, comme notre grand poëte Soumet. Démentez le fait bien haut partout où vous serez, vous me rendrez service.

J'ai visité hier Chambord. Vous ne pouvez vous figurer comme c'est singulièrement beau. Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les *folies* même sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers. J'ai gravé mon nom sur le faîte de la plus haute tourelle; j'ai emporté un peu de pierre et de mousse de ce sommet, et un morceau de châssis de la croisée sur laquelle François Ier a inscrit les deux vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie!

Ces deux reliques me sont précieuses.

Adieu, mon ami, vous savez que le roi m'invite à son sacre. Je serai à Paris vers le 20, et je vous embrasserai.

L'amitié d'un homme comme vous est douce et inappréciable.

VICTOR.

A Paul Foucher.

La Miltière, ce mardi 9 ou 10 mai [1825].

Je commence ceci, mon cher Paul, avec l'intention de t'écrire une des plus longues lettres que j'aie encore écrites depuis que je suis parti. Si par hasard elle ne répondait ni à ton attente, ni à la mienne, n'en accuse pas mon intention, mais bien je ne sais quelle cause imprévue qui sera venue me *couper ma satisfaction* et mon loisir. D'ailleurs nous nous verrons bientôt à Paris, et je te raconterai tout ce que je n'aurai pu t'écrire.

Je suis pour le moment dans une salle de verdure attenante à la Miltière; le lierre qui en garnit les parois jette sur mon papier des ombres découpées dont je t'envoie le dessin, puisque tu désires que ma lettre contienne quelque chose de pittoresque*. Ne va pas rire de ces lignes bizarres jetées comme au hasard sur l'autre côté de la feuille. Aie un peu d'imagination.

* A travers les lignes de la lettre manuscrite sont tracés de grands traits en circonvolutions bizarres.

Suppose tout ce dessin tracé par le soleil et l'ombre, et tu verras quelque chose de charmant. Voilà comme procèdent les fous qu'on appelle des poètes.

J'ai laissé ton aimable lettre à Blois, ce qui m'empêche d'y répondre en détail. D'ailleurs, tu m'y faisais plus de questions que ne t'en feront certainement les six pédants noirs de la Faculté lors de ta candidature au baccalauréat ès lettres de l'Université de Paris. Tu m'y parlais de la butte des Capucins et de Diane, et moi, pour te contrarier, j'ai bien envie de ne te parler que de Chambord et de Chabara.

Imagine-toi, mon cher Paul, que depuis que j'ai vu Chambord, je vais demandant à chacun : *Avez-vous vu Chambord?* comme La Fontaine qui disait à tout passant : *Avez-vous lu Baruch?*

A propos de La Fontaine, parlons du colonel Féraudy. Il t'aime toujours beaucoup, quoique tu te sois avisé de trouver un de ses vers faux, ce qui lui est sensible. Il fait toujours des fables : il en a même fait une en mon honneur où il me traite d'*animal*, et qui finit par un calembourg. C'est une galanterie !

Adieu, mon cher Paul, embrasse bien tendrement ton bon père et ta bonne mère pour mon Adèle et pour moi. Papa et sa femme et Didine leur disent, ainsi qu'à toi, mille choses affectueuses.

V.

A Monsieur le baron Taylor.

Mardi, 18 octobre 1825.

Avez-vous, mon cher collaborateur, promis ou destiné votre loge pour jeudi, et pourriez-vous, sans vous gêner le moins du monde, en disposer en faveur de ma femme? elle a grande envie de voir Talma et Mlle Mars dans *l'École des vieillards*, et les journaux l'annoncent pour jeudi prochain.

Quand donc viendrez-vous pour nous demander sans cérémonie votre part du dîner de ménage? Vous savez le plaisir que vous nous ferez.

Personne ne vous est plus cordialement dévoué que moi.

VICTOR HUGO.

1826

A Lamartine.

Paris, 25 mai 1826.

Je vous ai écrit il y a déjà quelque temps, mon cher Lamartine, en vous envoyant un nouveau roman que je viens de publier et qui s'appelle *Bug-Jargal*. Mais vous n'étiez sans doute plus à Florence quand ma longue lettre y sera parvenue. Je vous y rappelais en outre la promesse que vous nous faisiez à Saint-Point, cet heureux jour que nous y passâmes près de vous, de donner votre nom et vos vers à notre *Album de quatre voyageurs,* en dédommagement de votre absence forcée. Aujourd'hui tout est prêt pour la publication de ce livre, la prose de Nodier et mes vers; il ne lui manque plus que sa plus belle parure, et c'est de vous que nous l'espérons.

Notre libraire commun, Urbain Canel, a l'occasion d'aller à Dijon et se charge de vous remettre cette lettre. Répondez-moi, je vous prie, un mot qui me dise comment vous vous portez, comment vont votre

femme et votre charmante fille, si vous viendrez bientôt à Paris, et si vous nous porterez quelque belle méditation sur la montagne. Quant à ce dernier point, ne vous gênez pas surtout; quelque précieuse que soit pour nous votre coopération, notre amitié ne veut être ni importune, ni exigeante.

Je vous envoyais encore dans mon paquet pour Florence l'ode que je vous ai adressée en réponse à votre charmante épître, et qui ouvre le nouveau recueil que je vais publier. C'est une sorte de dédicace de tout le recueil. Venez, de grâce, la chercher à Paris. Elle paraîtra dans un mois.

Adieu, mon illustre ami, répondez-moi vite, et souvenez-vous toujours que rien n'égale mon admiration pour votre talent, si ce n'est ma tendre amitié pour votre personne.

VICTOR.

Ma femme se recommande au souvenir amical de Mme de Lamartine. Mille respects de ma part.

A Monsieur Henri de Latouche.

3 août 1826.

Je reçois une lettre qui m'étonne fort de votre part, mon cher monsieur de Latouche. Je n'y réponds même

que parce que vous étiez autrefois *mon cher Latouche*, et que j'espère que cette réponse pourra amener une réparation que je ne puis m'empêcher de désirer.

Je ne connais plus personne au *Drapeau Blanc*. Je ne connais de Z. que celui qui m'injurie assez agréablement au *Journal des Débats*.

Voilà les explications que je veux bien donner à notre ancienne amitié. Je suis fâché pour vous que vous les ayez jugées nécessaires.

VICTOR-M. HUGO.

A Monsieur V. P. l'un des rédacteurs du Feuilleton des Affiches *d'Angers, au bureau de ces affiches, chez M. Pavie, imprimeur du Roi, à Angers.*

13 décembre 1826.

C'est à vous sans doute, monsieur, que je dois l'envoi d'un numéro du *Feuilleton* d'Angers (2 décembre) où il est parlé du recueil d'*Odes* et de *Ballades* que je viens de publier. Du moins, c'est à vous, monsieur, que je dois ce bienveillant article, et je me fais un devoir et une joie de vous en remercier.

Ce n'est point parce que vous me louez que je vous remercie. Je ferais peu de cas, permettez-moi de vous le dire, d'un éloge qui ne serait qu'un éloge. Ce dont je suis reconnaissant dans votre article, c'est du talent qui s'y trouve; ce qui me plaît, ce qui me charme, ce qui m'enchante, c'est d'avoir trouvé dans si peu de lignes la révélation complète d'une âme noble, d'une intelligence forte et d'un esprit élevé.

Vous êtes, je le sens, monsieur, du nombre de ces amis que mes pauvres livres me font de par le monde et que je ne connais pas, mais que j'ai tant de plaisir à rencontrer quand une occasion fortuite se présente de leur serrer la main. En attendant que cette bonne fortune m'arrive à votre égard, recevez cette lettre comme un gage de ma vive et cordiale estime.

Je regrette de ne pouvoir vous écrire que sous les initiales V. P.; elles signent un article que les premiers noms de notre littérature pourraient souscrire; mais, quel qu'il soit, le nom qu'elles cachent ne restera pas longtemps ignoré.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

1827

A Monsieur Victor Parie.

Paris, 3 janvier 1827.

Votre lettre, monsieur, m'a tenu tout ce que m'avait promis votre article; j'y ai trouvé le cœur d'un ami et l'âme d'un poëte; les deux choses que j'aime le plus au monde.

Oui, monsieur, c'est une grande joie que de se voir compris, et de se voir compris par des hommes d'un esprit élevé. De tous les témoignages qui peuvent encourager et rassurer celui qu'une hasardeuse pensée entraîne vers un monde nouveau, la libre approbation de quelques hautes intelligences est le plus puissant.

Tout jeune que vous êtes, vous appartenez à une classe, la seule privilégiée que fasse la nature; vous avez ce *mens divinior* qui place l'homme au-dessus des hommes. Et quoique je connaisse encore bien peu de lignes de votre plume, je n'aurais pas de peine à prophétiser votre avenir.

Vous êtes trop bon de vous occuper de mes opuscules; mais donnez-moi, je vous prie, occasion de m'occuper de quelque ouvrage de vous. Travaillez, de grâce. Que faites-vous? Vers quel but dirigez-vous la

force intellectuelle que la Providence vous a donnée? Je présume que vous ne la laissez pas inactive. Confiez-moi tout cela, et pardonnez-moi de vous parler ainsi. Il doit y avoir entre nous confiance et liberté; nous sommes tous deux à peu près du même âge et de la même nature.

Et, pour vous le dire en passant, pourquoi ne feriez-vous point, par exemple, le livre dont vous me tracez une si frappante esquisse? Moi, qu'une pensée, bonne ou mauvaise, entraîne plutôt vers les applications que vers les théories, je n'aurai sans doute jamais le temps de le faire, ce grand ouvrage, et d'ailleurs vous le feriez bien mieux que moi.

Au reste, monsieur, suivez librement la voie de votre organisation. Obéissez à votre démon. Vous avez tout ce qu'il faut pour tout faire, l'intelligence qui embrasse la création et l'imagination qui la féconde.

Le chêne est en vous ; laissez-le croître.

VICTOR HUGO.

Au moment de fermer ceci, je reçois mon *Feuilleton* d'Angers, où je lis la lettre que j'ai adressée à l'Académie provençale. Recevez, je vous prie, tous mes remercîments et transmettez-les à monsieur votre père. Vous serez bien aimable de me faire lire le *Feuilleton* d'Angers toutes les fois que vous y mettrez quelque chose de vous.

Mon adresse n'est pas 30 mais 90 [rue de Vaugirard].

A Monsieur Louis Pavie.*

Paris, 15 janvier 1827.

C'est moi, monsieur, moi qui vous dois mille remercîments.

Vous voulez bien inscrire mon nom sur la liste des lecteurs d'un *feuilleton* de province qui vaut mieux que beaucoup de feuilletons de Paris. Vous faites plus encore : vous m'envoyez de vos ouvrages, pleins de maturité, de raison et d'esprit, et des vers de monsieur votre fils, tout étincelants de jeunesse et de poésie. Ce sont là encore de vos productions, monsieur, et je ne croirai point déplaire à votre légitime amour-propre de père et d'auteur en vous affirmant que, quelque remarquables que sont vos ouvrages, votre fils est encore le meilleur de tous. C'est du reste ce qu'on a dit d'Homère à propos de Virgile.

Dites bien, monsieur, à votre jeune aiglon, à votre Victor, qu'il est un autre Victor qui lui envierait bien, si l'envie se mêlait à l'affection, son beau chant sur David, *le Juif*, *la Mer et le Lac*, composition ingénieuse et inspirée, et surtout sa ravissante élégie de l'*Enfant*. Dites-lui, à lui, qu'il ne cache pas *sa tête*

* Père de Victor Pavie.

sous son aile; son aile est faite pour planer dans le ciel et sa tête pour contempler le soleil.

Si ses *dix-huit* ans accordaient quelque droit de conseil à mes *vingt-cinq* (car j'y touche), je n'aurais à lui présenter que des recommandations purement matérielles. Je lui dirais d'être encore plus sévère sur la richesse de la rime, cette seule grâce de notre vers, et surtout de s'efforcer presque toujours de renfermer sa pensée dans le moule de la strophe régulière. Il peut changer de rhythme aussi souvent qu'il le voudra dans la même ode, mais qu'il y ait toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre. C'est, selon moi, le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style et plus de valeur à l'ensemble de la composition. Au reste, je ne lui donne ceci ni comme des lois, ni comme des règles, mais comme des résultats d'études, bonnes ou mauvaises, sur le génie de notre poésie lyrique. Chez lui, la pensée n'a rien à faire qu'à se développer librement. Je donne quelques conseils à l'artiste, mais je les soumets au poëte.

Adieu, monsieur, recevez de nouveau l'expression de la reconnaissance et de la haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

Paris, 7 février 1827.

Ne croyez pas, monsieur, je vous prie, que vos aimables lettres puissent jamais m'importuner. Bien au contraire, elles me rafraîchissent l'esprit. J'aime ces épanchements d'une âme jeune, ces confiances d'un cœur élevé et naïf. Les sept ans qui nous séparent me font presque vieux pour vous, et si votre amitié veut bien parfois accorder quelque déférence à la mienne, je l'accepterai par le droit d'aînesse et non par le droit du talent.

Je ne vous ai point dit assez, je ne vous ai point dit au gré de mon cœur et de mon esprit, à quel point vos vers m'ont frappé. Ils ont ce caractère qui est celui des grandes choses de notre poésie renouvelée, ce caractère de grâce et de vigueur, ce mélange de jeunesse et de maturité qui est le cachet de tous nos talents supérieurs. Vous êtes un de ces jeunes hommes du XIXe siècle qui étonnent par leur gravité et par leur candeur les vieillards faux et frivoles du XVIIIe. Vous me demandez une *direction?* C'est me demander

ce qui dépasse ma force. Laissez faire votre pensée ; laissez votre nature achever votre éducation : elle est déjà si admirablement commencée!

Vous ferez, monsieur, tout ce que vous voudrez. Je ne sache rien de grand et de fort que ne promettent vos premières poésies. Cet état même de transition où vous êtes et que vous peignez si bien annonce la crise d'une jeune imagination qui se développe puissamment.

Vous avez été assez bon pour citer mon nom dans un article du dernier *Feuilleton* où s'empreint votre originale pensée. Je vous remercie; vous voulez qu'aucun sentiment ne manque à mon affection pour vous; elle a commencé par la reconnaissance.

Adieu, monsieur. Je n'ai que ce conseil à vous donner : faites de beaux vers et d'excellente prose, et cette prière à vous faire : aimez-moi.

V. H.

Mes souvenirs, de grâce, à monsieur votre père, et ne m'affranchissez point vos lettres; c'est un soin que mes amis ne prennent jamais.

A Victor Pavie.

Paris, 17 mars 1827.

Votre *Dernière feuille* est charmante. Vous y avez attaché de certains vers et un certain nom qui mourront comme elle; mais j'ai été, moi, bien touché de cette preuve d'amitié que me donne votre beau talent.

Et vous m'avez écrit une charmante lettre qui m'aurait consolé du *Globe* et de l'*Étoile,* si j'avais eu besoin d'en être consolé. Ce sont des gens qui m'attaquent, et qui ont leurs raisons sans doute. Je suppose que cela leur fait plaisir ; pourquoi donc m'en affligerais-je? Je m'en réjouis, au contraire, puisque cela me vaut des lettres comme la vôtre.

J'ai chargé mon libraire de vous envoyer cette *Ode à la Colonne* qui ne vaut pas ce seul vers

C'était une feuille d'automne.

Adieu. Vous me promettez de m'écrire souvent. N'y manquez pas, de grâce. Votre amitié, votre poésie me rajeunissent. Vos lettres sont déjà plus qu'un plaisir pour moi.

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

20 mai 1827.

Vous êtes bien heureusement né, monsieur. Vous avez un talent fait pour honorer votre famille et une famille faite pour comprendre votre talent. J'ai vu votre excellent père, et je ne saurais vous dire à quel point je l'ai aimé dès le premier jour. Il a quelque chose de si bon, de si cordial, de si bienveillant, que je ne pourrais souhaiter un autre protecteur aux premières années d'un talent précieux comme le vôtre. Bénissez Dieu tous les deux, il ne pouvait donner un meilleur fils à un meilleur père.

Votre père nous a quittés vite, trop vite, dites-le-lui bien. Mais aux regrets que nous a causés son départ il a voulu mêler une espérance, celle de vous voir bientôt. Votre aimable lettre la change en certitude, et la plus chère marque d'amitié que vous puissiez me donner, c'est de la réaliser bientôt. Vous ferez de belles choses partout, mais à Paris l'esprit a plus d'aliment : les musées, les galeries, les bibliothèques lui ouvrent de nouvelles sphères d'idées; enfin, tout ce qui s'acquiert est ici, et vous avez déjà tout ce que la nature donne.

J'ai été également enchanté de connaître M. David [d'Angers]. C'est un homme de beaucoup de talent et de beaucoup d'idées. Il m'a fait voir son atelier, où abondent les belles choses.

Vous n'avez plus besoin maintenant que je vous dise de m'écrire. Vous savez que je vous aime. Dites à votre bon père que le plus sûr moyen de doubler le plaisir que me fera votre arrivée à Paris, c'est de venir avec vous.

Votre ami,

V. H.

A M. Louis Pavie.

26 mai 1827.

Après les beaux vers que votre Victor vient de m'adresser, je me ferais conscience de lui envoyer directement mes remercîments et mon admiration en vile prose; ce serait lui donner du plomb en échange de son bronze et de son or. Permettez donc que ce soit dans votre cœur de père que je dépose mes sentiments de frère et d'ami. Dites à votre Victor qu'il souffre que je le remercie en vous; vous lui transmettrez ces témoignages trop faibles de mon profond attendrissement, et ils auront plus de douceur en passant par votre bouche.

Oui, monsieur, ce sont de bien beaux vers, pleins de feu, d'éclat et de grandiose. Nous devons être fiers tous deux de ces vers, vous comme le père, moi comme le *frère* du poëte. Je suis bien orgueilleux que cette ode jeune et véhémente me soit adressée, mais j'aurais plus d'orgueil encore si mon nom, au lieu d'être en tête, était en bas.

Je n'aurais peut-être pas dû, monsieur, louer tant ces vers où je suis trop loué. Mais c'est une erreur de l'amitié qui a donné mon nom pour titre à cette ode. Ce n'est pas à Victor Hugo qu'elle s'adresse, c'est à un poëte de génie digne d'inspirer un chant si élevé, et moi je ne suis digne que de l'admirer.

Adieu, monsieur; adieu, heureux père. Embrassez bien votre fils pour moi, en attendant que je puisse l'embrasser pour vous.

A vous bien cordialement,

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

Paris, 24 septembre 1827.

Il est vrai, monsieur, que l'état de plus en plus désespéré de ma belle-mère nous livre à de bien

cruelles préoccupations, mais il n'a pu me rendre insensible aux deux aimables lettres que j'ai reçues d'Angers depuis votre départ.

Il est impossible, en quelque situation de la vie que je me trouve, que je reçoive sans émotion et sans reconnaissance un souvenir de votre bon père et de vous. Loin de là, l'affliction dispose à l'amitié.

Vous avez publié dans le *Feuilleton* d'Angers deux articles excellents. Vous comprenez les arts en poëte, vous faites de la critique en artiste. Il y a dans votre talent tout à la fois quelque chose de précoce et de mûr.

Delacroix est particulièrement enchanté et fier du beau fragment qui le concerne. Il m'a chargé de vous remercier. Continuez cette série d'articles : faites rougir nos journaux de Paris de la supériorité d'un journal de province.

Paul est on ne peut plus touché de ce que vous lui dites d'amical et de fraternel; il vous écrira un de ces jours. Son drame sera joué dans six semaines; vous manquerez à ce pauvre Paul pour l'applaudir ou pour le consoler.

Dans quinze jours, vous recevrez *Cromwell*. Il ne me reste plus qu'à écrire la *préface* et quelques *notes*. Je ferai tout cela aussi court que possible; moins de lignes, moins d'ennui.

Adieu, mais revenez-nous bientôt. Dites à votre excellent père que nous vous voulons absolument pour l'époque du Salon. Il faut aussi que je cause avec vous des monuments gothiques d'Angers. Je vois

avec joie que la contagion d'architecture vous a gagné. C'est si beau!

Adieu encore. *Vale et me ama.*

Votre frère aîné,

VICTOR.

1828

A Victor Pavie.

5 janvier 1828.

Vous avez beau m'y louer, mon jeune et bien cher ami, et m'y trop louer, je n'en crierai pas moins jusque sur les toits que votre article est admirable, et qu'il est triste (je ne dis pas pour moi, que suis-je? mais pour les lettres) qu'un si profond et si élevé morceau de critique s'imprime dans le coin d'une province, tandis que MM. R. et Compagnie déposent leur nullité en quatre colonnes dans un journal qui se multiplie à quinze mille exemplaires et parle à cinq cent mille hommes dans les deux mondes. Que voulez-vous!

Toutes les personnes qui ont déjà lu votre premier article sur le *Cromwell* sont dans le ravissement : David, Sainte-Beuve, Paul [Foucher] en radotent. Je vais le faire lire à Émile Deschamps et à Ch. Nodier. Sainte-Beuve a fait aussi, lui, deux bien remarquables

articles sur ce pauvre livre; on les a refusés au *Globe*, dont les prosaïstes me gardent rancune. Vous voyez qu'il y a de l'intolérance jusque chez les philosophes, et de la *censure* même chez les démocrates. Que voulez-vous encore?

J'ai mille vœux de bonheur à vous envoyer; car il n'y a rien à vous souhaiter du côté du talent. Soyez donc toujours l'orgueil de votre respectable père, et quant à moi, je me fais un souhait de bonne année, c'est que vous veniez me voir en personne. Parlez-en, de grâce, à M. Pavie. *Ora pro nobis.*

V. Hugo.

A Victor Pavie.

23 janvier 1828.

Nos lettres se croisaient, mon poëte. A l'heure où je lisais votre *gentil message*, vous lisiez, vous, mon griffonnage inextricable, mais n'importe! votre amitié, n'est-il pas vrai, me devine quand vos yeux ne peuvent me déchiffrer, et, quand je vous écris, si la plume est mauvaise, le cœur est bon.

Savez-vous que je m'en veux de vous avoir écrit toute une page sans vous avoir dit encore que votre

deuxième article est plus beau, s'il est possible, que le premier; que vous êtes déjà mûr, pour n'avoir que vingt ans !

Quelle verve ! quel éclat de style et d'idées ! Sainte-Beuve s'extasiait hier sur votre article; il le sait par cœur, *à la lettre*, et le récite à tout le monde.

Il ne s'est pas fait en France de si remarquable article que le vôtre sur ce *Cromwell;* il n'y a que les hauts articles des *Reviews* anglaises qui soient dignes d'être lus après les vôtres.

Pardon pour mon gâchis. Vous savez que notre David va tout à fait bien, qu'il sort, qu'il se promène au soleil et qu'il va reprendre ses travaux. Je le vais voir tous les jours, pour le voir et pour causer de Victor d'Angers. Mille souvenirs de ma femme et de moi à votre excellent père. Je viens de marier mon frère aîné; quand vous serez marié, j'aurai une belle-sœur de plus.

VICTOR.

A Victor Pavie.

Paris, 29 février [1828].

Je ne vous ai pas encore remercié, mon jeune poëte, de votre bonne lettre, de la lettre de votre ex-

cellent père. Je sais que vous êtes tous deux pleins d'indulgence pour moi comme pour mes œuvres, et mon deuil profond, mon deuil inconsolable ne m'excuse que trop près d'amis tels que vous. J'ai perdu l'homme qui m'aimait le plus au monde, un être noble et bon, qui mettait en moi un peu d'orgueil et beaucoup d'amour, un père dont l'œil ne me quittait jamais. C'est un appui qui me manque de bien bonne heure! Oh! mon bien cher Victor, priez Dieu qu'il vous laisse longtemps votre père!

Vous savez la petite infortune advenue à Paul [Foucher]. C'est un bien petit malheur près d'un bien grand. J'ai dû le couvrir de mon mieux dans cette occurrence. D'ailleurs, c'est moi qui lui avais porté malheur. La plébécule cabalante qui a sifflé *Amy Robsart* croyait siffler *Cromwell* par contre-coup. C'est une malheureuse petite intrigue classique qui ne vaut pas, du reste, la peine qu'on en parle.

Adieu, mon poëte. Comment en êtes-vous encore à me demander une place dans mon amitié? N'êtes-vous pas déjà de mes vieux amis? La perte de mon père me laisse un vide immense et profond; mais vous êtes de ceux qui le rempliraient s'il pouvait être rempli.

Votre *frère,*

VICTOR.

A Victor Pavie.

Paris, 17 juillet 1828.

Vous êtes en droit de m'en vouloir, mon poëte, car depuis les longues semaines que vous nous avez quittés, comment ai-je répondu à votre correspondance, à votre charmante lettre, et à cette autre correspondance imprimée qui m'a apporté tour à tour votre bel article de la *Ronde du Sabbat*, les remarquables strophes sur *Smarra*, et enfin l'excellent morceau sur le *Faust* des deux grands poëtes, Gœthe et Delacroix.

Ne me croyez pas pourtant, cher ami, aussi coupable que je le parais. J'ai des épreuves à corriger, des visites à recevoir, de gros livres à lire, des affaires à suivre; j'ai écrit, ce mois-ci, trois lettres à des notaires et avoués. Jugez quelle fatigue il y a dans tout cela! Et puis, la meilleure raison, c'est que je suis paresseux.

Vous êtes indulgent, vous, et vous voudrez bien m'aimer comme cela, et penser qu'entre les lettres de Lamartine, de l'abbé de Lamennais, de Chateaubriand, les vôtres sont encore de celles auxquelles je réponds le plus vite.

Vous occupez-vous, comme vous nous l'avez promis,

de la petite maison gothique près d'Angers? De grâce, envoyez-moi, dans votre prochaine lettre, des détails sur cette affaire, si pourtant vous voulez toujours de moi qui veux toujours de vous.

Sainte-Beuve vient de publier son livre, qui est excellent. Boulanger va vous envoyer sa *Saint-Barthélemy*, qui est magnifique. Vous voyez que Paris pense à Angers.

Adieu, adieu. Paul se plaint de la rareté de vos lettres. Il a raison : elles sont rares de toutes manières. Adieu. Mille choses de nous tous à vous tous.

VICTOR.

A David d'Angers.

Paris, ce samedi matin... [1828].

Voyez, cher ami, si ce n'est pas une fatalité! Ma femme, qui se porte bien toute l'année, s'avise d'être incommodée aujourd'hui, et incommodée de la seule incommodité peut-être qui puisse altérer *un profil.* Elle a horriblement mal aux dents et, en outre, les lèvres enflées et cuisantes. Vous n'auriez donc aujourd'hui qu'un modèle souffrant et défiguré. Or, je me souciais fort peu de vous prévenir de ce contretemps, tenant beaucoup à la joie de vous voir au-

jourd'hui, et prévoyant que cette lettre nous en priverait peut-être, mais ma femme me rappelle combien votre temps est précieux, et mon égoïsme cède. Venez pourtant, n'est-ce pas, si vous pouvez, et n'oubliez pas que personne ne vous admire plus que moi, parce que personne ne vous aime davantage.

VICTOR HUGO.

P. S. — Ma femme compte bien qu'il ne sera plus question de son bobo lundi.

A David d'Angers.

Ce 17 octobre 1828.

J'ai, cher ami, une lettre de M. de Belleyme qui nous donne entrée à Bicêtre pour le 22, jour de ferrement de la chaîne. Si vous avez un moment, venez me voir sous peu, que nous convenions de la marche que nous suivrons.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

Je rouvre ma lettre pour vous remercier mille fois, autant de fois que c'est admirable *.

* Le médaillon du poëte.

A David d'Angers.

Ce 1er novembre 1828.

Je suis bien contrarié, cher ami; une affaire pressante a forcé Lamartine de partir inopinément avant-hier. Il est vrai qu'il reviendra au mois de janvier passer trois mois à Paris et qu'il compte bien que vous serez toujours dans les mêmes dispositions à son égard; mais c'est une chose dure pour moi que d'attendre deux mois un de vos chefs-d'œuvre.

Sans adieu. J'espère bien toujours vous servir de satellite ce soir, si je ne suis pas trop enroué. A quelle heure vous attendrai-je, à propos?

A vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

A Monsieur le baron Taylor.

Ce samedi 13.

Mon cher Taylor, il vient de se faire une tragédie dans ma famille, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous dire qu'elle n'est pas de moi.

Je n'eus jamais prétentions si hautes!

C'est mon jeune beau-frère, qui, soit dit en passant, pousse l'attachement pour vous jusqu'à la passion, c'est Paul qui est le coupable.

Or, je ne vous ferai pas ici l'éloge de cette tragédie, parce qu'il serait tout-à-fait suspect dans ma bouche; mais je ne croirai point m'aventurer en affirmant qu'elle n'a rien à céder à bon nombre de celles qui de temps immémorial sont reçues, montées, représentées et *applaudies* aux Français.

Seriez-vous donc maintenant assez bon pour nous indiquer quelle serait la marche la plus courte à suivre pour faire arriver *notre* tragédie au comité des Français. Le jeune poëte désirerait fort être dispensé, s'il est possible, de la formalité de l'examen préalable; mais il faut d'abord que cette dispense ne viole en rien l'usage établi.

Si vos nombreuses et importantes occupations vous permettaient par aventure de prendre connaissance de la pièce avant qu'elle ne fût présentée, il est inutile de vous dire que vos conseils seraient reçus par Paul avec reconnaissance et avec bonheur.

Le sujet de l'ouvrage est *Côme de Médicis*.

Je dois ajouter, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, qu'il n'y a pas dans la pièce une idée, un vers, un mot qui vienne de moi.

Adieu, mon cher et noble ami, mille pardons d'une importunité qui vous aurait donné l'ennui de ma visite, si la route était plus praticable de mon pôle arctique de la rue de Vaugirard à votre pôle antarctique de la rue de Bondi.

Tout à vous, partout et toujours.

VICTOR HUGO.

1829

A Victor Pavie.

3 avril 1829.

Vous allez donc enfin nous revenir, mon jeune et cher poëte! C'est une agréable et douce nouvelle au milieu de mes chagrins de famille. J'aime bien votre lettre, mais j'aimerais encore mieux vous.

J'ai vu ce méchant portrait dont vous me parlez; il me semble qu'on m'a flatté et qu'on m'a gâté; c'est un joli garçon, tradition populaire. Au demeurant, vous en avez eu pour votre argent. Je demande toujours le vôtre à David, et je le gronde de ne l'avoir pas encore *publié* pour vos amis. Savez-vous qu'il y a dans le dernier *Feuilleton* une ballade qui est un petit chef-d'œuvre? Faites-en mes compliments à M. V. P. On dirait une de ces vieilles et admirables compositions d'Albert Dürer ou de Rembrandt.

A propos de grands peintres, ne croyez pas, je vous prie, sur la foi de quelques feuilletonnistes stupides, au premier rang desquels je mets sans balancer *le Globe*, ne croyez pas que Delacroix ait failli. Son *Sardanapale* est une chose magnifique, et si gigantesque qu'elle échappe aux petites vues. Du reste, ce bel ouvrage, comme beaucoup d'autres ouvrages grands et forts, n'a point eu de succès près des bourgeois de Paris : *sifflets des sots sont fanfares de gloire.* Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il n'ait pas mis le feu à ce bûcher : cette belle scène serait bien plus belle encore si elle avait pour base une corbeille de flammes. Quant à la *Sainte Thérèse* de M. Gérard, c'est mieux que son *Canning*, sans doute, mais souvenez-vous que M. de Ch[ateaubriand] se connaît peu en peinture : ses éloges sont tout simplement son remerciement.

Vous me dites de vous parler de moi. Hélas! pour le moment, ce serait vous parler d'avoués, de commissaires-priseurs, de scellés, d'inventaires, etc. Qu'il est triste de penser que les chagrins deviennent si vite des affaires! Je corrige les épreuves d'une 4e édition des *Odes et Ballades.* Adieu, mais venez vite avec votre bon père.

Vale et me ama.

V. H.

A Son Excellence le Ministre de l'Intérieur,
en son hôtel, rue de Grenelle.

2 août 1829.

Monseigneur,

M. Brifaut me fait part, comme vous lui en avez donné commission, de ce que Votre Excellence lui a dit hier matin touchant ma pièce*. Il y a dans les dispositions où il vous a trouvé pour moi quelque chose de si inattendu que je demande à Votre Excellence la permission de ne point les considérer comme définitives. J'ose croire que d'autres conseils prévaudront dans votre esprit si éclairé et d'ordinaire si bienveillant pour les lettres, et que vous ne prendrez pas une décision si contraire à mes intérêts, et souffrez, Monseigneur, que j'ajoute, aux vôtres.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

VICTOR HUGO.

---

* Il s'agit de *Marion de Lorme* que voulait supprimer, et que supprima (la censure).

A M. le baron Taylor.

13 août 1829.

J'ai vu ce matin M. de La Bourdonnaye. La pièce sera décidément arrêtée, interdite, prohibée. Venez, mon ami. Je vous conterai tout cela.

VICTOR.

Ce jeudi.

A Monsieur de La Bourdonnaye,
Ministre de l'Intérieur.

Paris, le 14 août 1829.

Monseigneur,

Je suis profondément touché des bontés du roi*.

Mon dévouement au roi est, en effet, sincère et profond. Ma famille, noble dès l'an 1531, est une

* En compensation de la suppression de *Marion de Lorme*, le ministre avait voulu porter la pension de Victor Hugo de 2,000 francs à 6,000 francs.

vieille servante de l'État. Mon père et mes deux oncles l'ont servi quarante ans de leur épée. J'ai moi-même peut-être été aussi assez heureux pour rendre quelques obscurs services au roi et à la royauté. J'ai fait vendre cinq éditions d'un livre où le nom de Bourbon se trouve à chaque page.

Monseigneur, ce dévouement est tout désintéressé. Il y a six ans le feu roi daigna m'accorder, par ordonnance royale, et en même temps qu'à mon noble ami, M. de Lamartine, une pension de 2,000 francs sur les fonds littéraires du Ministère de l'Intérieur. Je reçus cette pension avec d'autant plus de reconnaissance que je ne l'avais pas sollicitée.

Monseigneur, cette pension, si modique qu'elle soit, me suffit. Il est vrai que toute la fortune de mon père, à peu près, est détenue sous le séquestre par le roi d'Espagne, contrairement au traité de 1814. Il est vrai que j'ai une femme et trois enfants. Il est vrai que je soutiens des veuves et des parents de mon nom. Mais j'ai été assez heureux pour trouver dans ma plume une existence honorable et indépendante. C'est pourquoi cette pension de 2,000 francs, qui m'est précieuse surtout comme gage des bontés du roi, me suffit.

Il est vrai pourtant encore que, vivant de ma plume, j'avais dû compter sur le produit légitime de mon drame de *Marion de Lorme*. Mais puisque la représentation de cette pièce, œuvre cependant toute de conscience, d'art et de probité, paraît dangereuse, je m'incline, espérant qu'une auguste volonté pourra

changer à cet égard. J'avais demandé que ma pièce fût jouée; je ne demande rien autre chose.

Veuillez donc, Monseigneur, dire au roi que je le supplie de permettre que je reste dans la position où ses nouvelles bontés sont venues me chercher. Quoi qu'il advienne, il est inutile que je vous en renouvelle l'assurance, rien d'hostile ne peut venir de moi. Le roi ne doit attendre de Victor Hugo que des preuves de fidélité, de loyauté et de dévouement.

Je désire, Monseigneur, que Votre Excellence veuille bien mettre cette lettre sous les yeux du roi, avec l'hommage de ma vive gratitude et de mon profond respect.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

A Charles Nodier.

2 novembre 1829.

Et vous aussi, Charles!

Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu la *Quotidienne* d'hier. Car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié.

J'avais perdu depuis longtemps l'habitude de rencontrer votre appui pour mes ouvrages. Je ne m'en

plaignais pas. Pourquoi donc auriez-vous continué de vous compromettre dans une amitié publique avec un homme qui n'apporte à ses amis qu'une contagion de haines, de calomnies et de persécutions? J'ai vu que vous vous retiriez de cette mêlée, et, vous aimant pour vous-même, j'ai trouvé cela bien.

Peu à peu, du silence et de l'indifférence pour moi je vous ai vu passer à l'éloge, à l'enthousiasme, à l'acclamation pour mes ennemis, même pour les plus ardents, les plus amers, les plus odieux. Rien que de simple encore en cela; car, après tout, ce n'est qu'une chose personnelle à moi, et mes ennemis peuvent fort bien avoir de l'esprit, du talent et du génie. Cela est tout simple, dis-je, et loin de moi l'idée de m'en plaindre un seul instant. Je ne vous en aimais pas moins, et (vous auriez tort de ne pas me croire, Charles) du fond du cœur.

Je n'avais pas prévu, de là ma tranquillité parfaite, que c'était une transition naturelle, irrésistible peut-être pour vous-même, à une guerre contre moi. Vous en voilà donc aussi. L'attaque d'hier est sourde, obscure, ambiguë, j'en conviens, mais elle ne m'en a pas moins frappé au cœur, elle n'en a pas moins éveillé brusquement, comme une secousse électrique, plus de vingt personnes qui sont venues s'en affliger avec moi.

Et quel moment avez-vous pris pour cela? Celui où mes ennemis se rallient de toutes parts plus nombreux et plus acharnés que jamais, où les voilà ourdissant sans relâche et de toutes mains un réseau de haines

et de calomnies autour de moi, le moment où je suis placé seul entre deux animosités également furieuses, le pouvoir qui me persécute, et cette cabale déterminée qui a pris poste dans presque tous les journaux. Ah! Charles! dans un instant pareil j'avais droit du moins de compter sur votre silence.

Ou bien, est-ce que je vous ai fait quelque chose? pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

Ce n'est pas que je réclame contre votre critique. Elle est juste, serrée et vraie. Il y a singulièrement loin des *Orientales* à lord Byron! Mais, Charles, n'y avait-il pas assez d'ennemis pour le dire en ce moment?

Vous vous étonnerez sans doute, vous me trouverez bien susceptible. Que voulez-vous? une amitié comme la mienne pour vous est franche, cordiale, profonde, et ne se brise pas sans cri et sans douleur. Puis, je suis fait comme cela. Je ne m'occupe pas des coups de stylet de mes ennemis; je sens le coup d'épingle d'un ami.

Après tout, je ne vous en veux pas, déchirez cette lettre, et n'y pensez plus. Ce que vous avez voulu rompre est rompu, j'en souffrirai toujours, mais qu'importe! Si quelqu'un m'en reparle, je vous défendrai comme je vous ai défendu hier. Mais, croyez-moi, c'est une chose bien triste pour moi, et pour vous aussi, car de votre vie, Charles, jamais vous n'avez perdu d'ami plus profondément et plus tendrement et plus absolument dévoué.

VICTOR.

A M. le baron Taylor.

3 novembre 1829.

Sur ma réclamation, M. de La Bourdonnaye m'écrit, mon cher Taylor, que *Hernani* a été rendu au théâtre *le 31 octobre*. Est-ce que cela est vrai et possible? Et comment n'en saurais-je rien? Vous seriez bien bon de m'écrire un mot qui me dît *oui* ou *non*, ou mieux encore, de me venir voir cinq minutes un de ces matins.

Votre ami,

V. H.

A Adolphe de Saint-Valry.

Paris. 18 décembre 1829.

Que vous êtes bon, mon ami, de vous souvenir toujours un peu de moi, qui ai l'air de vous oublier tous! C'est que vous savez bien que je n'en ai que

l'air. Vous avez quelque chose qui vous dit au fond du cœur qu'il est impossible que le mien change. Et puis vous êtes indulgent, et c'est en cela que vous êtes un véritable ami. Vous me savez obéré, écrasé, surchargé, étouffé. La Comédie-Française, *Hernani*, les répétitions, les rivalités de coulisses, d'acteurs, d'actrices, les menées de journaux et de police, et puis, d'autre part, mes affaires privées, toujours fort embrouillées, l'héritage de mon père non liquidé, nos biens d'Espagne accrochés par Ferdinand VII, nos indemnités de Saint-Domingue retenues par Boyer, nos sables de Sologne à vendre depuis vingt-trois mois, les maisons de Blois que notre belle-mère nous dispute..., par conséquent rien ou peu de chose à recueillir dans les débris d'une grande fortune, sinon des procès et des chagrins. Voilà ma vie; le moyen d'être tout à ses amis quand on n'est pas même à soi! Du moins, si je leur écris peu, je les aime toujours, et vous êtes des plus chers, des plus anciens, des plus désirés. Allez! vous êtes au port, tenez-vous-y! Moi, je nage, je lutte, je remonte le courant. Vous vous y laissez aller. C'est vous qui êtes le sage et l'heureux.

VICTOR.

1830

A Son Excellence le Ministre de l'Intérieur.

5 janvier 1830.

J'ai l'honneur d'exposer à Son Excellence le Ministre de l'Intérieur les faits qui suivent :

Lorsqu'au mois de juillet dernier, la Comédie-Française voulut monter le premier drame que j'ai destiné au théâtre, *Marion de Lorme,* je demandai à M. de Martignac, alors ministre, d'être exempté de la juridiction censoriale et de n'avoir à subir d'autre examen que la censure même du ministre, faveur qu'il avait déjà accordée à plusieurs auteurs dramatiques. Voici de quelle façon je lui expliquai et verbalement et par écrit le tort qu'il pourrait me faire en livrant ma pièce aux censeurs.

« Les censeurs dramatiques sont tous pris dans les rangs littéraires qui nous sont opposés; ce qui honore le parti de la liberté de l'art, auquel je me fais gloire d'appartenir. (Non que je veuille faire rejaillir sur toute l'ancienne école la faute de quelques-uns de ses

membres, mais c'est un fait que je constate en passant.) Or, ces censeurs, auteurs dramatiques pour la plupart, tous défenseurs intéressés de l'ancien régime littéraire en même temps que de l'ancien régime politique, sont mes adversaires, et, au besoin, mes ennemis naturels. Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre non représentée? C'est tout ce qu'il y a de plus fragile et de plus incertain au monde. Une scène, un vers, un mot divulgué et travesti d'avance, peuvent, tous les théâtres le savent, tuer une œuvre dramatique avant même qu'elle ait vécu. D'où il résulte que la censure, qui est une vexation odieuse pour toutes les écoles, est, pour nous hommes de la liberté de l'art, quelque chose de pire encore, un piège, une embûche, un guet-apens. Il m'importerait donc bien que cinq ennemis avoués ne fussent pas, avant la représentation, dans le secret de ma pièce, et ne pussent en révéler d'avance les détails aux cabales intéressées à bien diriger leurs coups. Dans ma position, la pire de toutes les cabales, c'est la censure. »

Voilà ce que je disais au ministre d'alors. Ce qu'il avait accordé à d'autres, il jugea à propos de me le refuser. Ma demande fut rejetée.

Seulement, le ministre consentit à ne livrer *Marion de Lorme* qu'à un seul censeur et me laissa le choix de ce censeur unique, que je n'eus pas cependant la faculté de choisir hors du bureau de censure. Je désignai un homme de lettres qui me parut offrir le plus de garanties, et avec qui j'avais eu des relations amicales *avant qu'il fût censeur*. Cet *examinateur*, comme il

s'appelait, me fit de mes défiances contre la censure un reproche presque tendre. — Il concevait, disait-il, tous les inconvénients, tout le danger, de vers divulgués, colportés, mutilés, parodiés, avant la représentation d'un ouvrage dramatique; mais mes préventions contre la censure m'entraînaient trop loin. Les examinateurs dramatiques, continuait-il, ne sont plus hommes de lettres. Chargés d'un rôle tout officiel, occupés seulement d'extirper les allusions politiques, ils ne savent pas, ils ne doivent pas même savoir la couleur littéraire de l'ouvrage qu'ils censurent. Hors de l'affaire ministérielle, ils n'ont rien à voir. Le censeur qui méchamment divulguerait les détails de l'ouvrage qu'il a censuré, ne serait, et je cite ses propres expressions, ni moins indigne, ni moins odieux que le prêtre qui révélerait les secrets du confessionnal.

Voilà ce que me disait mon censeur d'alors. Certes, ce langage eût rassuré de moins entêtés que moi sur le compte des hommes et des choses de police. Cependant, M. de La Bourdonnaye survint au ministère et *Marion de Lorme* fut proscrite. Fidèle à mes travaux de conscience et d'art, je tâchai de réparer de mon mieux le tort que me faisait le ministre. Je fis *Hernani*. La Comédie-Française mit sur-le-champ ce drame à l'étude. Il fallut le soumettre à l'examen du pouvoir. Je n'ai aucune faveur à demander au ministère actuel, j'envoyai donc mon drame à la censure, la prenant telle qu'elle est sans réclamations, ni précautions, mais non sans défiance. Je me rappelais les protestations du censeur de *Marion de Lorme*, et je me disais, sans ce-

pendant trop y croire, qu'il existe peut-être des gens qui savent faire honnêtement un métier peu honnête.

Or, depuis qu'*Hernani* a été communiqué à la censure, voici ce qu'il advient. Des vers de ce drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin plus ou moins habilement défigurés et tout barbouillés de parodie, ont été livrés à la circulation.

Des portions de l'ouvrage ainsi accommodées ont reçu d'avance cette demi-publicité, tant redoutée à bon droit des auteurs et des théâtres. Les artisans de ces louches manœuvres ont, du reste, pris à peine le souci de se cacher ; ils ont fait la chose en plein jour, et pour leurs discrètes confidences ils ont choisi tout simplement des journaux. Cela ne leur a pas suffi. Cette pièce qu'ils ont prostituée à leurs journaux, les voilà qui la prostituent à leurs salons.

Il me revient de toute part (et il s'est formé à cet égard une sorte de notoriété publique) que des copies frauduleuses d'*Hernani* ont été faites, que des lectures totales ou partielles de ce drame ont eu lieu en maint endroit et notamment chez un employé supérieur du ministère de M. de Corbière.

Or, tout ceci est grave.

Il est inutile de faire ressortir l'influence que de pareilles menées peuvent avoir, dans le calcul de leurs auteurs, sur un ouvrage dramatique dont le sort se décide en deux heures et souvent sans appel.

Maintenant d'où peuvent venir ces menées? Sur

quel manuscrit d'*Hernani* ont pu être faites ces parodies, ces contrefaçons avec variantes, ces copies frauduleuses, ces furtives lectures? Je prie le ministre de faire attention à ceci.

Il n'existe hors de chez moi que deux manuscrits d'*Hernani*. L'un est déposé au théâtre; c'est celui sur lequel on répète tous les jours. Dès que la répétition est terminée, ce manuscrit est renfermé sous triple clef. Personne au monde ne peut en avoir communication. Le secrétaire de la Comédie-Française, auquel, dès la réception de la pièce, les plus sérieuses recommandations ont été faites, le tient secret sous la responsabilité la plus sévère. L'autre manuscrit est à la censure.

Or, des contrefaçons circulent. D'où peuvent-elles venir? je le demande de nouveau. Du théâtre dont elles ébranlent les espérances, dont elles ruinent les intérêts, du théâtre où la circonspection la plus complète est observée, du théâtre où la chose est impossible, — ou de la censure?

La censure a un manuscrit, un manuscrit à sa discrétion, un manuscrit pour son bon plaisir. Elle en peut faire ce qu'elle veut. La censure est mon ennemie littéraire, la censure est mon ennemie politique. La censure est de droit improbe, malhonnête et déloyale. J'accuse la censure.

Je prie Son Excellence le Ministre de l'Intérieur de recevoir l'assurance du profond respect avec lequel je suis

Son très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

A M. Paul Lacroix.

27 février [1830], minuit *.

Mille fois merci, cher et bien excellent ami. Je vous reconnais bien à tout ce que vous faites pour moi. Je vous aurais voulu ce soir au théâtre. Vous auriez ri. La cabale classique a voulu mordre, et a mordu, mais grâce à nos amis elle s'y est brisé les dents. Le 3e acte a été rudoyé, ce qui sera longtemps encore, mais le 4e a fait taire, et le 5e a été admirablement, mieux encore que la première fois. Mlle Mars a été miraculeuse. On l'a redemandée, et saluée, et écrasée d'applaudissements. Elle était enivrée.

Voilà, je crois, qui ira. Les deux premières recettes font déjà 9,000 francs, *ce qui est sans exemple au théâtre.* Ne nous endormons pas pourtant. L'ennemi veille. Il faut que la troisième représentation les décourage, s'il est possible. Aussi, au nom de notre chère liberté littéraire, convoquez pour lundi tout notre arrière-ban d'amis fidèles et forts. Je compte sur vous pour m'aider à arracher cette dernière dent au vieux pégase classique. A mon aide, et avançons!

* En rentrant de la seconde représentation d'*Hernani.*

Je suis assailli de libraires. Envoyez-moi, je vous prie, M. Fournier. Ou bien écoutez ceci. Tout le monde me conseille de ne pas traiter moi-même, vu ma faiblesse et ma facilité en affaires d'argent. On m'engage à choisir un ami pour débattre avec les libraires. Cela vous ennuierait-il bien fort, cher ami, de me rendre ce service? en auriez-vous le temps? êtes-vous d'avis surtout que la chose se fasse sans moi? Votre conseil, votre bon conseil là-dessus.

Dites à votre excellent frère que je compte sur lui pour lundi, quoique *Hernani* doive terriblement l'ennuyer. Il s'agit de la grande question, et non de moi.

A vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

Mettez mes hommages respectueux aux pieds de Mme Lacroix.

A Monsieur le baron Taylor.

11 mars 1830.

La représentation de ce soir a été vivement défendue et applaudie, mon cher Taylor, et c'est grâce au parti que j'ai dû prendre de ne pas diminuer le nombre de mes billets. Il faudrait du reste que je vous visse à ce sujet. Les acteurs sont tous unanimement d'avis

que ce serait une grave imprudence de me restreindre du côté des billets que je donne. Notez que ce sont toujours les mêmes amis qui viennent, et que cela, par conséquent, ne peut nuire aux recettes, qui se maintiennent toujours au delà de 4,000 francs malgré vent et marée, ce qui est admirable. Tâchez donc de trouver un moment pour venir causer de tout cela avec moi. J'irais bien vous chercher, mais j'ai mille soins qui me clouent chez moi jusqu'à six heures tous les jours. Du reste, en attendant que je vous voie, je prendrai toujours les mêmes mesures, n'est-ce pas, que pour les représentations passées?

Votre ami,

V. H.

10 mars minuit.

Si vous avez quelque indice... billets de moi mal distribués, mettez-moi sur la trace; vous me rendrez service ainsi qu'au théâtre.

Je compte sur votre loge pour lundi. N'oubliez pas que cela n'importe pas moins au théâtre qu'à moi.

A Armand Carrel.

Ce 15 mars 1830.

J'avais travaillé cette nuit jusqu'à cinq heures du matin et je dormais profondément quand M. Armand

Carrel est venu. Je regrette bien qu'on ne m'ait pas réveillé, et je le regrette non pour M. Carrel, mais pour moi. Je suis trop morose et trop timide à la fois pour que personne ait jamais grand souci de me connaître et pour que j'aie de mon côté grande envie de connaître les autres. Cependant ces occasions de rencontres avec d'autres hommes, que j'évite volontiers par goût de solitude et par tristesse de caractère, je les ai toujours désirées avec M. Carrel. Je ne vois pas pourquoi je n'en conviendrais pas ici, quelque avantage que cet aveu lui donne sur moi. Tout ce que je sais de lui, soit par ses ouvrages, soit par ses amis, la nature âpre et forte de son talent et de son caractère, cette vie pleine d'honneur et de courage, de si bonne heure disputée aux tribunaux politiques, tout, jusqu'à cette seule fois où j'ai causé avec lui chez Rabbe et où j'ai eu, m'a-t-on dit, le malheur de le blesser, animés que nous étions tous deux alors d'exaltation politique bien contraire, tout cela m'a inspiré depuis longtemps pour M. Carrel une de ces fortes sympathies qui d'ordinaire se résolvent tôt ou tard en amitié.

Et après tout, si opposés que nous puissions aujourd'hui nous sembler l'un à l'autre, peut-être y a-t-il entre nous plus d'analogie que M. Carrel ne le croit lui-même. J'ai lutté pendant qu'il luttait; tandis qu'il remontait le courant politique, je remontais, moi, le courant littéraire. Nous avons été en quelque sorte proscrits en même temps. Seulement son affaire a été plus sérieuse que la mienne, et partant bien autrement belle. Je n'ai été mis hors la loi que par l'Académie.

Voilà du reste huit ans que je supporte la chaleur du jour, huit ans que je poursuis ma tâche, sans m'en laisser distraire par le soin de ma défense personnelle contre mille attaques qui n'ont cessé de pleuvoir sur moi chaque jour. A une époque où tout se fait par les salons et par les journaux, j'ai commencé et continué ma route sans un salon, sans un journal. Toute mon affaire a été de solitude, de conscience et d'art. Et je prie M. Carrel de faire attention à ceci : destiné à une grande fortune sous l'Empire, l'Empire et la fortune m'ont manqué. Je me suis trouvé à vingt ans marié, père de famille, n'ayant pour tout bien que mon travail et vivant au jour le jour, comme un ouvrier, tandis que Ferdinand VII mangeait mon revenu englobé dans les siens par le séquestre. Or, depuis cette époque, et la chose est peut-être assez rare pour que je m'en glorifie, obligé de vivre et de faire vivre les miens avec ma plume, je l'ai maintenue pure de toute spéculation, libre de tout contrat mercantile. J'ai fait bien ou mal de la littérature, et jamais de la librairie. Pauvre, j'ai cultivé l'art comme un riche, pour l'art, avec plus de souci de l'avenir que du présent. Obligé par le malheur des temps de faire à la fois une œuvre et une besogne, je puis dire que jamais la besogne n'a taché l'œuvre.

Voilà ce que j'eusse dit, avec détail et parce qu'un homme comme lui en vaut la peine, à M. Armand Carrel, si j'avais eu l'honneur de le voir. Il est du reste la première personne pour qui j'aie entr'ouvert de la sorte la porte de ma vie intérieure, et je le prie, quoi

qu'il pense de cette lettre, de la tenir secrète entre nous deux.

Quant à *Hernani,* nous en voilà maintenant bien loin, nous voilà, ce me semble, bien plus haut. Je m'occupe beaucoup plus dans cette affaire de M. Armand Carrel que du *National.* Je sais que les journaux peuvent nuire ou servir matériellement; mais voilà ma vie assurée pour dix-huit mois, et par conséquent le côté matériel de l'affaire m'inquiète peu. Je ne suis pas fâché du reste, en y réfléchissant, de n'avoir point vu M. Armand Carrel puisqu'il a encore un article à faire. Je n'aurais pas voulu qu'il me supposât l'intention de l'influencer, et j'espère qu'il n'en a pas eu la pensée. Plus tard, s'il le veut bien, j'irai le chercher, et, quel que soit son article, lui serrer la main.

Quel que soit son article, dis-je, car je lui en saurai toujours un gré extrême. Sévère, il me plaira par sa franchise; bienveillant, rien ne saurait m'être plus précieux, car l'estime d'un homme supérieur redonne force et courage contre les hommes médiocres.

VICTOR HUGO.

MM. Abel Desjardins, Lacan, Duberthier, Doudeau, Méchain, étudiants en droit.*

16 mars 1830.

De grand cœur, messieurs; toutes les âmes jeunes sont généreuses, c'est à elles de décider entre mes ennemis et moi. Je me mets avec confiance entre vos mains.

VICTOR HUGO.

2e GALERIE
—
Cinq entrées.

Entrée par la petite porte
à côté de Mme Chevet,
entre quatre et cinq heures.

A Charles Nodier.

Ce 28 juillet 1830, au matin.

Le bon Dieu vient de m'envoyer un grand bonheur, cher Nodier; ma femme est heureusement accouchée

* Ces jeunes gens avaient demandé à Victor Hugo des entrées pour une des tumultueuses représentations d'*Hernani*.

cette nuit d'une grosse fille joufflue et bien portante. Prenez donc votre part de cette joie comme je veux prendre la mienne de toutes les vôtres.

Informez Mme Nodier de notre bonheur, et dites à Mlle Marie qu'il lui est né une petite sœur,

Adieu, mon ami, que j'espère bientôt voir. Je suis bien content de ma petite fille. Voilà enfin un de mes ouvrages qui promet de vivre.

VICTOR.

A Charles Nodier.

4 août [1830 *].

Merci, et merci mille fois, cher ami. Nous sommes tranquilles; tout va bien jusqu'ici et tout ira bien, je l'espère. La population de Paris se conduit admirablement, mais il faut se hâter d'organiser quelque chose.

Embrassez pour moi tous les vôtres.

Votre ami à toujours.

VICTOR H.

---

* Après la révolution de Juillet.

A Monsieur Adolphe de Saint-Valry.

Paris, 7 août 1830.

Merci, cher ami, de votre bonne et amicale lettre. Voilà comme il faut toujours nous écrire et toujours nous aimer. Entre vieux amis comme nous, on n'en est pas aux coquetteries, mais aux bonnes, solides et cordiales affections. Nous n'avons eu du reste qu'à nous louer de votre excellente mère. Elle m'a offert l'hospitalité chez elle, mais je n'ai pas dû accepter, et je n'ai pas accepté. Nous étions toute une maisonnée : trois enfants, deux domestiques, une femme prête à accoucher. Trop est trop, et raisonnablement nous ne pouvions descendre qu'à l'auberge. Et puis votre petite ville de Montfort-l'Amaury est si étrange que je ne sais pas en conscience (ceci entre nous et pour en rire) si je n'aurais pas un peu compromis votre bonne mère avec ma double réputation de libéral politique et de libéral littéraire. Savez-vous que ces braves gens en sont encore à la lune de miel royaliste de 1815, et que quand ils ont dit que M. un tel est libéral, ils ont dit leur plus grave injure et sont au bout de leur indignation? Jugez ce qu'ils devaient penser de moi, — de moi qui venais interrompre brutalement

leurs embrassades et leurs congratulations des ordonnances Polignac en leur disant : Paris a jeté bas les faiseurs de coups d'État. Plus de Polignac, plus même de Bourbon! et ministère et dynastie, l'un coupable, l'autre aveugle, n'ont que ce qu'ils méritent! — C'était tomber au milieu d'eux comme une bombe de Paris, comme un drapeau tricolore, comme un bonnet rouge. Je ne sais vraiment pas si je n'ai point dû avoir quelques craintes; on m'avertissait dans l'oreille de *ne pas parler,* d'être prudent. C'était risible. Vous comprenez maintenant que si j'étais descendu chez votre mère, elle était perdue à tout jamais dans l'esprit de la petite bonne société monarchique de Montfort. Du moins, je n'ai compromis que l'auberge. Elle en perdra peut-être son enseigne de la *Fleur de lys.*

Nous voici maintenant de retour ici, mon cher ami, contents, mais inquiets; du reste pensant à vous et vous aimant toujours, ayant foi à l'avenir et foi en vous.

VICTOR.

A monsieur Alphonse de Lamartine,
à son château de Saint-Point, près Mâcon.

Paris, 7 septembre 1830.

Entre votre lettre et cette réponse, mon cher ami, il y a une révolution. Le 28 juillet, au moment où j'allais vous écrire, la canonnade m'a fait tomber la plume des mains. Depuis, dans ce tourbillon qui nous enveloppe et nous donne le vertige, il m'a été impossible de rallier trois pensées de poésie et d'amitié. La fièvre prend toutes les têtes et il n'y a pas moyen de se murer contre les impressions du dehors ; la contagion est dans l'atmosphère, elle vous gagne malgré vous : plus d'art, plus de théâtre, plus de poésie en un pareil moment. Les Chambres, le pays, la nation, rien que cela. On fait de la politique comme on respire.

Cependant, ce tremblement de terre passé, j'ai la conviction que nous retrouverons notre édifice de poésie debout et plus solide de toutes les secousses auxquelles il aura résisté. C'est aussi une question de liberté que la nôtre, c'est aussi une révolution : elle marchera intacte à côté de sa sœur la politique. Les révolutions comme les loups ne se mangent pas.

Votre lettre m'a ravi. C'est de bien bonne, douce et

cordiale prose, mais j'attends les vers maintenant. N'oubliez pas que vous me les avez promis.

Adieu. Où êtes-vous? que faites-vous? quand revenez-vous? Moi j'avais mes inquiétudes domestiques au milieu de cette révolution sociale. Ma femme était en mal d'enfant pendant que les balles brisaient les ardoises de notre toit. Elle est accouchée, et j'ai quatre enfants à l'heure qu'il est.

Tout cela va bien. Tout cela vous aimera et vous admirera un jour comme je vous aime et vous admire.

VICTOR HUGO.

Mettez-moi aux pieds de Mme de Lamartine.

A Victor Pavie.

17 septembre 1830.

Merci de votre bonne lettre, mon cher Pavie. Je suis heureux de savoir que vous vous portez bien, que vous avez retrouvé bien portants votre bon père, votre bon frère, et que vous pensez toujours un peu à moi dans l'étourdissement des vacances. Ce que vous me dites de ces vers me va au cœur. Je les avais faits pour que vous les sentissiez ainsi. Dites à notre ami Théodore [Pavie] qu'il a sa part de votre vive et belle imagina-

tion. Ce que j'ai lu de lui dans le *Feuilleton* m'a enchanté.

Ma femme est bellement accouchée, un peu après la mitraille et la canonnade, d'une petite fille à petite bouche, dont Sainte-Beuve est le parrain, que nous nommons Adèle et que nous baptisons dimanche. Nous boirons à votre santé.

Moi, cependant, je suis plongé jusqu'au cou dans *Notre-Dame*. J'empile page sur page, et la matière s'étend et se prolonge tellement devant moi à mesure que j'avance que je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours.

Quant à *Marion de Lorme*, j'attends que le théâtre se réorganise, et je compte bien que vous serez à Paris. Vous savez que vos applaudissements sont la douceur de mes succès, si succès il y a.

A vous, toujours à vous et aux vôtres.

VICTOR.

A M. Froidefond des Forges, commandant le 4e bataillon de la 1re légion de la garde nationale de Paris.

Paris, 7 octobre 1830.

Monsieur le commandant et cher camarade,

La lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire me surprend fort.

Le principe de tout grade dans la garde nationale, c'est l'élection.

Le pouvoir du général en chef lui-même est subordonné à l'élection, et aurait dû, selon moi, être soumis à la ratification des légions.

J'ai été nommé, par la libre élection de mes concitoyens de la première légion, sous-lieutenant secrétaire adjoint du conseil de discipline.

Vous-même avez proclamé ma nomination en présence de tous les électeurs qui venaient d'y concourir.

Je suis donc sous-lieutenant secrétaire adjoint du conseil de discipline par le fait souverain de l'élection.

Le grade et l'emploi sont indivisibles. Ils viennent de la même source, ils ont la même valeur.

Or votre lettre m'apprend aujourd'hui que je suis maintenu secrétaire du conseil en cessant d'être officier.

Et que cela résulte d'une décision du général en chef.

Il y a ici évidemment erreur, surprise de la religion du général en chef, usurpation de pouvoir qui ne peut venir du plus illustre et du plus ancien champion de la liberté.

Une décision, fût-elle du général en chef, fût-elle du roi, ne peut casser une élection.

Une élection est chose sacrée, irréfragable, souveraine. L'élection, principe actuel de tous les pouvoirs, ne dépend d'aucun.

Que ce soient les galons de sergent ou les épaulettes de colonel, tous les grades de la garde nationale sont égaux en valeur intrinsèque. Tous partent du même

principe. Tous doivent être également précieux aux citoyens qui les reçoivent. Il ne leur est pas permis de laisser porter la moindre atteinte à la commission que leurs concitoyens leur ont conférée. C'est un dépôt qu'ils tiennent de l'élection et qu'ils ne peuvent remettre qu'à l'élection, mais intact et vierge de toute lésion.

Voilà de grands principes à propos d'une petite affaire. Mais aujourd'hui tout se tient. Couronne du roi, épaulette du sous-lieutenant ont une consécration pareille, celle de l'élection. Elles émanent également de la souveraineté populaire.

Il y a aujourd'hui violation du principe en ma personne. Le choix de mes concitoyens m'a conféré un grade et un emploi. Il n'est pas de pouvoir au monde qui puisse scinder la commission et retenir le grade en laissant l'emploi.

Une loi est à intervenir. Nous en discuterons tous les bases. En attendant, tenons-nous-en à la rigueur du principe.

Je déclare que je suis inviolablement pourvu du grade dont vous-même m'avez proclamé revêtu et que prétend révoquer la décision dont vous me faites l'honneur de me prévenir.

Cette décision est, de fait comme de droit, nulle et non avenue.

Je proteste contre cette décision.

Et je vous prie de vouloir bien en provoquer la prompte révocation du général en chef. La publicité d'un pareil fait pourrait être fâcheuse.

Je suis persuadé que notre illustre général me saura gré de cette protestation. Elle prouve ma confiance sans bornes dans sa fidélité aux principes. En appelant son attention aujourd'hui sur une décision qui lui a été surprise, en y résistant au besoin de toutes mes forces, j'agis comme il agirait à ma place. Je me montre, autant qu'il est en moi, son élève. Maintenir le droit de tous est le devoir de chacun.

Je vous prie de vouloir bien faire mettre cette lettre sous les yeux du général en chef.

J'ai l'honneur d'être, avec un cordial attachement, monsieur le commandant et cher camarade, votre obéissant serviteur.

VICTOR HUGO,
Sous-lieutenant secrétaire adjoint
du conseil de discipline.

A Madame Benjamin Constant.

8 novembre 1830.

Madame,

Votre malheur privé est une calamité publique. La perte qui vous frappe nous frappe tous. Permettez-moi de vous dire qu'il y aura demain au convoi de cet homme illustre au milieu du peuple qui le pleurera un

cœur bien profondément affligé. Ce sera le mien, madame. Je n'ai vu que trop peu de fois M. Benjamin Constant. Cependant, je crois pouvoir dire que je l'ai aimé. C'était une de ces grandes âmes qui tiennent trop de place dans un siècle, pour que tous les regards, même les plus perdus dans la foule, n'en admirent pas souvent la hauteur, n'en étudient pas constamment les proportions.

Pardonnez-moi, madame, de vous troubler dans votre affliction. Parmi toutes les voix importantes qui s'élèveront pour le glorifier et pour vous consoler, c'est bien peu de chose pour vous et pour lui qu'une voix de plus, qu'une voix obscure, qu'une voix de la foule. Mais j'avais besoin que quelque chose de ma douleur arrivât jusqu'à la vôtre. Et puis je ne suis pas de ceux qui prétendent à vous consoler, madame. Ce malheur nous est tellement propre à tous que j'aurais besoin moi-même de consolation.

Une chose cependant doit, non pas consoler votre douleur, mais la calmer, s'il est possible, en l'agrandissant, c'est la pensée qu'en France, en Europe, dans le monde entier, tous les yeux ouverts à la lumière pleureront Benjamin Constant avec vous. Il laisse deux veuves, vous et la France.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec un profond respect, votre très humble serviteur.

VICTOR HUGO.

1831

A mademoiselle Mars,
rue Saint-Lazare.

6 janvier 1831.

Je reçois, madame, une lettre de Paul où il me fait part d'une conversation qu'il a eu l'honneur d'avoir hier avec vous relativement à *Marion de Lorme*. Je m'empresse de vous envoyer les explications que vous lui avez semblé désirer. Je n'ai qu'un souhait, madame, c'est de vous voir dans *Marion de Lorme*. Vous avez donné une si admirable couleur au rôle de doña Sol qu'il m'est impossible de ne pas songer souvent au parti que vous tireriez de Marion. Vous avez ensuite été si excellente pour moi qu'il m'est doux de penser que je pourrais vous témoigner quelque chose de ma reconnaissance en mettant à vos pieds ce rôle que vous avez la bonté de désirer. Je vous le réserve donc, et vous pouvez savoir que j'ai refusé tout ce qui m'a été proposé d'autre part.

J'ai donc toujours l'espérance de vous voir jouer Marion. Cependant, vous le savez, madame, les obstacles qui m'ont arrêté, ceux du moins qui sont relatifs à la composition actuelle de l'administration du théâtre et à sa situation, subsistent. On me fait espérer qu'ils disparaîtront bientôt, c'est-à-dire que la société sera dissoute et le théâtre mis en entreprise. Alors, madame, j'accourrai à vous, si vous voulez toujours de moi.

Je compte vous aller voir bientôt. Ma première sortie sera pour vous. J'achève en ce moment un travail très pressé. Permettez-moi, en attendant, de vous baiser la main et de mettre mes hommages et mon admiration à vos pieds.

VICTOR HUGO.

A *Victor Pavie*,

23 février 1831.

Vous avez raison, mon ami, mille fois raison. Je n'ai jamais songé à *diriger* un théâtre, mais à en *avoir* un. Je ne veux pas être directeur d'une troupe, mais propriétaire d'une exploitation, maître d'un atelier où l'art

se cisèlerait en grand, ayant tout sous moi et loin de moi, directeur et acteurs. Je veux pouvoir pétrir et repétrir l'argile à mon gré, fondre et refondre la cire, et pour cela il faut que la cire et l'argile soient à moi. Du reste, quelqu'un administrera, *dirigera* pour mon compte à moi. Je ne ferai que des pièces et, la machine une fois en train, je les irai peut-être faire au lac de Côme ou sur les bords du Rhin, ou chez vous. Je serai même moins mêlé de cette façon aux choses du théâtre qu'en restant auteur *du dehors*. Ce qui salit le poète, ce sont les tracasseries de la coulisse. Vous concevez qu'il n'y a pas de tracasseries pour le maître. D'ailleurs, aurai-je un théâtre, et tout ceci n'est-il pas une chimère?

Mais tranquillisez-vous, venez me voir, je vous achèverai cette lettre en causerie. Je ne saurais vous dire combien la vôtre m'a touché. Pour rien au monde je ne froisserais une si noble et si tendre amitié quand même elle aurait tort, mais ici elle a raison. Je suis, j'étais, d'avance, d'accord avec vous. Le fond de moi ne change pas; vous savez que je suis un homme *synthétique*, et par conséquent plein de préjugés.

Gardez cette lettre bien secrète et bien entre nous deux pour mille raisons, et venez me voir. J'ai un service à vous demander.

Ex imo corde.

V. H.

A Mademoiselle Mars,
64, rue Saint-Lazare.

Mardi 10 mars 1831.

Madame,

Je veux tous les jours vous aller voir et tous les jours mon temps s'en va en mille affaires. J'ai pourtant besoin de vous parler, besoin de vous donner bien des explications que vous entendrez avec votre charmante bonté ordinaire, besoin de vous exprimer bien des regrets auxquels vous croirez sans peine. Vous avez été assez bonne pour venir deux fois chez moi. J'ai été bien fâché de ne pas m'y être trouvé. Vous auriez vu qu'il n'y a eu aucun tort de ma part dans le parti que j'ai dû prendre de retirer définitivement *Marion de Lorme* du Théâtre-Français. Vous savez que le ministère a osé essayer de rétablir la censure; les auteurs ont dû s'engager à ne donner aucune pièce aux théâtres censurés, le Théâtre-Français était dans cette catégorie; j'ai adhéré, comme je le devais, à l'acte d'union des auteurs. La Porte-Saint-Martin est venue me faire offre de jouer ma pièce avec toutes

les résistances que je voudrais contre la censure. J'en ai prévenu Taylor, comme je l'avais promis, en lui donnant communication des conditions que M. Crosnier offrait de souscrire; je lui ai déclaré que je donnerais la préférence au Théâtre-Français aux mêmes conditions. Je l'ai chargé de vous prévenir et de prévenir aussi le comité, et je lui ai donné ma parole que j'attendrais vingt-quatre heures avant de rien signer. Je n'ai plus eu de nouvelles de lui. J'ai pourtant attendu trois jours au lieu de vingt-quatre heures, et enfin, ne voyant rien venir, j'ai signé. Une chose encore, tout à fait impérieuse, m'a déterminé. J'ai eu avis que mon sujet m'avait été dérobé, et que déjà deux *Marion de Lorme*, en prose, avaient été offertes à deux théâtres. (On m'assure à l'instant même que l'une de ces pièces a été lue au Théâtre-Français ces jours-ci.) Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Le Théâtre-Français placé en interdit par l'affaire de la censure, votre procès avec les sociétaires, la presque certitude (avouée par Taylor lui-même et confirmée depuis par les démarches du Théâtre-Français pour avoir Mme Dorval) que vous ne vouliez plus jouer, la nécessité dans tous les cas d'attendre un temps indéfini pendant lequel mon sujet me serait pris et ma pièce déflorée par d'autres théâtres, tout cela m'a décidé pour la Porte-Saint-Martin. J'apprends aujourd'hui que vous auriez pu me jouer. C'est un regret bien profond. J'apprends aussi que vous êtes assez bonne pour regretter un peu ce rôle où je vous voyais si belle. C'est presque une consolation. C'est une espé-

rance que vous ne rejetterez pas le prochain rôle que je serai bien heureux de mettre à vos pieds. En attendant, madame, pardonnez-moi, si vous croyez qu'il y a quelque chose à me pardonner. Écrivez-moi un mot pour me dire que vous ne me gronderez pas trop fort et que vous me permettrez de travailler encore pour vous; plaignez-moi surtout, et conservez-moi, en échange d'une admiration sans borne et d'un dévouement profond, quelque amitié.

VICTOR HUGO.

A J. Hérold *.

Bièvre, 18 juillet 1831.

Voici, monsieur, deux ou trois méchantes strophes. Je ne crois pas que vous en puissiez faire grand'chose. Ce sera un beau triomphe pour votre talent si vous parvenez à faire vivre et respirer cet embryon informe. J'ai cru qu'il fallait que cela fût simple, funèbre et

* Le ministère avait demandé à Victor Hugo un *Hymne aux Morts de Juillet*, pour l'inauguration du monument élevé au Panthéon en leur honneur. On avait demandé la musique de l'hymne à Hérold, qui venait de remporter le grand succès de *Zampa*.

grandiose; je crois que cela est trop simple, peu funèbre et pas du tout grandiose. En tout cas, brûlez ces vers s'ils vous paraissent trop méchants, et n'y voyez qu'une preuve du désir que j'avais de faire une chose qui pût vous être agréable. Pour moi, je me féliciterai toujours d'une occasion qui m'a procuré l'honneur de faire votre connaissance.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'expression cordiale de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

Si c'est trop long, je crois que vous pourriez supprimer la dernière strophe.

A J. Hérold.

Paris, vendredi matin, 22 juillet 1831.

Je serais déjà allé, monsieur, vous chercher et vous remercier de votre bonne visite, si je n'étais absorbé par les répétitions d'une pièce qui me prend tout mon temps *. Je ne sais si vous aurez envie de faire quelque

* Il s'agit des répétitions de *Marion de Lorme*, qui fut représentée le 8 août 1831.

chose des vers que j'ai eu l'honneur de vous envoyer et je vous engage fort à n'en rien faire... Si pourtant vous vous décidiez à donner l'âme et la vie à cette lettre-morte, voici deux vers que j'ai changés et de la correction desquels je vous prierais de tenir compte, s'il en est encore temps :

1° Il faudrait lire les deux premiers vers de la première strophe ainsi :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leurs cercueils la foule vienne et prie.

2° Dans le chœur, au lieu de :

Gloire à la patrie éternelle !

Il faudrait :

Gloire à notre France éternelle !

Pardon, monsieur, de vous avoir envoyé si peu de chose. J'ai fait preuve de bonne volonté; c'est vous qui ferez preuve de talent.

A Madame Ménessier Nodier.

Ce dimanche 5 septembre 1831.

Vous me comblez, madame, et Charles aussi. Un article de Charles sur *Marion*, ce sera plus que de la gloire pour moi, ce sera du bonheur. Ma pauvre

comédie a été singulièrement flattée et vernissée par la critique. J'ai grand besoin qu'une main comme celle de mon ami, de votre père, la débarbouille un peu.

Il serait bien aimable aussi de se charger de prévenir le *Temps* qu'il fait l'article sur *Marion livre,* si livre il y a. Je suis bien honteux d'ajouter cette peine à toutes celles qu'il se donne déjà pour moi ; mais sa voix au *Temps,* comme partout ailleurs, doit avoir plus de crédit et d'autorité que toute autre, et surtout que la mienne.

Il y a tant et de si énormes fautes d'impression dans le premier tirage de *Marion* que je ne veux pas vous la donner ainsi. Il paraît que le libraire en prépare un second; j'espère en mettre un exemplaire à vos pieds, s'il y a moins d'énormités typographiques, et surtout si le papier est moins hideux. Jusqu'ici, Marion est habillée en vrai papier à savon. Le livre a l'air de sortir de chez l'épicier. Il est vrai que c'est pour y retourner.

Ne partez pas encore pour Metz, madame, je vous en supplie. Que j'aie au moins le bonheur de pouvoir aller passer une heure à vos pieds. Mettez-moi à ceux de Mme Nodier et dans les bras de Charles.

Votre bien respectueux et dévoué ami,

VICTOR.

Ma femme vous embrasse tendrement.
Je hais Metz !

Au roi Joseph.

Paris, 6 septembre 1831.

Sire,

Votre lettre m'a profondément touché. Je manque d'expression pour remercier Votre Majesté.

Je n'ai pas oublié, sire, que mon père a été votre ami. C'est aussi le mot dont il se servait. J'ai été pénétré de reconnaissance et de joie en le retrouvant sous la plume de Votre Majesté.

J'ai vu M. Poinnet. Il m'a paru en effet un homme de réelle distinction. Au reste, sire, vous êtes et vous avez toujours été bon juge.

J'ai causé à cœur ouvert avec M. Poinnet. Il vous dira mes espérances, mes vœux, toute ma pensée. Je crois qu'il y a dans l'avenir des événements certains, calculables, nécessaires, que la destinée amènerait à elle seule; mais il est bon quelquefois que la main de l'homme aide un peu la force des choses. La providence a d'ordinaire le pas lent. On peut le hâter.

C'est parce que je suis dévoué à la France, dévoué à la liberté, que j'ai foi en l'avenir de votre royal neveu*. Il peut servir grandement la patrie. S'il don-

* Le duc de Reichstadt.

nait, comme je n'en doute pas, toutes les garanties nécessaires aux idées d'émancipation, de progrès et de liberté, personne ne se rallierait à cet ordre de choses nouveau plus cordialement et plus ardemment que moi, et, avec moi, sire, j'oserais m'en faire garant en son nom, toute la jeunesse de France, qui vénère le nom de l'empereur, et sur laquelle, tout obscur que je suis, j'ai peut-être quelque influence.

C'est sur la jeunesse qu'il faudrait s'appuyer maintenant, sire. Les anciens hommes de l'empire ont été ingrats ou sont usés. La jeunesse fait tout aujourd'hui en France. Elle porte en elle l'avenir du pays, et elle le sait.

Je recevrai avec reconnaissance les documents précieux que Votre Majesté a l'intention de me faire remettre par M. Presle. Je crois que Votre Majesté peut immensément pour le fils de l'empereur.

Je sais que Votre Majesté a toujours aimé les lettres, et qu'elle les a cultivées avec un éclat tel qu'il a rehaussé jusqu'à une couronne. Aussi votre suffrage, si éclairé et si bienveillant, m'est-il glorieux de toutes les manières. Permettez-moi donc, sire, d'offrir à Votre Majesté, comme un hommage personnel, un exemplaire de mon dernier ouvrage. M. Poinnet partant demain, le temps me manque pour le présenter à Votre Majesté sous une forme plus digne d'elle. J'espère que vous le lirez avec indulgence. Vous y verrez, comme dans tous mes autres ouvrages, le nom de l'empereur. Je le mets partout, parce que je le vois partout. Si Votre Majesté m'a fait l'honneur de lire ce que j'ai publié jusqu'ici, elle a pu remarquer qu'à chacun de

mes ouvrages mon admiration pour son illustre frère est de plus en plus profonde, de plus en plus sentie, de plus en plus dégagée de l'alliage royaliste de mes premières années.

Comptez sur moi, sire; le peu que je puis, je le ferai pour l'héritier du plus grand nom qui soit au monde. Je crois qu'il peut sauver la France. Je le dirai, je l'écrirai, et, s'il plaît à Dieu, je l'imprimerai.

Ce que vous avez fait pour mon père, pour ma famille, ne sortira jamais de mon cœur ni de ma mémoire. En portant le plus haut que je puis le nom de Napoléon, en le défendant, comme un soldat fidèle, contre toute attaque, contre toute injure, j'ai à la fois la double tâche de remplir un devoir et d'acquitter une dette.

Je suis avec respect, de Votre Majesté, le très humble serviteur.

VICTOR HUGO.

A M. Cordellier-Delanoue.

Ce dimanche, 25 septembre [1831].

C'est moi, mon cher et excellent ami, qui renonce tout de suite et à l'instant même à *Louis XVI**, du

* Victor Hugo avait eu à ce moment l'idée d'écrire un drame où il aurait mis Bonaparte en présence de Louis XVI, comme M. Cordellier-Delanoue mettait Cromwell en face de Charles Ier.

moins jusqu'à ce que *Strafford* soit joué. Tenez-vous ceci pour dit. Et allez, mon ami, le plaisir que j'éprouve à vous faire ce sacrifice est plus grand que le sacrifice, si sacrifice il y a.

Si je trouve quelque autre combinaison, comme de faire nommer Bonaparte dès les premières scènes et de renoncer à l'effet du nom *inédit* jeté à la fin, je vous la soumettrai comme un ami à un ami, *ut decet*. Et dans tous les cas on ne jouera *Louis XVI*, je vous le répète, que quand vous le voudrez, et jamais si vous le voulez.

Je me rappelle fort bien à présent que vous m'aviez dit votre idée et je trouve que la mienne y ressemblait, en effet, beaucoup. A vous donc toute priorité. C'est la première fois, je vous le dis sincèrement, que je me surprends en plagiat flagrant. Cela m'afflige. Est-ce que l'archevêque de Grenade baisserait déjà ?

D'ailleurs, votre vers est sublime et renferme une idée qui est la plus belle, et que je n'ai pas :

... Charles premier, je me nomme Cromwell.

Chez moi, rien de cette grandeur. Bonaparte ne dit pas le vers à Louis XVI, et Bonaparte n'est pas le régicide de Louis XVI.

Merci cent fois de votre bonne et généreuse lettre. Je ne veux pas que *Strafford* perde un cheveu, ni un vers, et je compte bien l'applaudir bientôt de toutes mes mains et de tous mes poumons.

A vous fraternellement,

VICTOR.

A M. Cordellier-Delanoue.

30 septembre [1831].

Je vous remercie, mon cher Delanoue, de votre noble et cordiale lettre, comme d'une des plus chères preuves d'amitié que vous puissiez me donner; mais je persiste. *Louis XVI* après *Strafford*. Ce que j'ai écrit, ce que je vous ai dit, ce n'était pas du bout des lèvres, mais du fond du cœur. Ma résolution était fermement prise, et au moment où j'ai reçu votre dernière lettre, j'avais déjà abandonné *Louis XVI* pour une autre *victime*. A *Strafford* donc, mon ami! Je l'aime comme je vous aime. Ce qui vient de votre cœur ira toujours au mien.

VICTOR.

A David d'Angers.

Samedi soir [septembre 1831].

Mon bon ami, il est minuit. J'arrive du théâtre. Voyez quelle fatalité! Mlle Georges a précisément de-

main, à l'heure dite, une indispensable répétition de *Catherine II*. Elle vous supplie de l'excuser, et surtout de ne pas renoncer à inscrire son profil sur vos impérissables tablettes de bronze. J'espère que cette lettre, que je vous ferai tenir demain matin, vous arrivera à temps.

A vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

1832

Au baron Taylor.

Ce jeudi 7 septembre.

Je pars, mon cher Taylor, après-demain samedi, à une heure après-midi; je reviendrai à Paris exprès pour la lecture* ; mais comme je serai obligé de retourner dîner à Bièvre** à six heures, et qu'il y a trois heures de chemin, il faudra absolument que la lecture soit finie *à trois heures au plus tard*, et par conséquent qu'elle ait commencé au plus tard *à dix heures et demie du matin.*

Je vous serai donc reconnaissant de faire la convocation ce jour-là pour dix heures. Je serai forcé, moi, de me lever à six heures du matin; c'est une dure extrémité, mais je m'y résigne. Vous trouverez ci-

* Du *Roi s'amuse.*

** Aux Roches, chez M. Bertin.

contre une ébauche de la distribution. J'aurais bien besoin de vos bons conseils pour cela, et vous seriez bien aimable de venir me voir un moment pour cet objet demain ou après-demain avant midi. Vous savez combien est entière ma confiance en vous.

Mlle Mars accepte-t-elle? Monrose désire-t-il? Que me conseillez-vous à défaut de Mlle Mars, Mlle Anaïs ou Mlle Brocard? Je voudrais bien vous parler aussi de Desmousseaux que j'aime et que j'estime et à qui je ferai un beau rôle avant peu. Vous voyez que j'ai un million de choses à vous dire, sans compter les amitiés.

VICTOR.

Il serait fort à souhaiter que M. Ciceri et le dessinateur des costumes fussent au théâtre le jour de la lecture pour que je puisse leur parler.

Projet de distribution :

FRANÇOIS Ier.	M. BOCAGE.
TRIBOULET.	M. LIGIER.
BLANCHE	Mlles MARS OU ANAIS.
M. DE SAINT-VALLIER.	M. JOANNY.
SALTABADIL	M. MONROSE OU BEAUVALLET.
MAGUELONNE.	Mlle DUPONT.
CLÉMENT MAROT	M. SAMSON.
M. DE PIENNE	M. GEFFROY.
M. DE PARDAILLAN (page).	Mme MENJAUD.
M. DE COSSÉ	M. DUPARAY.
Mme DE COSSÉ.	Mme MASSON.
M. DE GORDES.	M. MARIUS.
M. DE VIC	M. BOUCHET.
M. DE LA TOUR LANDRY	M. MIRECOUR.

MM. de Montchenu, de Brion et de Montmorency.	M. Regnier. M. Albert. M. Monlaur.
Dame Bérarde.	Mme Tousez.
Une femme du peuple	Mlle Petit.
Un Médecin.	M. Dumilatre.

Victor Hugo.

Vous voyez que j'ai besoin de vos conseils pour ces rôles secondaires, qu'on peut d'ailleurs distribuer un peu plus tard sans inconvénient.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Lundi, 22 octobre 1832.

Mademoiselle, est-ce que vous me permettrez d'ajouter un troisième griffonnage aux deux griffonnages hideux que je vous envoie? Didine et Charlot ont gribouillé à l'envi, comme vous voyez; et je vous demande grâce pour eux comme pour moi.

Nous avons reçu ce matin votre bonne et charmante lettre. Didine m'a prié de la lire à haute voix, ce que j'ai fait à la satisfaction générale de ma populace de marmots. Ma femme a été attendrie jusqu'aux larmes de tout ce que vous écrivez de tendre et de gracieux à ces pauvres enfants. Je vous assure que

toutes nos journées se passent à regretter les Roches, quand je ne suis pas dans la caverne de Saltabadil et de Maguelonne. Nous nous rappelons à chaque heure du jour quelque douce chose à laquelle elle était employée près de vous. Ligier me disait hier à la répétition que je reconstruisais le théâtre français; j'aimerais bien mieux bâtir avec vous un théâtre de cartes.

Le temps est beau, et je pense avec joie que l'admirable jardin des Roches n'est pas fermé par les pluies d'automne aux promenades de M. Bertin. Dites-lui bien, ainsi qu'à Mme Bertin, à quel point je vous suis dévoué à tous.

Vous ne me parlez pas d'Edouard qui travaille, j'espère, comme un diable, et qui est bien heureux de n'avoir pas besoin de faire jouer ses paysages. Serrez-lui la main pour moi, je vous prie.

Ma femme me charge expressément de vous prier de ne pas trop travailler et de penser beaucoup à nous. Il est inutile que je vous reparle de mon profond et respectueux attachement.

Je ferai chercher votre couteau, mais Didine se prétend sûre de ne pas l'avoir emporté. Je pense que vous le retrouverez dans quelque double fond de la boîte à couleurs.

VICTOR HUGO.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Paris, 30 octobre 1832.

Malgré votre défense, mademoiselle, je vous écris encore : il faut que vous me permettiez de vous envelopper de quelques mots le style et l'orthographe de mes marmots. Je ne sais pas où diable Antoni* irait chercher le naïf dans l'art, si ces lettres-là ne le ravissaient pas. Quant à moi, elles m'enchantent, je vous le déclare ; je leur laisse la bride sur le cou, et les deux petits lutins vous écrivent tout ce qui leur passe par la tête. Je vous demande pardon pour eux.

Je vous demande aussi pardon pour moi qui ai pris la liberté de vous envoyer de mon style imprimé ces jours passés. C'est votre libretto** sur papier de Chine et en trois volumes, que je me suis hasardé à mettre à vos pieds. Il y a par-ci par-là quelques pages nouvelles pour lesquelles je vous demande votre indulgence, si vous les lisez, par aventure.

Il faut que vous me plaigniez, d'abord et beaucoup, d'avoir quitté les Roches, ensuite un peu d'être depuis

* Antoni Deschamps.

** Un exemplaire de *Notre-Dame de Paris*, roman d'après lequel a été composée *la Esmeralda*, avec la musique de Mlle Louise Bertin.

huit jours dans l'exécrable tohu-bohu d'un déménagement, fait à l'aide de ces machines prétendues commodes qui ont aidé tant de pauvres diables à déménager en masse et pour leur dernier logis à l'époque du choléra. Voilà huit jours que je suis dans le chaos, que je cloue et que je martèle, que je suis fait comme un voleur. C'est abominable. Mettez au travers de tout cela mes répétitions où je suis forcé d'aller, et le portrait* qu'on peut voir chez Ingres, que j'ai la plus grande envie de voir, et que je n'ai pas encore été voir! Voilà bien des *voir* dans la même phrase, mais que voulez-vous, c'est le style d'un garçon tapissier que je vous envoie aujourd'hui.

Jugez si je regrette les Roches, et les douces journées et les douces soirées et les châteaux de cartes, et *Jamais dans ces beaux lieux* et *Phœbus, l'heure t'appelle.*

On me joue du 12 au 15 novembre. Adieu, mademoiselle. Il y a une famille qui est heureuse et qui est bonne, et que je porte dans mon cœur, c'est la vôtre. Je donnerais le reste du monde pour les Roches, et le reste des hommes pour votre famille. Adieu encore, c'est-à-dire à bientôt. Quand reviendrez-vous?

Votre respectueux et dévoué collaborateur,

VICTOR.

---

* De M. Bertin l'aîné.

A Monsieur le rédacteur du Constitutionnel.

Paris, le 26 novembre 1832*.

Monsieur,

Je suis averti qu'une partie de la généreuse jeunesse des écoles et des ateliers a le projet de se rendre ce soir ou demain au Théâtre-Français pour y réclamer *le Roi s'amuse* et pour protester hautement contre l'acte d'arbitraire inouï dont cet ouvrage est frappé. Je crois, monsieur, qu'il est d'autres moyens d'arriver au châtiment de cette mesure illégale, je les emploierai. Permettez-moi donc d'emprunter, pour cette occasion, l'organe de votre journal pour supplier les amis de la liberté, de l'art et de la pensée de s'abstenir d'une démonstration violente qui aboutirait peut-être à l'émeute que le gouvernement cherche à se procurer depuis si longtemps.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

---

* *Le Roi s'amuse* avait été interdit le 23 novembre, le lendemain de la première représentation.

A Mademoiselle Louise Bertin.

27 novembre 1832.

Mademoiselle,

Quelles que soient les malheureuses divisions politiques et littéraires qui se sont élevées et où j'ai la consolation de ne pas avoir eu un tort de mon côté *, j'espère que vous n'avez pas douté de moi un seul instant. Vous me savez dévoué du fond du cœur, à vous, mademoiselle, à votre excellent père (que j'aime comme s'il était le mien, et qui est, je suis sûr, plus affligé que moi de l'événement inouï qui me frappe), à tout ce qui vous est cher. Cet événement-là même aura eu cela d'heureux à mes yeux de bien vous faire voir qu'il n'y a jamais eu que des raisons d'attachement personnel et désintéressé dans les relations que j'ai été si heureux et si fier de nouer avec vous, avec vous dont j'admire la belle âme et le profond talent. Dites bien, je vous supplie, à vos bons parents qu'ils ne s'inquiètent de rien avec moi, qu'ils ne se croient pas obligés de gêner les polémiques littéraires ou poli-

* Procès du *Roi s'amuse*.

tiques qu'ils pourraient juger nécessaires contre moi dans la nouvelle position où mes ennemis de toute nature et de tous rangs m'ont placé, que je serai toujours, quoi qu'il arrive, empressé et obéissant à vos moindres volontés, et que je ne renoncerai jamais à l'œuvre que nous faisons en commun *, à moins que ce ne soit vous qui, dans votre propre intérêt, croyiez devoir répudier une collaboration qui expose à tant d'orages.

Vous me connaissez, vous, mademoiselle Louise, et je suis sûr que vous vous êtes déjà dit tout cela à vous-même; je suis sûr que vous comptez fermement sur moi. Répondez donc de moi, je vous prie. J'irai vous voir. Je vous demanderai vos ordres comme par le passé. Je mettrai tout mon loisir à vos pieds. Je vous demanderai aussi de me plaindre un peu, moi homme tranquille et sérieux, d'être ainsi violemment arraché à toutes mes habitudes et d'avoir à soutenir maintenant un combat politique en même temps que le combat littéraire.

Où sont nos beaux jours des Roches?

Je mets tous mes respects et tout mon dévouement à vos pieds.

VICTOR HUGO.

---

* *La Esmeralda.*

A Monsieur le baron Taylor.

3 décembre [1832].

Tout ce qui est arrivé, mon cher Taylor, n'a pas dépendu de vous, ni de la Comédie, je le sais. Je vais cependant être obligé d'intenter un procès au Théâtre-Français en dommages-intérêts, parce que c'est malheureusement le seul moyen de faire le procès politique au ministère. Cependant je reste votre ami. Odilon Barrot plaidera pour moi, l'affaire aura beaucoup de retentissement et d'éclat, mais je ne voudrais pas qu'il fût rien dit qui pût vous nuire et vous compromettre, vous personnellement. Je sens le besoin de m'entendre avec vous sur cela, je me mets dans votre position et je crois de mon devoir d'ami et d'honnête homme d'agir avec vous comme je voudrais que vous agissiez avec moi si vous étiez à ma place et moi à la vôtre. Guerre loyale et acharnée au pouvoir, mais tous les ménagements possibles et conciliables avec les besoins de la cause pour vous, Taylor, que j'aime et que j'estime. Venez donc me voir et déjeuner avec moi demain matin si vous pouvez. Je vous attendrai jusqu'à *onze heures.*

Vous recevrez avec ce billet votre exemplaire du *Roi s'amuse* et de *Notre-Dame de Paris.*

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

A Monsieur Eugène Renduel.

[Décembre 1832.]

J'ai vu hier au soir Carrel; tout est convenu. Il a été excellent. Je vous conterai la chose en détail. Sainte-Beuve peut faire l'article comme il le voudra et le porter aujourd'hui avec le fragment de préface. Carrel mettra tout. Carrel veut, en outre, un grand article politique pour un de ces jours sur l'affaire. Vous savez que c'est Odilon Barrot qui plaidera pour moi. Venez me voir.

Voici quelques lignes pour le *Journal des Débats* qu'un de nos amis m'a faites hier au soir. Elles sont en trop grosses lettres, ce qui serait ridicule. Vous ferez bien de les recopier et de les porter tout de suite.

Tout à vous.

VICTOR H.

A Monsieur Mérimée,
secrétaire de M. le comte d'Argout.

[Décembre 1832.]

Monsieur,

Il résulte de ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que vous êtes resté complètement étranger aux influences qui ont déterminé le gouvernement à arrêter illégalement ma pièce. En pareille matière, l'affirmation d'un homme d'honneur suffit à un homme d'honneur. Je m'empresse donc de déclarer que tout ce qui pourrait vous concerner personnellement dans le fait que j'ai plutôt indiqué que raconté, sans nommer qui que ce soit, relativement à la suspension de ma pièce, tombe de lui-même devant votre réclamation.

Ma loyauté m'impose en effet le devoir de ne laisser aucun nuage sur la vôtre. Mon affaire est une affaire générale, dont rien ne doit me détourner, et non une affaire personnelle, et il m'importe de n'avoir jusqu'à la fin aucun tort de mon côté.

J'espère, que ma conduite en cette occasion vous prouvera que rien n'altère en moi l'estime réciproque dont vous me parlez.

V. H.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Ce dimanche soir 29 [1832].

Tout à l'heure, mademoiselle, ma Didine faisait cette remarque tristement, qu'il y a huit jours nous étions auprès de vous. Cela dit, elle s'est mise à vous écrire, et moi aussi, si bien que nos deux lettres, écrites côte à côte, vont vous arriver ensemble pleines de la même pensée.

Vous savez bien, n'est-ce pas, que vous êtes toujours présente et toujours aimée? Il y a quatre petits enfants qui parlent souvent de vous, et le père qui y pense plus souvent encore.

Voici les derniers beaux jours partis. La boue et l'hiver reviennent. Paris n'est pas gai. Vous, vous avez le ciel et les feuilles mortes. Cela vaut mieux que la rue Saint-Honoré avec ses embarras de charrettes.

Grondez-moi, je n'ai pas encore vu Duponchel. En revanche, j'ai vu Vedel; cela rime. Cela vous est bien égal, mais j'ai un procès avec les Français; cela rime encore. Que voulez-vous que j'y fasse?

Ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait d'aller aux Roches causer avec votre excellent père, avec

vous, avec Édouard, et me promener au pied de vos belles collines, sans plus songer aux huissiers, aux tribunaux de commerce et à la Bourse, ce temple joli et bête maculé d'agents de change.

Mais ma destinée m'entraîne. Je suis furieux contre la Comédie française, et j'ai besoin d'un procès pour me soulager. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il paraît certain que je le gagnerai, avec de gros dommages et intérêts que le gouvernement payera, à ce que disent Messieurs les sociétaires.

Pardon de tous ces bavardages. Ce sot procès est la seule nouvelle que je puisse vous conter. On ne parle que de cela chez moi, depuis huit jours, et je vous envoie un peu de mon ennui.

Permettez-moi d'y joindre le nouvel hommage d'un vieil attachement bien profond, bien respectueux et bien dévoué.

VICTOR H.

1833

A Mademoiselle Louise Bertin.

15 février 1833.

Mademoiselle,

Voilà enfin le scénario* en double copie, une pour vous, l'autre pour M. Véron**.

J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de ce plan détaillé sous les yeux.

Je suis toujours dans l'incertitude pour la dernière scène. Je vous assure que ce n'est qu'une misère et pourtant il est fort difficile de trouver quelque chose qui ne soit pas ou tout à fait détaché du poème, ou plat et commun.

D'après ce que vous m'avez dit l'autre soir, je suis de votre avis sur l'apothéose, et je donne le ciel au diable.

* De *la Esmeralda*.
** Directeur de l'Opéra.

Je voulais vous porter en personne ce paquet hier au soir. Mais ma femme m'a mené de droit divin à *Bertrand et Raton*, qui nous a prodigieusement, merveilleusement et incomparablement ennuyés.

Je joins au scénario le manuscrit, et les quelques chiffons de papier qu'il contenait.

A bientôt, mademoiselle...

Au roi Joseph.

Paris, 27 février 1833.

Sire, je profite pour vous répondre de la première occasion sûre qui se présente. M. Presles, qui part pour Londres, veut bien se charger de remettre cette lettre à Votre Majesté. Permettez-moi, sire, de vous traiter toujours royalement. Les rois qu'a faits Napoléon, selon moi, rien ne peut les défaire. Il n'y a pas une main humaine qui puisse effacer le signe auguste que ce grand homme vous a mis sur le front.

J'ai été profondément touché de la sympathie que Votre Majesté m'a témoignée à l'occasion de mon procès pour *le Roi s'amuse*. Vous aimez la liberté, sire ; aussi la liberté vous aime. Permettez-moi de joindre à cette lettre un exemplaire du discours que j'ai pro-

noncé au tribunal de commerce. Je tiens beaucoup à ce que vous le lisiez autrement que dans le compte-rendu, toujours inexact, des journaux.

Je serais bien heureux, sire, d'aller à Londres, et d'y serrer cette royale main qui a tant de fois serré la main de mon père. M. Presles dira à Votre Majesté les obstacles qui m'empêchent en ce moment de réaliser un vœu aussi cher; il faut, pour qu'ils m'arrêtent, qu'ils soient insurmontables. M. Presles vous dira une partie de ce que je vous dirais, sire, si j'étais assez heureux pour vous voir. J'aurais bien des choses de tout genre à vous dire. Il est impossible que l'avenir manque à votre famille, si grande que soit la perte de l'an passé*. Vous portez le plus grand des noms historiques.

A la vérité, nous marchons plutôt vers la république que vers la monarchie; mais à un sage comme vous, la forme extérieure du gouvernement importe peu. Vous avez prouvé, sire, que vous saviez être dignement le citoyen d'une république. Adieu, sire; le jour où il me sera donné de presser votre main dans les miennes sera un des plus beaux de ma vie. En attendant, vos lettres me rendent fier et heureux.

V. H.

---

* La mort du Roi de Rome.

A Monsieur Jouslin de la Salle,
commissaire royal près le Théâtre-Français.

21 mars 1833.

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser et de vous recommander le jeune auteur d'une tragédie intitulée *James Douglas,* M. Esquiros. Le Théâtre-Français me paraît spécialement institué pour encourager les jeunes auteurs dans la voie de la poésie et de l'art. M. Esquiros est de ceux qui méritent qu'on lui aplanisse le chemin. Je serai heureux d'apprendre qu'il a trouvé bon accueil auprès de vous.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

Paris, 31 mars 1833.

Il y a des siècles que je veux vous écrire, mon ami. J'ai vraiment avec vous, que j'aime le mieux, l'apparence d'un homme oublieux, négligent, distrait, absorbé dans sa propre chose, et je vous assure pourtant que rien n'est moins vrai. J'ai toujours pour les vrais amis que je me sais, — et vous êtes des meilleurs et des plus chers, — j'ai toujours un souvenir profond, continuel, doux et triste, dont je me remplis le cœur dans mes heures de loisir et de rêverie. Penser à un ami absent, c'est une des joies les plus graves et les plus calmantes de la vie. J'écris peu, parce que je suis paresseux et presque aveugle; et puis, voyez-vous, Pavie, en amitié, comme en art, comme en tout, il arrive souvent que d'écrire gâte la pensée.

Vous, dont la vie n'est pas emportée et arrachée de toutes ses ancres par un continuel tourbillon, vous qui êtes à Angers et non à Paris, vous qui n'avez pas une existence publique qui rudoie à tout moment votre existence privée, vous devriez m'écrire souvent, mon ami, et me faire en de longues lettres l'histoire

attentive de votre pensée et de votre âme. Ce serait bien à vous; je me reposerais les yeux sur votre paix et sur votre bonheur.

Dites-moi, il y avait l'autre jour dans votre *Feuilleton d'Angers* un article bien remarquable, quoique beaucoup trop bon pour moi, signé C. R. Connaissez-vous l'auteur de cet article? Remerciez-le pour moi. Si je savais où lui écrire, j'aurais plaisir à le faire moi-même.

Écrivez-moi longuement, mon cher Pavie. Parlez-moi de vous, de votre excellent père, de votre frère, si vous en avez des nouvelles. Dites-moi où vous en êtes de la vie.

Quand donc viendrez-vous à Paris?

Je vous aime et je vous embrasse,

VICTOR H.

A M. Harel,
directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

1er mai, 7 heures du matin.

Monsieur,

Hier, à minuit, en rentrant chez moi, je pensais trouver une réponse de vous à ma dernière lettre. J'ai

demandé à ma femme s'il était venu une lettre pour moi; au trouble avec lequel elle m'a répondu que non, j'ai présumé qu'il était en effet arrivé une lettre de vous, qu'elle l'avait ouverte et qu'on me la cachait. J'en ai conclu que cette lettre contenait probablement une réponse décisive dans l'affaire qui nous occupe, et dont ma femme se doute malheureusement. Je crains que vous ne m'ayez indiqué dans cette lettre une heure de rencontre pour aujourd'hui. Comme il m'importe de ne pas manquer à un rendez-vous de cette nature, je crois devoir m'empresser de vous prévenir que je serai chez vous ce matin, à neuf heures précises, pour nous entendre sur le lieu, l'heure et les armes.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

V. H.

A Mademoiselle Louise Bertin.

14 juillet 1833.

Mademoiselle,

Voici une lettre de Poupée * qui a bien plutôt l'air de la lettre d'un chat que de celle d'une poupée. Vous l'excuserez quand vous saurez qu'elle l'a écrite dans son lit, où elle est depuis quelques jours pour une

* Léopoldine Hugo.

fièvre de croissance. C'est cette petite maladie qui nous a empêchés, Poupée et moi, de vous donner plus tôt des nouvelles de la place Royale.

Je mets sous le même pli les quelques vers que vous m'avez demandés. J'espère qu'ils ne vous ont pas fait faute.

Je suis d'ailleurs toujours jusqu'au cou dans le travail, éperonné des deux côtés par Renduel et Harel, qui sont bien les plus ennuyeux hommes de négoce qu'il y ait. J'ai déclaré à Harel qu'il n'aurait pas ma pièce avant le 1er septembre, et malgré ses lamentations, incantations et gémissements, j'en suis resté là. Que saint Georges et saint Martin lui soient en aide!

C'est aujourd'hui dimanche, et belle et joyeuse journée aux Roches. Vous ne sauriez croire combien votre vie de campagne, de poésie et de musique paraît charmante et désirable à nous autres pauvres ouvriers du quartier Saint-Antoine, condamnés à tourner la roue qui verse l'argent dans la poche d'un libraire et d'un impresario et non dans la nôtre.

Vos arbres sont bien beaux, je vous jure, votre vallée est admirable, votre piano est bien poétique et bien harmonieux. Vous êtes encore à la partie charmante de l'œuvre que nous accomplissons ensemble; mais quand vous en serez au théâtre et à la coulisse, vous me direz ce que vous pensez de ma vie actuelle comparée à votre vie actuelle. Quand vous en serez à Véron, vous me direz ce que vous pensez de Harel.

VICTOR H.

———

A Victor Pavie.

Paris, 25 juillet [1833].

Personne ne me comprend donc, pas même vous, Pavie, vous que je comprends pourtant si bien, vous dont l'âme est si élevée et si bienveillante! Cela est douloureux pour moi!

J'ai publié, il y a six semaines, un article dans *l'Europe littéraire.* Lisez le paragraphe qui se termine par *Deus centrum et locus rerum.* Vous aurez ma pensée. Commentez-la en vous-même *dans mon sens.* Je crois que cela modifiera vos idées actuelles sur moi.

Le théâtre est une sorte d'église, l'humanité est une sorte de religion. Méditez ceci, Pavie. C'est beaucoup d'impiété ou beaucoup de piété, je crois accomplir une mission...

Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année, et je n'ai jamais été meilleur. Je vaux bien mieux maintenant qu'à mon temps *d'innocence* que vous regrettez. Autrefois, j'étais innocent; maintenant, je suis indulgent. C'est un grand progrès, Dieu le sait.

J'ai auprès de moi une bonne et chère amie, cet ange qui le sait aussi, que vous vénérez comme moi, et qui me pardonne et qui m'aime. Aimer et par-

donner, ce n'est pas de l'homme, c'est de Dieu, ou de la femme.

Certes, vous avez bien raison de dire que vous êtes mon ami. A qui écrirais-je ainsi?

Allez! je vois bien clair dans mon avenir, et je vais avec foi, l'œil fixé au but. Je tomberai peut-être en chemin, mais je tomberai en avant. Quand j'aurai fini ma vie et mon œuvre, fautes et défauts, volonté et fatalité, bien et mal, on me jugera.

Aimez-moi toujours ; je vous serre dans mes bras.

V. H.

A David d'Angers.

Paris, 3 août 1833.

J'arrive de la campagne, mon cher David, et je trouve tous les trésors de bronze que vous m'avez envoyés. C'est bien vous. Toujours grand artiste et toujours bon ami!

J'ai fait dans l'*Europe littéraire*, il y a une vingtaine de jours, un petit article sur votre affaire avec Thiers. J'avais recommandé qu'on vous le fît tenir. L'a-t-on fait?

Je vous serre la main,

VICTOR HUGO.

A Alexandre Dumas.

2 novembre [1833].

Il y a encore plus de faits contre moi, mon cher Dumas, que vous n'en devinez ou que vous n'en supposez. L'auteur de l'article* est un de mes amis; c'est moi qui ai contribué à le faire entrer aux *Débats*. L'article m'a été communiqué par M. Bertin aîné, aux Roches, il y a environ six semaines. Voilà les faits à ma charge. Les faits à ma décharge, je ne vous les écrirai pas; je veux que vous fassiez pour moi ce que je faisais pour vous il n'y a pas deux jours, c'est-à-dire que vous les supposiez ou que vous les deviniez.

N'oubliez pas, cependant, que vous seriez le plus injuste et le plus ingrat des hommes si vous croyiez un seul instant que je n'ai pas été pour vous, en cette circonstance, un bon et sincère ami.

Je ne vous en écris pas davantage parce que, dans cette occasion, ce n'est pas moi qui vous dois une justification, mais vous qui me devez un remerciement.

Mais je vous dirai tout quand vous viendrez; dix

* Il s'agit d'un article de Granier de Cassagnac, hostile à Alexandre Dumas.

minutes de causerie éclairciront mieux les choses que dix lettres.

Ne croyez pas de moi ce que je ne croirais pas de vous.

VICTOR HUGO.

P. S. — Je vous réserve deux stalles pour la première représentation de *Marie Tudor*. En voulez-vous davantage ?

A Mademoiselle Louise Bertin.

5 décembre 1833.

Voici, mademoiselle, la chanson de Quasimodo. Je l'ai faite la plus gaie que j'ai pu; mais il me semble impossible qu'elle soit tout à fait folâtre.

Vous en jugerez. Votre sens musical doit être après tout souverain, et mes rimes sont les très humbles servantes de vos notes.

Vous verrez que j'ai d'ailleurs rigoureusement rempli vos prescriptions. C'est toujours un grand bonheur pour moi de fournir un thème à votre pensée, une charpente à votre architecture, un canevas à votre broderie. Voilà de la grosse toile, couvrez-la d'arabesques d'or, c'est votre affaire. Moi, je suis plus que jamais votre affectueux et dévoué ami.

VICTOR H.

1834

A Monseigneur le duc d'Orléans.

Prince,

Votre Altesse Royale accueillera-t-elle la prière d'un inconnu pour un inconnu? Je n'ose l'espérer; cependant je croirai avoir rempli mon devoir de conscience en essayant.

Voici une lettre qui m'arrive. Elle est mêlée à une foule d'autres qui me demandent aide et secours, à moi pauvre et inutile poëte. Celle-ci m'a ému et intéressé entre toutes. Je n'en connais pas le signataire. Mais si les faits sont vrais (et le ton de sincérité de sa lettre me porte à le croire), ils méritent attention. C'est un père qui supplie pour son fils; c'est un vieux professeur qui supplie pour ses livres. Je renvoie cette lettre à Votre Altesse Royale.

Qu'elle me pardonne cette liberté. Nous sommes dans un moment où chacun met au jour son ambition, j'y mets la mienne aussi. Elle se borne à tâcher de

faire un peu de bien, chétivement et obscurément, et à aider ceux qui en font de leur côté avec puissance et éclat. Le bien plaît à votre noble cœur; il est toujours possible à votre haute fortune. Vous êtes de ceux qui le veulent et de ceux qui le peuvent. Il est tout simple qu'on s'adresse à vous.

VICTOR HUGO.

A Monseigneur le duc d'Orléans.

Prince,

J'ai rempli les intentions bienfaisantes de Votre Altesse Royale. Qu'elle me permette de déposer à ses pieds le reçu du pauvre vieillard qu'elle a daigné secourir.

La reconnaissance qu'il me charge d'exprimer à Votre Altesse Royale est sans borne. La mienne n'est pas moins profonde. Le gracieux empressement avec lequel Votre Altesse Royale a accueilli mon obscure recommandation m'a pénétré jusqu'au fond du cœur. J'en garderai le souvenir.

Après avoir porté le bienfait au suppliant, je rapporte aujourd'hui la reconnaissance au bienfaiteur. Ce rôle est plein de douceur pour moi. Simple témoin

dans cette affaire, j'ai pu voir avec quelle grâce Votre Altesse Royale pratique la plus humble comme la plus haute de toutes les vertus, la charité. Aujourd'hui, prince, Votre Altesse Royale recueille le fruit de sa bonne action, le dévouement d'un infortuné. Vous êtes heureux, il est reconnaissant. Et moi je participe à la fois des deux sentiments. Je ne suis pas moins heureux que vous, ni moins reconnaissant que lui.

VICTOR HUGO.

A Monsieur Jules Lecheralier,
directeur de la Revue du Progrès social.

1er juin 1834.

Monsieur,

J'ai lu avec une attention extrême la *Revue du Progrès social* et l'exposé de principes que vous avez bien voulu me communiquer. Depuis longtemps tous les hommes éclairés et intelligents qui ont étudié le passé dans un but d'avenir ont sur les destinées futures de la société une idée commune qui, éclose et développée à l'heure qu'il est séparément dans chaque cerveau, aboutira quelque jour, prochainement je l'espère, à une grande œuvre générale.

Cette œuvre sera la formation paisible, lente et

logique d'un ordre social où les principes nouveaux dégagés par la Révolution française trouveront enfin leur mode de combinaison avec les principes éternels et primordiaux de toute civilisation. Votre Revue et votre exposé tendent à ce but magnifique par des voies droites et sûres et où les pentes me paraissent bien ménagées. Je suis d'accord avec vous sur presque tous les points et je m'en félicite.

Concourons donc ensemble tous, chacun dans notre région et selon notre loi particulière, à la grande substitution des questions sociales aux questions politiques. Tout est là. Tâchons de rallier à l'idée applicable du progrès tous les hommes d'élite, et d'extraire un parti supérieur qui veuille la civilisation, de tous les partis inférieurs qui ne savent ce qu'ils veulent.

Je ne doute pas de votre succès, monsieur, la vérité a quelquefois de longues gestations, jamais d'avortements.

VICTOR HUGO.

A Monsieur Thiers, ministre de l'intérieur

Paris, 15 juin 1834.

Monsieur le ministre,

Il y a en ce moment à Paris une femme qui meurt de faim.

Elle s'appelle Mlle Élisa Mercœur. Elle a publié

plusieurs volumes de poésie ; ce n'est pas ici le lieu d'en louer le mérite.

Il y a cinq ans, sous le ministère de M. de Martignac, une pension littéraire lui fut donnée, pension de 1,200 francs, qui a été réduite à 900 francs depuis 1830.

Elle a sa mère avec elle, et rien autre chose, pour vivre à Paris, que cette pension de 900 francs. Toutes deux meurent de faim, *à la lettre*.

Vous pouvez faire prendre des informations.

Monsieur le ministre, en 1823, le roi Louis XVIII m'assigna spontanément une pension ou allocation annuelle de 2,000 francs sur les fonds du ministère de l'intérieur. En 1832, j'ai renoncé volontairement à cette pension.

A cette époque, votre prédécesseur, M. d'Argout, me fit dire qu'il n'acceptait pas ma renonciation, qu'il continuerait de considérer cette pension comme mienne, et qu'il n'en disposerait en faveur de personne.

Ma renonciation étant absolue et définitive, je n'eus pas à m'occuper de ce que le ministre ferait de la pension.

Aujourd'hui, tout en ne me reconnaissant aucun droit, quel qu'il soit, sur cette pension, je viens vous prier, dans le cas où le ministre aurait en effet persisté dans sa résolution et n'aurait disposé de ces fonds en faveur de personne, je viens vous prier, dis-je, d'en disposer, vous, monsieur le ministre, en faveur de Mlle Mercœur. Si vous y consentez, je me féliciterai doublement d'y avoir renoncé. Cette pen-

sion sera beaucoup mieux placée sur la tête de Mlle Mercœur que sur la mienne. Les 2,000 francs, ajoutés à ce que reçoit déjà Mlle Mercœur, la feront vivre à peu près avec sa mère. Donnez-la-lui, monsieur le ministre ; ce sera une bonne œuvre. Nous serons heureux tous les deux, vous de l'avoir faite, moi de l'avoir conseillée.

Agréez, monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

A Charles Nodier *.

26 octobre 1834.

Si je n'étais pas enfoui dans le troisième dessous d'un théâtre, quelle joie j'aurais, mon bon Charles, à vous aller serrer la main, et à jeter mon manteau sous vos pieds en criant *Hosannah*, comme les autres. C'est une gloire qui entre à l'Académie, chose rare! Aussi voilà que nous applaudissons l'Académie, chose non moins rare!

Je suis vraiment heureux de vous voir là. Je vous aime bien, croyez-le.

VICTOR.

---

* Après son élection à l'Académie.

1835

A Mademoiselle Louise Bertin.

Ce mardi matin, 22 mai 1835.

Mademoiselle,

Quoique Poupée se soit chargée de vous donner des nouvelles de toute la maison, permettez-moi d'ajouter un mot à sa lettre. Ma femme se propose d'aller dîner avec vous aux Roches jeudi soir à six heures (demain); je viendrai la prendre le lendemain (vendredi), et je la ramènerai le soir à Paris. Didine l'accompagnera, et je compte mener avec moi Boulanger, si votre excellent père veut toujours bien de lui et de moi. Je vous apporterai ce que vous m'avez demandé pour notre scène nocturne.

Nous nous promettons un bien grand plaisir de cette promenade aux Roches, de cette journée passée dans la bonne et hospitalière maison où nous avons passé tant d'heureuses semaines. J'espère que vous ne refuserez pas de nous chanter quelque chose de *Notre-*

Dame. Moi surtout, dont toutes les journées s'envolent dans un travail sans relâche, j'aurai bien besoin, pour me reposer les yeux et l'esprit, d'un peu de votre verdure et de beaucoup de votre musique.

A propos de musique, Didine et Listz me donnent des leçons de piano. Je commence à exécuter avec un seul doigt d'une manière satisfaisante *Jamais dans ces beaux lieux*.

Je ne comprends pas comment Poupée ne vous raconte pas ce grand événement dans sa lettre.

Pardon, mademoiselle, de vous parler de ces enfantillages. Si je ne vous savais bien occupée et si je ne craignais que vous ne vous crussiez dans l'obligation de me répondre, je vous écrirais de temps en temps. Vous m'avez dit un jour que vous aimiez à recevoir des lettres *quelconques*. Je vous écrirais des lettres quelconques; celle-ci en est bien une.

Quand je veux me rappeler des journées douces et bien employées, parmi les plus douces et les mieux employées de ma vie, je vais méditer quelques instants dans mon salon, devant la petite voiture de cartes que nous avons faite à nous deux. C'est jusqu'à présent notre chef-d'œuvre, en attendant *Notre-Dame*.

Adieu, mademoiselle Louise; à vendredi. Dites bien à votre bon père que je suis à lui et à vous du fond du cœur, et veuillez recevoir avec votre bonté ordinaire l'hommage d'amitié respectueuse de votre *signor poeta*.

VICTOR H.

A Mademoiselle Louise Bertin

Paris, 19 octobre 1835.

Vous avez écrit à ma femme, mademoiselle, une bien charmante lettre et dont j'ai pris ma part. Vous êtes bien charmante d'avoir pris ces vers avec quelque plaisir. C'est tout ce que j'en voulais. Il y a en vous tant de vraie et de grande poésie que toute celle qui sort de nous doit toujours vous sembler peu de chose.

Me voici maintenant achevant ce volume* dont une partie avait poussé parmi les fleurs des Roches, et le reste dans les fentes des pavés de Paris. De là dans ce volume deux couleurs, l'une poétique qui vient de chez vous, l'autre politique qui vient de dessous les pas de tout le monde.

Soyez indulgente et bonne pour le tout. Nous parlons bien souvent de vous ici, dans nos soirées déjà longues, de vous, d'Édouard, de vos excellents et vénérés parents. Et sitôt qu'on dit *Louise* on est sûr de voir se tourner quatre petites têtes. Ces chères

* Les *Voix intérieures*.

petites têtes vous aiment bien, et si ce n'était pas une partie de leur bonheur, vraiment j'en serais jaloux, moi qui suis jaloux.

A bientôt, mademoiselle, parlez un peu de nous sous les dernières feuilles de vos beaux arbres.

Nous avons pour vous une amitié qui ne s'effeuille pas. J'y joins un dévouement sincère et profond.

Votre respectueux ami,

VICTOR H.

A Monsieur Antoine de Latour,
précepteur de M. de Montpensier, aux Tuileries.

Aux Roches, 28 octobre 1835.

Merci de votre bonne lettre. Je n'ai fait que passer au Tréport, fort obscur et fort perdu dans le gros des passants. J'aurais eu grand plaisir à vous serrer la main, mais je vous aurais voulu seul, et il faut que mes amis me pardonnent un peu mes fantaisies d'homme rêveur et farouche.

Je m'étais enfui de Paris à l'approche de l'anniversaire de juillet. Je n'aime pas le vacarme parisien ces jours-là. Et puis je croyais fuir une fête et il s'est trouvé que j'avais fui une catastrophe*.

* L'attentat de Fieschi.

En somme, j'ai été charmé du petit voyage que j'ai fait. J'aime mieux le spectacle de la mer que le spectacle des Chambres, et je trouve la vague de l'océan plus belle que la vague des événements. Me voici maintenant à Paris ou tout près d'y être. Venez me voir quand vous aurez loisir. En attendant pensez à moi comme à un ami.

V.

Lettres

au Père et à la Mère

1815-1826

A Madame la comtesse Hugo,
à Thionville.

2 août 1815.

Ma chère maman,

Depuis ton départ, nous nous ennuyons bien ici. Nous allons très souvent chez M. Foucher, ainsi que tu nous l'as recommandé. Il nous a proposé de suivre les leçons qu'on donne à son fils; nous l'avons remercié. Nous travaillons tous les matins le latin et les mathématiques... M. Foucher a eu la bonté de nous mener au Muséum.

. . . . . .

Reviens bien vite. Sans toi nous ne savons que dire et que faire; nous sommes tout embarrassés. Nous ne cessons de penser à toi. Maman! maman!...

Ton fils respectueux,

VICTOR.

A Monsieur le Général Hugo,
à sa terre de Saint-Lazare,
près Blois.

Paris, 4 juillet 1822.

Mon bon et cher papa,

Je vois le moment de mon bonheur* approcher avec la fin de mes affaires aux ministères ; mon impatience est grande et tu le comprendras. Quand j'aurai tout reçu de toi, comment pourrai-je m'acquitter ?...

Je croyais t'avoir dit qu'Eugène n'avait d'autre ressource que la pension que tu lui fais, en attendant qu'il s'en soit créé par son travail; c'est pour cela que je le recommandai si souvent à ta générosité. Nul doute qu'en se calmant, il ne sente toute la reconnaissance qu'il te doit.

Nous supporterons encore le sacrifice que la nécessité oblige de nous faire supporter; nous ne doutons

* Son mariage avec Mlle Adèle Foucher.

pas que, puisque tu le fais, c'est que tu ne peux autrement.

Adieu, cher papa, j'attends avec impatience ton poëme et les conseils que tu m'annonces. Je te remercie vivement de toute la peine que je te cause; ils pourront m'être fort utiles pour ma seconde édition à laquelle je vais bientôt songer, car celle-ci s'épuise avec une rapidité que j'étais loin d'espérer; crois-tu qu'il s'en vendrait à Blois?

Le papier me manque pour te parler de mes grands projets littéraires, mais non pour te renouveler la tendre assurance de mon respect et de mon amour. Je t'embrasse.

Ton fils soumis,

VICTOR.

Paris, 26 juillet.

Mon cher papa,

Ta lettre a comblé ma joie et ma reconnaissance; je n'attendais pas moins de mon bon et tendre père. Je sors de chez M. de Lourdoueix; il doit, sous très peu de jours, me fixer un terme précis; alors je montrerai ta lettre à M. et Mme Foucher. Ainsi je te devrai tout, vie, bonheur, tout! Quelle gratitude n'es-tu pas en droit d'attendre de moi, toi, mon père, qui as comblé le vide immense laissé dans mon cœur par la perte de ma bien-aimée mère!

Je t'apprendrai, pour ce qui concerne la pension que je viens d'obtenir à la maison du Roi, qu'on me rappelle le trimestre de juillet; alors elle ne courrait qu'à dater du 1er octobre, ce qui remettrait mon bienheureux mariage à la fin de septembre; c'est bien long, mais je me console en pensant que mon bonheur est décidé. Quand l'espérance est changée en certitude, la patience est moins malaisée. Cher papa, si tu savais quel ange tu vas nommer ta fille!

J'attends toujours bien impatiemment ton poème, et je ferai des exemplaires du journal de Thionville l'usage que tu m'indiques; un Espagnol nommé d'*Abayma,* qui m'est venu voir hier, m'a parlé de mon père de manière à m'en rendre fier, si je ne l'avais pas déjà été.

Je n'ai aucune prévention contre ton épouse actuelle, n'ayant pas l'honneur de la connaître. J'ai pour elle le respect que je dois à la femme qui porte ton noble nom; c'est donc sans aucune répugnance que je te priais d'être mon interprète auprès d'elle; je ne crois pouvoir mieux choisir, n'est-il pas vrai, mon excellent et cher papa?

Adieu, cher papa, porte-toi bien et aime ton fils heureux, dévoué et respectueux.

VICTOR.

Dans ma prochaine lettre, je te parlerai de tous les travaux auxquels le bonheur va me permettre de livrer un esprit calme, une tête tranquille et un cœur content. Tu seras peut-être satisfait; c'est du moins mon plus vif désir.

Paris, 8 août 1822.

Mon cher papa,

Au moment où je commence cette lettre, on m'apporte l'argent du mois. Les 36 francs qui y sont joints seront remis aujourd'hui même à leur destination. Les exemplaires de l'intéressant journal de Thionville que tu destinais à l'Académie des sciences et au rédacteur du *Dictionnaire des Généraux français*, leur sont déjà parvenus.

Je me hâte d'en venir à ton ingénieux poëme; il me tardait de te dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à le lire. Je l'ai déjà relu trois fois et j'en sais des passages par cœur. On trouve à chaque page une foule de vers excellents, tels que

Et vendre à tout venant le pardon que je donne,

et des peintures pleines de verve et d'esprit, comme celle de Lucifer prenant sa lunette pour observer l'ange. Plusieurs de mes amis, qui sont en même temps de nos littérateurs les plus distingués, portent de ton ouvrage le même jugement que moi; tu vois donc bien, cher papa, que je ne suis pas prévenu par l'amour

profond et la tendre reconnaissance que je t'ai vouée pour la vie.

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

Encore un mot, cher papa, malgré l'heure de la poste qui me presse; je ne puis m'empêcher de te dire combien il m'a semblé remarquable que tu aies mis si peu de temps à faire ton joli poëme; — parle-moi de ta santé, de grâce, dans ta prochaine; — ce projet d'aller passer les vendanges près de toi était charmant; j'y ai reconnu toute ta bonté, mais il faut remettre ce bonheur à l'année prochaine; rien alors ne l'entravera.

Paris, 31 août 1822.

Maintenant, cher papa, c'est toi que je vais importuner. Tout annonce que mes affaires à l'Intérieur vont enfin se terminer, et que mon bonheur va commencer; mais il me faudra mon acte de naissance et mon extrait de baptême; je m'adresse à toi, mon bon et cher papa; ne connaissant personne à Besançon, je ne sais comment m'y prendre pour obtenir ces deux papiers; ta bonté inépuisable est mon recours. Je voudrais les avoir dès à présent, car si j'attendais encore, je tremblerais qu'ils n'apportassent du retard à cette félicité qui me semble déjà si lente à venir. Moi qui connais ton cœur, je sais que tu vas te mettre

à ma place; pardonne-moi de te causer encore ce petit embarras. Tu nous avais envoyé, il y a quatre ans, nos actes de naissance; mais en prenant nos inscriptions de droit, nous avons dû les déposer au bureau de l'École, selon la loi, et la loi s'oppose à ce qu'on les restitue. Tu me rendrais donc bien heureux en me procurant cette pièce avec mon extrait de baptême, nécessaire pour l'église, comme tu sais.

Adieu, cher et excellent papa; l'offre que tu me fais dans ta charmante lettre de m'envoyer des vues de Saint-Lazare dessinées par toi, me comble de joie et d'une douce reconnaissance. Il me serait bien doux de pouvoir placer des ornements aussi chers dans l'appartement qui sera témoin de mon bonheur. Réalise, je t'en prie, cette promesse à laquelle j'attache un si haut prix.

Réponds-moi le plus tôt possible, et parle-moi beaucoup de ta santé, de tes occupations, et de ton affection pour tes fils, que peuvent à peine payer tout le respect et tout l'amour de ton

VICTOR.

Nous t'embrassons tous ici bien tendrement; je pense que tu lis à Blois les journaux qui parlent de mon recueil; si tu le désires, je t'enverrai ceux qui me tombent entre les mains. Parle-moi, je te prie, de ce que tu fais en ce moment; tu sais combien cela m'intéresse; pardonne à mon griffonnage; je t'écris avec une main malade; je me suis blessé légèrement avec un canif; ce ne sera rien.

Paris, 13 septembre 1822.

Mon cher papa,

M. de Lourdoueix m'ayant donné sa parole d'honneur que ma pension de l'intérieur me serait assignée durant l'administration intérimaire de M. de Peyronnet, j'ai remis ta lettre à M. Foucher, et tu as dû recevoir sa réponse. Nous n'attendons plus que ton consentement légalisé.

Cher papa, n'attribue le silence d'Abel qu'à la multiplicité de ses occupations; je lui ai communiqué ta lettre, et il va s'empresser de dissiper lui-même un doute affligeant pour son cœur.

Si je n'ai pas été baptisé à Besançon, je suis néanmoins sûr de l'avoir été, et tu sais combien il serait fâcheux de recommencer cette cérémonie à mon âge. M. de Lamennais, mon illustre ami, m'a assuré qu'en attestant que j'ai été baptisé en pays étranger (en Italie), cette affirmation, accompagnée de la tienne, suffirait. Tu sens combien de hautes raisons doivent me faire désirer que tu m'envoies cette simple attestation.

Nous sommes au 13, mon cher papa, et je n'ai pas encore reçu notre mois. Ton exactitude à prévenir

les besoins de tes fils me rend certain que la négligence ne vient que des Messageries. Mais je t'en avertis, cher papa, sûr que tu t'empresseras de faire cesser notre gêne.

Adieu, mon excellent père; je t'aime, je t'embrasse et je fais les vœux les plus ardents pour te voir et te voir bien portant.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

Paris, 18 septembre 1822.

Mon cher papa,

Je te réponds courrier par courrier pour te remercier de l'attestation que tu m'envoies, et te prie de mettre autant de célérité à me faire parvenir ton consentement notarié. Je désirerais bien vivement que mon mariage pût avoir lieu le 7 ou le 8 octobre pour un motif impérieux (outre tous les motifs de cœur qui, tu le sais, ne le sont pas moins), c'est que je quitte forcément l'appartement que j'occupe le 8 octobre. J'ai donc prié M. et Mme Foucher de faire commencer la publication des bans dimanche prochain 22; elle se terminera le dimanche 6 octobre; mais ces bans doivent être également publiés à ton domicile, et il faut que, le 6 octobre, on ait reçu à notre paroisse de

Saint-Sulpice la notification de la complète publication des bans à Blois, ce qui ne se pourrait faire qu'autant que tu serais assez bon pour racheter un ban à ta paroisse. Tu sens, mon cher papa, combien est urgente la nécessité qui me fait t'adresser cette instante prière. Il s'agit de m'épargner l'embarras et la dépense de deux déménagements coup sur coup dans un moment qui entraîne déjà naturellement tant de dépenses et d'embarras; il s'agit de plus encore, c'est de hâter mon bonheur de quelques jours, et je connais assez ton cœur pour ne plus insister.

Je suis tout à fait en règle; j'ai fait lever sur l'extrait de naissance déposé à l'École de droit une copie notariée qui vaut l'original; quand ton consentement me sera parvenu, je pourrai remplir toutes les formalités civiles; le papier que tu m'envoies aujourd'hui suffira également pour les formalités religieuses.

Les noms et prénoms de ma bien-aimée fiancée sont Adèle-Julie Foucher, fille mineure de Pierre Foucher, chef de bureau au Ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Anne-Victoire Asseline. Ces renseignements te seront nécessaires pour la publication des bans.

Tâche, je t'en prie, mon cher papa, de nous envoyer le plus tôt possible le mois arriéré; tu sens combien je vais avoir besoin d'argent dans le moment actuel. Je te supplie encore, bon et cher papa, de faire tout ton possible pour continuer à mes frères Abel et Eugène leur pension. N'oublie pas qu'Eugène était un peu fou quand il t'a écrit, et donne-lui, si tu le peux, cette nouvelle

preuve de ta tendresse généreuse et paternelle. Pour moi, je ne t'importunerai pas de mes besoins; à dater du 1er octobre, ma pension me sera comptée; l'autre ne tardera pas, sans doute, et quoique ce moment-ci m'entraîne nécessairement à beaucoup de frais, en redoublant de travail et de veilles je parviendrai peut-être à les couvrir; le travail ne me sera plus dur désormais: je vais être si heureux!

Permets-moi, en finissant, mon cher et bien cher papa, de te rappeler combien sont importantes toutes les prières que je t'adresse relativement à l'envoi de ton consentement légal, à la publication et au rachat des bans dans ta paroisse.

Adieu, pardonne à ce griffonnage et reçois l'expression de ma tendre et profonde reconnaissance.

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

M. et Mme Foucher sont bien sensibles à tout ce que tu leur dis d'aimable. Tu verras un jour quel présent ils te font quand je t'amènerai ta fille.

Je t'enverrai incessamment tous ceux que j'ai pu me procurer des journaux qui ont parlé de mon recueil. Il continue à se bien vendre, et dans peu les frais seront couverts. C'est une chose étonnante dans cette saison.

J'ai été obligé de rectifier une erreur d'inadvertance dans la pièce que tu m'envoies; je suis né le 26 février 1802 et non 1801.

Paris, 19 octobre 1822.

Mon cher papa,

C'est le plus reconnaissant des fils et le plus heureux des hommes qui t'écrit. Depuis le 12 de ce mois, je jouis du bonheur le plus doux et le plus complet, et je n'y vois pas de terme dans l'avenir; c'est à toi, bon et cher papa, que je dois rapporter l'expression de ces pures et légitimes joies, c'est toi qui m'as fait ma félicité; reçois donc pour la troisième fois l'assurance de toute ma tendre et profonde gratitude.

Si je ne t'ai pas écrit dans les premiers jours de mon bienheureux mariage, c'est que j'avais le cœur trop plein pour trouver des paroles; maintenant même tu m'excuseras, mon bon père, car je ne sais pas trop ce que j'écris. Je suis absorbé dans un sentiment profond d'amour, et pourvu que toute cette lettre en soit pleine, je ne doute pas que ton bon cœur ne soit content. Ton angélique Adèle se joint à moi; si elle osait, elle t'écrirait, mais maintenant que nous ne formons plus qu'un, mon cœur est devenu le sien pour toi.

Permets-moi, en terminant cette trop courte lettre, mon cher et excellent papa, de te recommander les intérêts de mes frères; je ne doute pas que tu n'aies déjà décidé en leur faveur, mais c'est uniquement

pour hâter l'exécution de cette décision que je t'en reparle.

Adieu donc, cher papa, je me sépare de toi avec regret; c'est pourtant une douceur pour moi que de t'assurer encore de l'amour respectueux et de l'inaltérable reconnaissance de tes heureux enfants.

VICTOR.

Mes deux frères t'embrassent tendrement. Mon beau-père et ma belle-mère ont été très sensibles à ta lettre; je crois que M. Foucher te répondra bientôt; il s'occupe des intérêts de mon oncle Louis au Ministère de la guerre.

Paris, 19 novembre 1822.

Mon cher papa,

Tout ce que ta bonne lettre nous dit de tendre et de personnel a été accueilli ici par deux cœurs qui n'en font qu'un pour t'aimer. Je ne saurais te dire combien mon Adèle a été sensible à l'expression de ton affection, de cette affection qu'elle mérite si bien par celle qu'elle daigne porter à ton fils. Elle va t'ex-

primer elle-même tout ce qu'elle ressent pour toi. Veuille bien, je t'en prie, dire à notre belle-mère combien nous sommes reconnaissants de tout ce qu'elle a bien voulu faire pour hâter notre fortuné mariage.

J'ai montré ta lettre à mes frères. Abel va t'écrire; ils me chargent de t'embrasser tendrement pour eux. Maintenant permets-moi de t'embrasser pour moi et de céder le reste de cette lettre à ta fille.

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

Ce 20 décembre 1822.

Mon cher papa,

C'est auprès du lit d'Eugène malade et dangereusement malade que je t'écris. Le déplorable état de sa raison, dont je t'avais si souvent entretenu, empirait depuis plusieurs mois d'une manière qui nous alarmait tous profondément, sans que nous pussions y porter sérieusement remède, puisqu'ayant conservé le libre exercice de sa volonté, il se refusait obstinément à tous les secours et à tous les soins. Son amour pour la

solitude poussé à un excès effrayant a hâté une crise qui sera peut-être salutaire, du moins il faut l'espérer, mais qui n'en est pas moins extrêmement grave et le laissera pour longtemps dans une position bien délicate. Abel et M. Foucher t'écriront plus de détails sur ce désolant sujet. Pour le moment, je me hâte de te prier de vouloir bien nous envoyer de l'argent, tu comprendras aisément dans quelle gêne ce fatal événement m'a surpris. Abel est également pris au dépourvu et nous nous adressons à toi comme à un père que ses fils ont toujours trouvé dans leurs peines, et pour qui les malheurs de ses enfans sont les premiers malheurs.

Du moins, dans cette cruelle position, avons-nous été heureux dans le hasard qui nous a fait prendre pour médecin une de tes anciennes connaissances, le docteur Fleury.

Adieu, bon et cher papa, j'ai le cœur navré de la triste nouvelle que je t'apporte. Notre malade a passé une assez bonne nuit; il se trouve mieux ce matin, seulement son esprit, qui est tout à fait délirant depuis avant-hier, est en ce moment très égaré; on l'a saigné hier, on lui a donné l'émétique ce matin et je suis près de lui en garde-malade. Adieu, adieu; la poste va partir et je n'ai que le temps de t'embrasser en te promettant de plus longues lettres d'Abel et de M. Foucher.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

A Monsieur Eugène Hugo,
chez M. le général Hugo, son père,
Grande rue du Foix, n° 73,
à Blois.

Ce mardi 5 mars 1823.

Ta lettre, mon bon et cher Eugène, nous a causé une bien vive joie. Nous espérons que l'amélioration de ta santé continuera au gré de tous nos désirs, et que tu auras bientôt retrouvé avec le calme de l'esprit cette force et cette vivacité d'imagination que nous admirions dans tes ouvrages.

Dis, répète à tous ceux qui t'entourent combien nous les aimons pour les soins qu'ils te donnent; dis à papa que le regret d'être éloignés de lui et de toi est rendu moins vif par la douceur de vous savoir ensemble; dis-lui que son nom est bien souvent prononcé ici comme un mot de bonheur, que les mois qui nous séparent de votre retour vont nous sembler bien longs. Dis-lui pour nous tout ce que ton cœur te dit pour lui, et ce sera bien.

Ton frère et ami,

VICTOR.

Écris-nous le plus souvent possible.

Ce mardi, 5 mars.

Mon cher papa,

Ton absence nous prive d'une des joies les plus vives que nous ayons éprouvées dans la félicité de notre union, celle de te voir. Il nous semble que maintenant le mois qui nous donnera un enfant sera bien heureux, surtout parce qu'il nous rendra notre père. Eugène reviendra aussi, et reviendra sûrement content et guéri.

Notre oncle Francis vient de passer quelques jours ici avec sa femme, et c'est ce qui nous a empêchés de t'écrire plus tôt. Nous avons fait connaissance avec notre tante, qui nous paraît heureuse, et semble spirituelle et aimable. Francis est aussi fort heureux; il a été plein d'affection et de tendresse pour nous, et a bien regretté que tu ne fusses plus à Paris.

Ma femme continue à se porter aussi bien que sa situation le permet. J'ai appris avec peine et joie tout à la fois, que tu avais été souffrant et que tu étais guéri. Nous te prions de féliciter également ta femme sur le rétablissement de sa santé, dont nous parle notre excellent Eugène.

On m'avait parlé il y a quelque temps d'une pension de 3,000 francs, qui m'aurait été accordée sur le mi-

nistère de l'intérieur. Je n'en entends plus parler; si cette bonne nouvelle se confirme, je m'empresserai de te le mander, certain que notre bon père y prendra bien part.

Adieu, cher et excellent papa, tout le monde ici t'aime et t'embrasse, comme ton fils tendre et respectueux.

VICTOR.

Nos hommages à notre belle-mère.

24 mai 1823.

Mon cher papa,

J'ai remis hier à Eugène ta lettre qui l'a touché autant qu'affligé; sa douleur de ne pouvoir te revoir à Blois n'a été un peu calmée que par l'espérance que je lui ai donnée de te revoir à Paris dans deux mois; ce temps-là lui a semblé bien long. Je dois te dire aussi, cher papa, que je ne l'ai plus trouvé aussi bien.

On a pour les malades chez M. Esquirol des soins infinis, mais ce qui est le plus funeste à Eugène, c'est la solitude et l'oisiveté auxquelles il est entièrement livré dans cette maison. Quelques mots qui lui sont échappés m'ont montré que dans l'incandescence de

sa tête il prenait cette *prison* en horreur ; il m'a dit à voix basse qu'*on y assassinait des femmes dans les souterrains et qu'il avait entendu leurs cris*. Tu vois, cher papa, que ce séjour lui est plus pernicieux qu'utile.

D'un autre côté, la pension (dont M. Esquirol doit t'informer) est énorme ; elle est de 400 francs par mois. D'ailleurs le docteur Fleury pense que la promenade et l'exercice sont absolument nécessaires au malade. Je te transmets tous ces détails, mon cher papa, sans te donner d'avis. Tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire ; je crois néanmoins devoir te dire qu'il existe, m'a-t-on assuré, des maisons du même genre où les malades ne sont pas moins bien que là, et paient moins cher.

Il paraît qu'on n'a point assez caché à Eugène qu'il fût parmi les *fous* ; aussi est-il très affecté de cette idée, que j'ai néanmoins combattue hier avec succès.

Je t'écris à la hâte, bon et cher papa, au milieu de tous les ennuis que me donne la banqueroute de mon libraire ; garde-toi un peu pour la vente de tes *Mémoires* de l'extrême confiance de notre bon Abel ; c'est lui qui m'a, bien involontairement il est vrai, poussé dans cette galère.

Adieu, cher et excellent papa, nous t'embrassons tous ici bien tendrement.

Ton fils dévoué et respectueux,

VICTOR.

Nos hommages à ta femme, dont nous attendons des nouvelles.

Gentilly, 27 juin 1823.

Mon cher papa,

Eugène, après un séjour de quelques semaines au Val-de-Grâce, vient d'être transféré à Saint-Maurice, maison dépendant de l'hospice de Charenton, dirigée par M. le docteur Royer-Collard. La translation et le traitement ont lieu aux frais du gouvernement; il te sera néanmoins facile d'améliorer sa position moyennant une pension plus ou moins modique; on nous assure que cet usage est généralement suivi pour les malades d'un certain rang. Au reste, le docteur Fleury a dû écrire à l'un de ses amis qui sera chargé d'Eugène dans cette maison, et M. Girard, directeur de l'école vétérinaire d'Alfort, a promis à M. Foucher, qui le connaît très particulièrement, de recommander également les soins les plus empressés pour notre pauvre et cher malade, et *d'en faire* son affaire. M. Foucher, Abel ou moi, comptons t'écrire incessamment de nouveaux détails sur ces objets, ainsi que sur la santé toujours douloureusement affectée de notre infortuné frère. Les souffrances de mon Adèle, qui augmentent à mesure que son terme approche, ne m'ont point encore permis d'aller le voir dans son nouveau domicile; je ne puis donc t'en donner des nouvelles aussi fraîches que je le désirerais. Au reste,

l'état de sa raison, comme j'ai eu l'occasion de l'observer dans mes fréquentes visites chez le docteur Esquirol et au Val-de-Grâce, ne subit que des variations insensibles; toujours dominé d'une idée funeste, celle d'un danger imminent, tous ses discours, comme tous ses mouvements, comme tous ses regards, trahissent cette invisible préoccupation, et je crains que les moyens dont la société use envers les malades, la captivité et l'oisiveté, ne fassent qu'alimenter une mélancolie dont le seul remède, ce me semble, serait le mouvement et la distraction. Ce qu'il y a de cruel, c'est que l'exécution de ce remède est à peu près impossible, parce qu'elle est dangereuse.

Je t'envoie ci-inclus une lettre de M. Esquirol qui n'éclaircit rien, et n'ajoute rien à mes idées personnelles, à mes observations particulières sur notre Eugène; je crois t'avoir déjà écrit la plupart de ce qu'écrit le docteur, auquel j'avais exposé tous les faits qu'il présente; il est vrai que le malade a fait chez lui un bien court séjour, mais je pense que cette maison lui était plus nuisible qu'utile. M. Katzenberger a envoyé chez M. Foucher les 400 francs que demande le docteur Esquirol pour un mois de pension, et M. Foucher a prévenu le docteur qu'ils sont à sa disposition.

Je suis heureux, cher papa, de reposer tes idées sur des sujets moins tristes en t'entretenant aujourd'hui de l'heureux événement, qui doit en amener un autre également heureux pour nous, ton retour. Ma bien-aimée Adèle accouche dans cinq semaines en-

viron. Viens le plus tôt qu'il te sera commode. Il me sera bien doux que mon enfant reçoive de toi son nom, et c'est pour moi un sujet de joie innocente de penser qu'il m'était réservé, à moi le plus jeune de tes fils, de te donner le premier le titre de grand-père. J'aime cet enfant d'avance, parce qu'il sera un lien de plus entre mon père et moi.

Je te remercie de la proposition que tu me fais relativement à M. de Chateaubriand, mais la position intérieure du ministère rend particulièrement délicates les communications actuelles entre MM. de Chateaubriand et de Corbière; tu comprendras ce que je ne peux dire ici qu'à demi-mot.

Au reste, les espérances dont on me berce depuis si longtemps ont acquis depuis deux jours un caractère assez *positif*. Si elles se réalisaient enfin, je m'empresserais de t'en faire part. Quant aux biens d'Espagne, je ne doute pas qu'une réclamation de toi ne fût parfaitement accueillie, et je la présenterais moi-même au ministre des affaires étrangères; seulement j'appréhende que la décision de cette affaire ne dépende moins de mon illustre ami que de M. de Martignac, qui est l'homme de M. de Villèle.

Adieu, bon et cher papa, notre Adèle désire que je lui cède le reste de ce papier; j'avais pourtant encore bien des choses à te dire, mais il faut obéir à une prière si naturelle, et me borner à t'embrasser avec autant de tendresse que de respect.

Ton fils,

VICTOR.

Ce 1er juillet 1823.

Mon cher papa,

C'est mon bon petit cousin Adolphe Trebuchet qui te remettra cette lettre, où tu trouveras le reçu de M. Esquirol. Nous n'avons pas encore pu voir notre pauvre Eugène à Saint-Maurice; il faut une permission, et il est assez difficile de l'obtenir. Abel a, du reste, obtenu en attendant de ses nouvelles qui sont loin malheureusement d'être satisfaisantes; il est toujours plongé dans la même mélancolie; il a pendant quelque temps refusé toute nourriture; mais enfin la nature a parlé, il a consenti à manger. Le traitement qu'il subit n'exige pas encore, à ce qu'il paraît, un supplément de pension; quand cela sera nécessaire, on nous en avertira.

Ces détails me navrent, cher papa, et il me faut toute la joie de ton prochain retour pour ne pas me livrer en ce moment au désespoir.

M. Foucher et Abel vont bientôt t'écrire. Moi-même je me hâterai de te transmettre tout ce que l'état de notre cher malade offrira de nouveau.

Adieu, cher papa; il est inutile de te recommander cet Adolphe que nous aimons tous comme un frère; je crois qu'il désire vivement voir Chambord, et ce

sera pour lui, comme pour toi, une joie de passer quelques jours à Blois si l'urgence de son voyage le lui permet.

Je t'embrasse tendrement pour moi et mon Adèle; présente nos hommages empressés à notre belle-mère qui, nous l'espérons, est rétablie.

Ton fils soumis et respectueux,

V. M. H.

24 juillet 1823.

Mon cher papa,

Si je ne t'ai point encore annoncé moi-même l'événement qui te donne un être de plus à aimer, c'est que j'ai voulu épargner à ton cœur de père les inquiétudes, les anxiétés, les angoisses qui m'ont tourmenté depuis huit jours. La couche de ma femme a été très laborieuse; les suites jusqu'à ce jour ont été douloureuses; l'enfant est venu au monde presque mourant; il est resté fort délicat; le lait de la mère, affaibli par la grande quantité d'eau dont elle était incommodée, et échauffé par les souffrances de la grossesse et de l'enfantement, n'a pu convenir à une créature

aussi faible. Nous avons été contraints, après des essais qui ont presque mis ton petit-fils en danger, de songer à le faire nourrir par une étrangère. Tu peux te figurer combien j'ai eu de peine à y déterminer notre Adèle, qui se faisait une si grande joie des fatigues de l'allaitement. Ce qui a pu seulement la décider, ce n'est pas le péril que sa propre santé eût couru réellement, mais celui qui eût menacé l'enfant; elle a donc sacrifié courageusement à l'intérêt de son fils son droit de mère, et nous avons mis l'enfant en nourrice. Nous avons été assez heureux pour trouver dans ce cas urgent une fort belle nourrice habitant notre quartier, et, quoique ces femmes soient fort chères à Paris, l'instante nécessité et la facilité d'avoir à chaque moment des nouvelles de ton Léopold m'ont fait accepter cette charge avec joie.

Maintenant enfin, après tant d'inquiétudes et d'indécisions, je puis te donner de bonnes nouvelles. Mon Adèle bien-aimée se rétablit à vue d'œil; nous avons l'espoir que le lait sera bientôt passé; l'enfant, fortifié par une nourriture saine et abondante, va très bien et promet de devenir un jour grand-père comme toi.

Tu vois, bon et cher papa, que je t'ai dérobé ta part dans des anxiétés que tu aurais certainement ressenties aussi cruellement que moi. Voilà la cause d'un silence que tu approuveras peut-être après l'avoir blâmé. Ta joie à présent peut être sans mélange comme la nôtre, qui s'accroît encore bien vivement par l'idée de te serrer bientôt dans nos bras.

Adieu, notre excellent père. Viens vite, remercie-

moi, je t'ai donné il y a neuf mois une fille qui t'aime comme moi; nous te donnons maintenant un fils qui t'aimera comme nous. Et qu'y a-t-il de consolant dans la vie, si ce n'est le lien d'amour qui joint les parents aux enfants?

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

Embrasse pour nous notre belle-mère, que nous attendons avec toi.

Depuis quinze jours que je suis garde-malade, je n'ai pu m'occuper de notre cher Eugène, comme je l'aurais voulu; mais tu vas venir : puis-je ne pas voir son avenir sous des couleurs moins sombres?

29 juillet 1823.

Mon cher papa,

Je me félicitais de n'avoir plus que d'excellentes nouvelles à te mander, lorsqu'un événement imprévu m'oblige à recourir à tes conseils et à ton assistance; la nourrice à laquelle il a fallu confier notre enfant ne peut nous convenir. Cette femme nous trompe : elle paraît être d'un caractère méchant et faux; elle a

abusé de la nécessité où nous étions de placer cet enfant; nous l'avons d'abord crue bonne et douce; maintenant nous n'avons que trop de raisons pour lui retirer notre pauvre petit Léopold le plus vite possible. Nous désirerions donc, mon Adèle et moi, après avoir pris la résolution de le retirer à cette femme, que tu nous rendes le service de lui trouver, à Blois ou dans les environs, une nourrice dont le lait n'ait pas plus de cinq mois, et dont la vie et le caractère présentent des garanties suffisantes; d'ailleurs nous serions tous deux tranquilles, sachant notre Léopold sous tes yeux et sous ceux de ta femme. C'est ce qui nous a décidés à le placer à Blois plutôt que partout ailleurs.

Il est inutile, cher et excellent père, de te recommander une prompte réponse; la santé de ton petit-fils pourrait être altérée du moindre retard. Je ne te demande pas pardon de tous les soins que nous te donnons; je sais qu'ils sont doux à ton cœur bon et paternel.

Adieu, cher papa, Eugène va mieux *physiquement;* tout le monde ici t'embrasse aussi tendrement que ton fils t'aime. Hâte ton arrivée, réponds-moi vite, et crois à mon amour aussi respectueux qu'inaltérable.

VICTOR.

Je te fais envoyer *la Muse française*, recueil littéraire à la rédaction duquel je participe. Je te remettrai à Paris la 2e édition de *Han d'Islande*.

Il est urgent que la nourrice que tu aurais la bonté de nous procurer, ait promptement l'enfant, que je ne vois pas sans inquiétude entre les mains de cette femme. Tâche de l'amener avec toi, et en tous cas réponds-moi courrier par courrier, car mon Adèle est très inquiète et n'a plus d'espérance qu'en toi qu'elle sait si bon, et qu'elle aime tant.

3 août [1823].

Mon cher papa,

Pour pouvoir t'exprimer ici la joie et la reconnaissance dont nous pénètre ta lettre, il faudrait qu'il fût possible en même temps de dire tout ce qu'il y a de sentiments tendres et de touchante bonté dans ton cœur paternel. Ainsi tu veux entrer plus encore que moi dans mes devoirs de père, et en effet le premier sourire comme le premier regard de ce pauvre petit Léopold te sera dû. Je voudrais épancher ici tout ce que ta fille et moi ressentons d'amour pour toi, notre excellent père, mais il faudrait répéter ici tout ce qui remplit nos entretiens depuis deux jours, et je me borne à ce qui n'excède pas les limites de ce papier.

A la réception de ta lettre, mon cœur était trop plein, et je voulais te répondre sur le champ, mais ton

avis sage l'a emporté sur mon impatience, et j'ai attendu que ce que tu avais si bien préparé fût exécuté pour pouvoir, en t'exprimant notre vive reconnaissance, te donner en même temps des nouvelles de ton Léopold, de la nourrice et de mon Adèle.

La nourrice est arrivée hier matin bien portante et gaie; elle nous a remis ta lettre, et tes instructions ont été suivies de tout point. Tout le monde a été enchanté d'elle et de son nourrisson. Nous avons dans la même matinée retiré ton pauvre enfant de chez sa marâtre, et il a parfaitement commencé toutes ses fonctions; je ne sais si c'est illusion paternelle, mais nous le trouvons déjà mieux ce matin.

Adieu, bon et bien cher papa, exprime, de grâce, à ta femme toute notre vive et sincère gratitude; il nous tarde de la lui exprimer nous-mêmes et nous t'embrassons tendrement en attendant cet heureux jour.

Ton fils reconnaissant et respectueux,

VICTOR.

La santé d'Eugène continue de se soutenir physiquement, mais il est toujours d'une malpropreté désolante. Le Val-de-Grâce n'a envoyé avec lui à Charenton qu'une partie de son linge; nous nous occupons de rassembler le reste pour le lui faire porter. Ce qui me contrarie vivement, c'est l'extrême difficulté de voir notre pauvre frère à Saint-Maurice.

MINISTÈRE
DE LA GUERRE
—

6 août 1823.

Mon cher papa,

Ta lettre m'a causé un véritable chagrin ; et il me tarde que tu aies celle-ci pour m'en sentir un peu soulagé : comment donc as-tu pu supposer un seul instant que tout mon cœur ne fût pas plein de reconnaissance pour les bontés dont ta femme a comblé notre Eugène et notre Léopold ? Il faudrait que je ne fusse ni frère ni père pour ne pas sentir le prix de ce qu'elle a fait pour eux, cher papa, et, par conséquent, pour moi. Si c'est à toi principalement que se sont adressés mes remerciements, c'est que notre père est pour nous la source de tout amour et de toute tendresse ; c'est que j'ai pensé qu'il te serait doux de reporter à ta femme l'hommage tendre et profond de ma gratitude filiale, et que, dans ta bouche, cet hommage même aurait bien plus de prix que dans la mienne.

Je t'en supplie, mon cher, mon bon père, ne m'afflige plus ainsi; je suis bien sûr que ce n'est pas ta femme qui aura pu me supposer ingrat et croire que je n'étais pas sincèrement touché de tous ses soins pour ton Léopold; et comment, grand Dieu, ne serais-je pas vivement attendri de cette bienveillante sollicitude qui a peut-être sauvé mon enfant? Cher papa, je te le répète, hâte-toi de réparer la peine que tu m'as si injustement causée au milieu de tant de joie, et qui m'a paru bien plus cruelle encore dans un moment où mon âme s'ouvrait avec tant de confiance à toutes les tendresses et à toutes les félicités.

Adieu, je ne veux pas insister davantage sur une explication que ton cœur et le mien trouvent déjà trop longue et dont le chagrin ne sera entièrement effacé pour moi que dans le bonheur de te revoir bientôt ainsi que ta femme.

Tout continue à aller ici de mieux en mieux, mère, enfant, nourrice.

Je compte, maintenant que j'ai quelque répit, aller voir notre pauvre Eugène et lui porter le reste de ses effets demain jeudi; il continue aussi, du reste, à aller un peu mieux.

Ainsi, cher et excellent père, que nous te revoyions bientôt, et rien ne manquera à nos joies. Réponds-moi promptement, de grâce, et viens, si tu le peux, plus promptement encore. Tout le monde ici t'embrasse tendrement ainsi que la grand'maman de Léopold qui voudra bien sans doute être ma panégyriste et mon

avocat auprès de toi, puisque tu ne veux pas être mon interprète près d'elle.

Ton fils dévoué et respectueux,

VICTOR.

Mon Adèle me charge de mille tendresses pour toi et pour ta femme. Abel se joint à nous; il se porte toujours bien et t'attend impatiemment.

13 septembre 1823.

Mon cher papa,

Ta bonne et précieuse lettre pouvait seule nous consoler du départ de notre père et de notre fils*. Les tendres soins que ta femme a prodigués durant la route à son pauvre petit-fils nous ont attendris et touchés profondément. Chaque jour nous prouve de plus en plus qu'elle a pour nous ton cœur, et c'est un témoignage qu'il m'est bien doux de lui rendre.

Mon Adèle depuis ton départ n'est pas sortie; il lui est venu au pied un petit bobo fort incommode qui l'empêche de marcher et la fait même par intervalles assez vivement souffrir. Elle supporte ce nouvel ennui avec l'égalité d'humeur que tu lui connais, mais moi j'en suis bien attristé pour elle.

* Le grand-père emmenait à Blois l'enfant avec la nourrice.

Malgré tout mon désir de prolonger cette lettre, il faut la terminer ici ; ma femme qui a beaucoup de choses à dire à la tienne me demande le reste de mon papier. J'espère que Léopold continue à se bien porter. Présente mes affectueux hommages à sa grand'mère ; embrasse pour moi son oncle Paul* et dis-moi si depuis son voyage ses yeux se sont agrandis à force de s'ouvrir. Abel et moi t'embrassons tendrement.

Ton fils dévoué et respectueux,

VICTOR.

Je tâcherai de te donner des nouvelles de notre Eugène dans ma prochaine lettre.

4 octobre 1823.

Mon cher et bon papa, il y a trop longtemps que je ne me suis entièrement entretenu avec toi pour ne pas sentir le besoin de te témoigner combien je suis profondément touché de toutes les bontés dont notre Léopold est comblé par toi et par son excellente grand'-maman. La première lettre que je puis t'écrire avec ma main convalescente doit être pour toi, cher

* Paul Foucher, le jeune frère d'Adèle Hugo.

papa. J'ignore comment je pourrai te rendre tous les sentiments de reconnaissance et de tendresse que je voudrais t'exprimer, mais cette impuissance même fait mon bonheur. Puisse un jour ton petit-fils, digne de toi, te payer ainsi que la seconde mère qu'il a trouvée en ta femme, par tout ce que l'amour filial a de plus tendre et de plus dévoué. Voilà des sentiments qu'il me sera aisé de lui inspirer.

Nous espérons que ce pauvre petit chevreau continue à se bien trouver de son nouveau régime. Paul nous a dit tous les soins et toutes les caresses que tu lui prodigues ainsi que sa grand'mère et toute ta maison; ce récit a ému Adèle jusqu'aux larmes, c'est te dire l'impression qu'il a produite sur moi.

Ma femme qui est souffrante et qu'on purge désire beaucoup lire tes *Mémoires* avant tout le monde.

Désir de femme est un feu qui dévore.

J'ai fait prier Ladvocat de m'envoyer les feuilles à mesure qu'elles s'impriment; écris-lui, si tu en as le temps, pour qu'il presse les envois.

Adieu, bien cher et excellent père; nous ne voyons Abel que bien rarement, mais je t'embrasse toujours en son nom et au mien.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

Mes empressés hommages à la grand'maman.

6 octobre [1823].

Mon cher papa,

L'impatience d'avoir des nouvelles de son Léopold a porté ma femme à décacheter hier la lettre que tu écrivais à son père. Tu peux juger de sa désolation et de ses inquiétudes.

Pour moi, bon et excellent père, je m'abandonne avec une tendre confiance aux sollicitudes maternelles de ta femme. Dis-lui, répète-lui cent fois que nul être au monde ne sent plus profondément que moi tout ce qu'elle fait pour ce pauvre enfant, qui sera plus encore à elle qu'à moi.

Nous espérons, puisque ta lettre permet encore d'espérer; nous espérons, puisque ta femme a eu la secourable pensée de s'adresser au ciel; nous espérons enfin, puisque vous êtes là, vous, ses bons parents, ses protecteurs, ses sauveurs.

Envoie-nous promptement de ses nouvelles, cher papa; nous espérons, mais nous sommes résignés; c'est une force qui vient aussi du ciel. Adèle attend ta réponse avec courage; je ne t'embrasse pas pour elle, elle veut le faire elle-même. Porte l'expression de ma tendre et profonde reconnaissance aux pieds de la grand'maman de ce pauvre petit ange. Je t'embrasse encore une fois avec tendresse et respect.

VICTOR.

13 octobre [1823].

Cher papa,

Je n'accroîtrai pas ta douleur en te dépeignant la nôtre; tu as senti tout ce que je sens; ta femme éprouve tout ce qu'éprouve Adèle.

Non, je ne veux pas t'attrister de toute notre affliction; si tu étais ici, excellent père, nous pleurerions ensemble et nous nous consolerions en partageant nos larmes.

Ce n'est pas à ta lettre que je réponds; j'ai appris la fatale nouvelle de Mme Foucher. Dans le premier moment, elle avait caché les deux lettres, de peur qu'Adèle ne les lût; elle n'a pu les retrouver depuis.

Du reste, elle m'a dit tout votre chagrin, toutes vos tendres et pieuses intentions pour que la trace de ce cher petit ne s'efface pas plus sur la terre qu'elle ne s'effacera dans nos cœurs.

Adieu, bon et cher papa, console-toi de mon malheur.

C'était hier (12 octobre) l'anniversaire de notre mariage. Le bon Dieu nous a donné une consolation en nous ramenant ce doux souvenir de joie au milieu d'une si vive douleur.

Adieu, encore, ma femme et moi avons le cœur plein de tendresse pour vous deux.

Ton fils respectueux,

VICTOR.

Samedi, novembre [1823].

Mon cher papa,

Je t'écris à la hâte quelques mots; M. de Féraudy attend ma lettre et le paquet; ma femme se dépêche de terminer le dessin qu'elle envoie à ses bons parents de Blois; j'espère que tu en seras content, et je me tais, parce que je craindrais, en louant le talent de mon Adèle, de paraître vouloir rehausser son présent. Nous aurions bien voulu t'envoyer ceci encadré; mais M. de Féraudy nous ayant fait quelques observations sur les difficultés du transport, tu sens qu'une délicatesse impérieuse nous a interdit de t'offrir ce beau dessin dans toute sa splendeur.

Au revoir : M. de Féraudy s'est chargé de la commission avec une grâce toute parfaite, et je te prie de lui réitérer à Blois tous nos vifs remerciments.

Il y a bien longtemps, ce me semble, cher papa, que nous n'avons de vos nouvelles. Comment se porte ta femme? Je chercherai ce que tu me demandes.

Mon Adèle est toujours bien souffrante. Ce coup n'a pas contribué à la remettre; cependant elle a éprouvé une grande douceur à faire quelque chose pour toi, mon excellent père, et pour la grand' mère de son Léopold.

Elle ne prend pas en ce moment la plume pour vous parce qu'elle tient encore le crayon.

Je ne puis m'empêcher de te dire tout bas que son dessin a fait ici l'admiration de tous ceux qui l'ont vu.

Ce bon Adolphe est peut-être à Blois en ce moment; embrasse-le pour moi, en attendant que je l'embrasse pour toi. Adieu, bon et cher papa; nous t'embrassons bien tendrement.

V.

Ce 27 mars 1824.

Mon cher papa,

Il me paraît, d'après ta lettre, d'ailleurs si pleine de tendresse et de bonté, que tu n'as pas encore reçu mes nouvelles rapsodies.

Pourtant le libraire Ladvocat s'était chargé de te faire passer un exemplaire sur vélin, sur lequel j'avais écrit un mot; mande-moi si tu l'as reçu.

Je t'écris encore aujourd'hui *provisoirement* entre deux courses *indispensables* et, je t'assure, fort ennuyeuses. Il n'y a rien pour absorber toute une vie comme la publication d'un méchant livre.

M. de Clermont-Tonnerre, avec qui j'ai déjeuné

avant hier, m'a chargé de t'écrire que M. le duc d'Angoulême lui avait parlé de toi et de tes mémoires *qu'il a lus avec le plus haut intérêt,* et qu'il regrettait que tu n'eusses pas été employé dans la dernière guerre d'Espagne.

Ma femme avance dans sa grossesse sans se porter aussi bien que je le voudrais ; nous ne sommes cependant pas inquiets ; mais tout en m'en affligeant, je ne puis m'empêcher d'approuver la défense que lui ont faite les médecins d'aller en voiture.

Cela nous prive d'un bien grand bonheur que nous nous promettions pour le printemps ; mais qui, nous l'espérons, n'est que retardé de six mois.

Adieu, cher papa ; nous t'embrassons tendrement, mon Adèle et moi, ainsi que ton excellente femme.

Ton fils dévoué et respectueux,

VICTOR.

Ce 27 juin 1824.

Mon cher papa,

Malgré tous les efforts de M. Foucher et toute la bonne volonté du général de Coëtlogon, nous n'avons pu réussir cette fois. Ta demande était arrivée trop tard ; et le duc d'Angoulême avait depuis quelque temps retenu les inspections générales pour des offi-

ciers généraux de l'armée d'Espagne. J'ignore, cher papa, si cet événement est un malheur réel; ce n'est pas un échec pour tes vieux et glorieux services, puisqu'il est hors de doute que ta demande l'aurait emporté, s'il y eût eu concurrence; mais les places étaient déjà promises au prince. Il me semble d'ailleurs que cela augmente tes chances pour la promotion de lieutenants-généraux à la Saint-Louis, et qu'avec l'appui de M. de Clermont-Tonnerre (je ne puis plus dire malheureusement : et de M. de Chateaubriand), il sera très possible à cette époque de te faire arriver à ce sommet des dignités militaires où tu devrais être depuis si longtemps parvenu.

Je crois que M. Foucher envisage la chose comme moi; au reste, il va t'écrire.

Quant à moi, je griffonne à la hâte cette lettre; mes yeux sont toujours bien faibles et notre emménagement n'est pas encore terminé. Mon Adèle qui se porte toujours bien va t'écrire et te répéter ainsi qu'à ta femme, l'expression de notre filial et respectueux dévoûment.

VICTOR.

Si mon illustre ami revient aux affaires, nos chances triplent. Nos rapports se sont beaucoup resserrés depuis sa disgrâce; ils s'étaient fort relâchés pendant sa faveur.

Donne-nous donc vite de tes nouvelles.

19 février 1825.

J'ajoute un mot, cher papa, à la lettre de notre Adèle; je voudrais pouvoir ajouter quelque chose à l'expression de sa tendresse pour toi et ta femme; mais je ne saurais exprimer mieux qu'elle ce qu'elle sent aussi bien que moi.

Je voulais, comme elle te le dit, t'envoyer le portrait de ta Léopoldine dans une prochaine lettre; mais mon désir de te le donner ressemblant me l'ayant déjà fait deux ou trois fois recommencer, je ne veux pas tarder plus longtemps à solliciter de tes nouvelles pour nous, pour Abel et pour toute la famille Foucher.

Rabbe qui est venu hier dîner avec nous m'a parlé de toi avec le plus tendre et le plus respectueux attachement; c'est un bon et noble ami.

Louis nous a envoyé ces jours-ci un superbe panier de gibier que nous avons mangé en famille, avec le vif regret de ne pas vous le voir partager.

Adieu, bien cher et bien excellent père; je m'occupe en ce moment de ramasser de la besogne pour notre séjour à Blois, qui nous promet tant de bonheur.

Notre Didine est charmante; elle ressemble à sa mère; elle ressemble à son grand-père; embrasse pour nous sa bonne marraine.

Ton fils tendre et respectueux,

Ce 27 février [1825].

Mon cher papa,

Tu as vu que nos lettres se sont croisées ; je désire que notre lettre t'ait fait autant de plaisir que la tienne nous en a fait; elle ne pouvait nous apporter de plus agréable nouvelle que celle de votre prochaine arrivée, et j'espère presque, en t'écrivant celle-ci, qu'elle ne te trouvera pas à Blois.

Tu ne saurais croire quelle fête nous nous faisons de vous présenter notre Léopoldine, toujours petite, mais toujours bien portante et si gentille!... elle vous aimera tous deux comme nous l'aimons : nous ne saurions dire davantage.

Nous nous applaudissons presque d'avoir été une partie du mois sans nouvelles de toi, puisque tu as été malade; nous aurions eu des inquiétudes; maintenant nous n'avons que le plaisir de te savoir rétabli.

Adieu, bon et cher papa, je ne t'en écris pas plus long, puisque nous pourrons bientôt communiquer de vive voix.

Quelles que soient les affaires qui t'amènent, tu sais que tu peux compter en tout et pour tout sur notre dévoûment comme sur notre tendre et respectueux attachement.

Embrasse pour nous la bonne marraine de ta Léopoldine.

VICTOR.

Gentilly, 19 juin 1825.

Mon cher papa,

C'est de la campagne où je suis allé passer quelques jours chez un ami qui demeure à deux lieues de Paris, que je te réponds. Je regrette bien que tu y sois toi-même en ce moment; les chaleurs excessives, la solitude et le dénuement de la Miltière me font trembler pour ta chère santé; il me semble que tu aurais dû retarder ce voyage, quelque important qu'il pût être, et ne pas t'aventurer seul dans cette saison au milieu des déserts de la Sologne. Tu sais comme moi combien les pays humides et sablonneux exhalent de miasmes morbifiques dans les grandes chaleurs, et mon Adèle te reproche tendrement de nous donner l'inquiétude de te savoir là-bas.

Les journaux de Paris ont annoncé ta promotion de la manière la plus flatteuse. Que t'importe un oubli qu'ils font si fréquemment? Que t'importe la jalousie? Il suffit de ton nom et de ta réputation pour mériter l'envie : résigne-toi, mon noble père, à cet inconvénient de toute position élevée.

Tu ne m'étonnes pas en m'apprenant que ta femme n'a pas reçu son exemplaire; j'avais remis à Ladvocat

le paquet à son adresse, avec beaucoup d'autres, pour qu'il les mît à la poste. Tu connais la négligence de ce libraire : partant pour la campagne, j'ai dû me reposer sur lui de ce soin, et j'ai déjà reçu plusieurs plaintes comme la tienne. Le messager qui va porter cette lettre à la poste à Paris, va être chargé en même temps d'un petit mot sévère pour Ladvocat, et de l'ordre de réparer sur-le-champ cet oubli.

Si j'en avais ici un seul exemplaire, je l'enverrais directement à ta femme, mais j'espère que Ladvocat sera soigneux cette fois.

Je suis heureux que mon ode* t'ait fait quelque plaisir : son succès ici passe mes espérances. Elle a été réimprimée par sept ou huit journaux; je vais la présenter au Roi.

Adieu, mon excellent père; je n'ai que le temps de fermer cette lettre et de t'embrasser bien tendrement. Ma femme et Didine embrassent la tienne.

Didine nous a un peu inquiétés ces jours-ci, les dents la tourmentent.

— Je reçois à l'instant une lettre d'Émile Deschamps où je lis : « M. le général Hugo nous a fait « bien plaisir en devenant lieutenant-général; y aurait-« il quelque moyen de lui faire parvenir nos félicita-« tions et l'hommage de mon respect? » Tout le monde applaudit.

* L'ode sur le sacre de Charles X.

Paris, 18 juillet 1825.

Mon cher papa,

C'est avec un véritable regret que je me vois contraint de t'envoyer la lettre et la note ci-incluses. Ces deux pièces ont besoin d'une petite explication que voici. Ces jours passés, mon vieil et respectable maître, M. de la Rivière, se présenta chez moi; j'étais sorti. Il dit avoir quelque chose de pressant à me communiquer; je m'empressai de me rendre chez lui comme je le fais toujours chaque fois que je suppose qu'il peut avoir besoin de moi. Cet excellent homme m'exposa alors que sa position, que son âge et celui de sa femme rendaient plus grande chaque jour l'obligation de me rappeler une dette sur laquelle il s'était tu jusqu'à présent, pensant que ta fortune ou la nôtre ne nous permettaient pas encore d'y faire honneur; mais la nécessité l'emportant sur son excessive délicatesse, il s'est vu enfin forcé à cette démarche. Cette dette est de 486 fr. 80 et se trouve expliquée dans la note ci-jointe. Je me suis parfaitement rappelé qu'à la mort de ma mère nous avions en effet trouvé ce mémoire dans ses papiers, mais je pensais qu'Abel s'était chargé du soin de te l'envoyer, et depuis j'avais tota-

lement oublié cette dette que je croyais éteinte avec le petit nombre d'autres modiques dettes que ma mère a laissées, et dont la majeure partie fut, dans le temps, acquittée avec le produit de son argenterie et de ses robes; je savais aussi que tu avais fait honneur aux autres créanciers, et je croyais M. de la Rivière de ce nombre. — Comme le besoin était pressant, je pris l'avis de ma femme, et, de son consentement, je m'empressai d'envoyer à M. de la Rivière une somme de *deux cents francs* que j'avais disponible et que je réservais pour m'acheter une montre; cette somme, mon cher papa, servira à décharger d'autant le total de la dette; c'est une fort légère privation que je m'impose en renonçant à cette montre, et je puis la faire sans me gêner. D'ailleurs je sais, excellent père, que tu es loin d'être riche, et, puisque je suis pour une part dans la dépense faite par M. de la Rivière, ces 200 francs seront ma cotisation personnelle; ne songe donc plus qu'au reliquat de 280 fr. 80. Il est absolument inutile que je te dise, cher papa, combien une créance de ce genre est sacrée. Le peu que nous savons, le peu que nous valons, nous le devons en grande partie à cet homme vénérable, et je ne doute pas que tu ne t'empresses de le satisfaire, d'autant plus qu'il en a besoin; il ne subsiste que du produit d'une petite école primaire dont le modique revenu diminue de jour en jour : l'affaiblissement progressif de ses organes et de ses facultés lui faisant perdre par degrés tous ses élèves. Il a attendu dix ans avec une délicatesse admirable, et c'est le seul reproche qu'on

puisse lui faire, car je suis sûr que tu aurais fait droit à sa réclamation si tu l'avais connue plus tôt. — C'est ce que je lui ai dit en l'engageant à m'envoyer en hâte son compte pour te le faire parvenir ; tu le trouveras ci-inclus avec la lettre qu'il m'a écrite. Je vais m'occuper de chercher l'ancien mémoire détaillé, et, si je le trouve dans le peu qui nous reste des papiers de ma mère, je te l'enverrai sans perdre de temps; en attendant, tu peux considérer sa note comme authentique.

Adieu, mon bien cher père, mon Adèle te prie d'embrasser pour elle ses deux mères et de leur dire que Juju* et Didine se portent à merveille. Tout va bien ici, et tout est impatient de revoir maman Foucher.

M. de la Rivière, chef d'institution primaire, demeure rue Saint-Jacques, vis-à-vis l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils respectueux et dévoué,

VICTOR.

Le Roi m'a fait annoncer qu'il avait ordonné qu'on ajoutât, à toutes les faveurs dont il m'honore, un envoi de porcelaines. C'est me combler.

* Julie Foucher, la dernière fille de M. Foucher.

Monsieur,
Monsieur le lieutenant-général comte Hugo,
Blois.

Paris, 31 juillet 1825.

Cher papa,

Nous apprenons, pour la première fois avec regret, que tu vas bientôt venir à Paris; c'est que nous en partons, et tu conviendras qu'il est dur d'en partir quand tu vas y arriver.

Notre excursion en Suisse s'exécute; mardi, à 5 heures du matin, nous roulerons vers Fontainebleau. J'ai été sensiblement souffrant toute la semaine, d'un torticolis; mais je suis mieux, et le voyage achèvera de me remettre.

Les libraires paient notre voyage et au delà. Ils me donnent 2,250 francs pour quatre méchantes odes : c'est bien payé. Je ne crois pas que Lamartine puisse être de la partie : il vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Florence. Nodier est des nôtres.

Je te remercie pour M. de la Rivière ; je lui ai écrit tes bonnes intentions ; j'aurais seulement désiré que tu pusses lui donner quelque chose avant le 1er janvier.

Didine se porte à merveille.

Adieu, mon excellent père ; embrasse ta femme pour nous. Nous t'embrassons bien tendrement.

Ton fils respectueux et dévoué,

VICTOR.

Paris, 10 octobre 1825.

Mon cher papa,

Nous voilà définitivement de retour à Paris. Nous n'avons fait que courir à droite et à gauche tout le mois de septembre, et nous avons terminé ces jours-ci nos promenades par une excursion à Montfort-l'Amaury, charmante petite ville à dix lieues de Paris, où il y a des ruines, des bois, un de mes amis, et un des tiens, le colonel Derivoire, qui a servi sous toi. J'ai beaucoup parlé de toi avec ce brave qui t'aime et te vénère, et désire vivement te voir. Il compte faire le voyage de Paris la première fois que tu y viendras.

Nous désespérons presque, cher papa, d'avoir le bonheur de t'y voir cette année, puisque la saison

s'avance sans t'amener. Cependant M. Lambert t'avait presque promis à tous tes amis à Paris.

Il m'est malheureusement impossible de rien faire pour le professeur dont tu m'envoies une lettre. J'ai beaucoup moins de crédit qu'on ne m'en suppose, et j'ai dû dernièrement employer le peu d'influence que je peux avoir sur Mgr l'évêque d'Hermopolis, pour obtenir une bourse à l'un de nos cousins Trebuchet. Le succès n'est même pas encore décidé. Tu sens que toutes mes forces doivent être dirigées vers ce but, si important pour notre malheureux oncle Trebuchet, et que je ne pourrais occuper le ministre d'une autre affaire sans nuire à la sienne. Qui trop embrasse mal étreint.

Adieu, cher papa.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

Paris, le 3 novembre 1826.

Mon cher papa,

Tu vois que la nouvelle ne se fait pas attendre. Mon Adèle est accouchée cette nuit à cinq heures moins vingt minutes du matin d'un garçon fort bien

portant. Cette pauvre amie a cruellement souffert. Je t'écris en ce moment près de son lit; elle se trouve assez bien; cependant elle croit avoir quelque fièvre, et je lui recommande de ne point parler.

Nos bons parents recevront sans doute avec bien de la joie ce nouveau venu qui vient remplacer le petit ange que nous avons si douloureusement perdu il y a trois ans. Votre bonheur ajoute au nôtre.

Je ne t'en écris pas davantage aujourd'hui, cher papa; embrasse pour nous ta femme; fais part de la naissance de ton petit-fils à tous nos amis de Blois.

Abel et Mélanie, femme de Pierre Foucher, seront les parrains du nouveau-né, dont nous ignorons encore le nom. Il a déjà fort bien tété.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR.

Est-ce que vous n'arrivez pas bientôt à Paris? Nous vous attendrions pour le baptême; ce serait double fête.

Voyage à Reims

— Sacre de Charles X —

1825

—

LETTRES A ADÈLE HUGO, ETC.

A Monsieur J.-B. Soulié, hôtel de Hollande, rue Neuve-des-Bons-Enfants, à Paris.

Blois, 27 avril 1825, matin.

Savez-vous, mon bon Soulié, que les grâces royales pleuvent sur moi, au moment où je viens à Blois me faire hermite? Le Roi me nomme chevalier de la légion d'honneur, et me fait l'insigne honneur de m'inviter à son sacre. Vous allez vous réjouir, vous qui m'aimez, et je vous assure que le plaisir que cette nouvelle vous fera augmente beaucoup ma propre satisfaction. Il y a entre nous une telle fraternité de sentiments et d'opinions, qu'il me semble que ma croix est la vôtre, comme la vôtre serait la mienne.

Ce qui accroît beaucoup le prix de cette croix à mes yeux, c'est que je l'obtiens avec Lamartine, par

ordonnance spéciale qui ne nomme que nous deux, attendu, a dit le Roi, qu'il s'agit de réparer une omission. Ces deux décorations ne comptent pas dans le nombre donné au sacre.

Ce qui ajoute aussi un grand charme à mon voyage de Reims, c'est l'espérance de le faire avec notre Charles Nodier, auquel j'ai écrit hier, pour qu'il s'arrange de manière à m'avoir pour compagnon. Je dois ajouter à tout ceci que M. de La Rochefoucauld a été charmant, dans cette circonstance, pour Lamartine et moi. Il est impossible de s'effacer plus complètement pour laisser au Roi toute la reconnaissance, de mettre plus de grâce et de délicatesse dans ses rapports avec nous. C'est à lui que nous devons nos croix, et c'est lui qui nous remercie. Je dois cette justice haute et entière à un homme qui ne l'obtient pas toujours.

Je vais donc vous revoir, cher ami, et il me faut cette espérance pour apporter quelque adoucissement au chagrin de quitter mon Adèle pour la première fois. Dites tout cela à ceux de nos bons amis auxquels je n'aurai pas le temps d'écrire.

Votre canif est beau et excellent; votre dessin est d'une bizarrerie charmante. Mille fois merci, et merci surtout de votre franche et tendre amitié.

Personne ne vous aime plus que moi.

VICTOR.

A Monsieur le comte Alfred de Vigny,
rue Richepanse, Paris.

Blois, 28 avril 1825.

Il ne faut pas, cher Alfred, que vous appreniez d'un autre que moi les faveurs inattendues qui sont venues me chercher dans la retraite de mon père. Le Roi me donne la croix et m'invite à son sacre. Réjouissez-vous, vous qui m'aimez, de cette nouvelle; car je repasserai à Paris en allant à Reims, et je vous embrasserai.

Je compte faire le voyage avec notre Nodier, auquel je viens d'écrire. Vous nous manquerez!

Tous les honneurs, du reste, portent leur épine avec eux. Ce voyage me force de quitter pour quinze éternels jours cette Adèle que j'aime comme vous aimez votre Lydia, et il me semble que cette première séparation va me couper en deux.

Vous me plaindrez, mon ami, car vous aimez comme moi.

Je suis ici, en attendant mon nouveau départ, dans la plus délicieuse ville qu'on puisse voir. Les rues et les maisons sont noires et laides, mais tout cela est jeté pour le plaisir des yeux sur les deux rives de

cette belle Loire ; d'un côté un amphithéâtre de jardins et de ruines, de l'autre une plaine inondée de verdure. A chaque pas un souvenir.

La maison de mon père est en pierres de taille blanches, avec des contre-vents verts comme ceux que rêvait J.-J. Rousseau ; elle est entre deux jardins charmants, au pied d'un coteau, entre l'arbre de Gaston et les clochers de Saint-Nicolas. L'un de ces clochers n'a point été achevé et tombe en ruine. Le temps le démolit avant que l'homme l'ait bâti.

Voilà tout ce que je vais quitter pour quinze jours, et mon vieux et excellent père et ma bien-aimée femme par-dessus tout. Mais je vous reverrai un instant, et il y a tant de consolations dans la vue d'un ami!

Adieu, cher Alfred, mille hommages à votre chère Lydia. Avez-vous terminé votre formidable *Enfer?* C'est une page de Dante, c'est un tableau de Michel-Ange, le triple génie.

Embrassez bien pour moi Émile [Deschamps], Soumet, Jules [Lefèvre], Guiraud et d'Hendicourt et tous nos amis, auxquels j'écrirai dès que j'aurai quelque loisir.

VICTOR.

Je suis encore ici pour trois semaines. Vous m'écrirez vite, n'est-ce pas?

Mille respects de ma part à Madame votre mère.

A Monsieur Foucher *.

La Miltière, 12 mai 1825.

Mon cher papa,

Le messager envoyé par mon père à Blois est de retour. Il nous rapporte l'aimable lettre de maman à son Adèle, que nous avons lue en famille, et une lettre fort cordiale de Victor Foucher, qui nous fait aussi beaucoup de plaisir. Nous nous attendions également à recevoir la croix de la Légion d'honneur et les papiers, etc., que vous nous avez annoncés pour le commencement de cette semaine. Notre espérance est frustrée de ce côté, et mon père désirerait que vous eussiez la bonté de passer encore une fois à la Légion, pour presser cet envoi. Car ma place est retenue pour le 19 au matin, et si nous ne recevions pas tout cela au moins le 18, je courrais grand risque de ne pouvoir porter la décoration au sacre, ce qui serait inconvenant.

Je sens, mon excellent père, combien je vous

* Père de Mme Victor Hugo.

donne de peines, et je suis pénétré d'une vive reconnaissance de toutes vos bontés. La lettre de maman Foucher est bonne comme elle : elle est remplie de détails qui nous intéressent. Nous sommes enchantés des progrès de Juju autant que de ceux de Didine; quand nous serons de retour à Paris, ces deux enfants seront l'objet de nos curiosités réciproques, et nous en aurons de longs récits à nous faire.

Voudriez-vous ajouter encore à tous vos soins paternels celui de payer nos contributions dont le papier a été remis à maman. Nous vous rembourserons cette petite somme.

Maman nous apprend que la chambre à Reims est louée 350 francs et qu'on cherche une quatrième personne. Est-ce pour la voiture ou pour le logement? Vous me disiez dans votre dernière que Beauchêne s'occupait de la fabrication de mon habit. Comment a-t-il eu ma mesure? Il faudra sans doute les culottes, bas, souliers à boucles, épée d'acier, chapeau à galon d'acier et plumes. En quel métal doivent être les boucles de la culotte et des souliers? Faudra-t-il les jabots et les manchettes?

Parlez de nous à la bonne Mme Deschamps. M. Deschamps* m'a écrit une charmante lettre. Veuillez l'en remercier en attendant que je le fasse moi-même.

Paul a dû recevoir aujourd'hui une lettre de moi, la première que j'ai écrite de la Miltière. Celle-ci est la seconde. Je vais écrire la troisième à Charles Nodier.

* Père d'Émile et Antoni Deschamps.

Adieu, mon cher et bon père; papa et son excellente femme, mon Adèle et sa petite Didine aux joues fermes, vous embrassent ainsi que maman Foucher, et je me joins à eux de cœur. Vous ne sauriez croire comme on parle de vous en Sologne à l'heure qu'il est.

Votre fils tendrement dévoué,

VICTOR.

Mon portier a-t-il reçu quelque lettre depuis notre départ? J'en reçois une bien paternelle de M. de la Rivière.

Écrivez toujours à Blois.

LETTRES A ADÈLE HUGO

Madame Victor Hugo,
chez le Général comte Hugo,
à Blois.

Orléans, 19 mai, 4 h. après midi.

Me voici à Orléans, mon Adèle, et avant de dîner, avant de me reposer, avant même de m'asseoir (car je suis debout), je veux t'écrire. Tu recevras cette lettre inattendue demain, et c'est une grande joie pour moi, au milieu de toute ma tristesse, que de penser au plaisir que ce papier te fera. Et puis, j'ai vraiment le cœur si plein de douleur, qu'un peu d'épanchement me fera du bien, mon Adèle.

Tu ne saurais croire combien, depuis que je t'ai quittée, bien-aimée, le temps me semble long et la distance énorme. Je ne pense qu'avec un grand abattement aux quatorze lieues qui me séparent déjà de toi, aux huit heures que je viens de passer sans te voir. Que sera-ce donc demain? que sera-ce après-demain, et après? et après? Vraiment, mon Adèle, ma bien-aimée Adèle, prie Dieu qu'il me donne du courage, j'en ai besoin, et ces quinze jours me font l'effet de l'éternité.

Mais je m'aperçois qu'au lieu de te fortifier, c'est moi qui suis faible, et que je t'attriste au lieu de te consoler. Pardonne-moi, Adèle, c'est une chose bien affreuse que de se trouver seul, isolé, environné de visages froids, curieux ou indifférents, sans autre ami que sa bourse, comme je suis en ce moment, lorsqu'on a pris la douce habitude de trouver partout ton sourire tendre et ton regard consolateur.

Je serai demain à Paris, et je t'écrirai sur-le-champ. Aie bien du courage, mon adorée, nourris bien ta petite Didine, qui n'est pas plus ange que toi, donne-lui une ou deux dents pour mon retour, embrasse-la mille fois, embrasse mon excellent père et son excellente femme, je ferai la même commission pour toi dans le même moment à Paris.

Nous avons très bien fait la route jusqu'ici. Les chemins sont superbes, le temps beau quoique froid. Je n'aurai pas chaud cette nuit, mais je penserai à toi, et je brûlerai.

Écris-moi dès demain, à Paris; je t'enverrai de Paris mon adresse à Reims.

Que tous ces honneurs sont tristes! Bien des gens m'envient ce voyage, et ils ne savent pas combien je suis malheureux de ce bonheur qui me fait des jaloux.

Adieu, cher ange, adieu, mon Adèle, porte-toi bien, je t'embrasse bien tendrement de bien loin. Ne pleure pas; ne gâte pas tes jolies joues. Je veux te retrouver fraîche et grasse en arrivant.

Dis à mon bon père que l'on m'a demandé en route *si j'allais rejoindre mon corps,* etc. Tout cela à cause du ruban.

Adieu encore, et encore mille baisers et mille caresses.

Ton Victor.

Ouvre mes lettres, s'il en vient, et donne-m'en l'analyse en quelques mots. Adieu, adieu encore. Je t'aime.

Paris, vendredi 20 mai, 7 h. 1/2 du matin.

Tu n'as pas encore lu ma première lettre, mon Adèle bien-aimée, au moment où je commence cette seconde. Me voici à Paris, j'ai déjeuné avec tes bons parents que j'ai retrouvés toujours les mêmes, me soignant ici, comme les miens te soignent là-bas. J'ai encore le bruit de la diligence dans les oreilles, je suis moulu et étourdi par cette rude voiture, mais il ne m'est pas malaisé de rassembler mes pensées pour t'écrire : elles se réduisent à une seule, toi! et toujours toi, et toujours toi! C'est toi qui m'as tenu compagnie dans mon insomnie de cette nuit; c'est toi qui m'as entretenu au milieu de ces monotones et insipides conversations de voyage; c'est toi qui m'as donné le courage de me séparer de toi et me conserveras ma force durant cette éternelle absence. Ne lis tout ce que je t'écris qu'à nos bons parents; d'autres pourraient trouver notre chagrin ridicule, et il est inutile de les faire rire de ce qui nous fait souffrir.

Notre voyage a été bon, quoique toutes les dispositions pour mes places eussent été mal prises, et que je me sois toujours trouvé rangé où je ne devais pas

être, par suite de la bêtise de cette hôtesse de Blois. Je ne me ressens plus du froid et presque plus de la fatigue, mais la tristesse et l'ennui me restent, et vont s'accroissant. Si je suis inspiré au sacre, ce ne sera pas par ma muse gaie.

Je trouve ici force lettres, paquets, papiers, livres, etc. Je t'envoie ci-inclus la lettre de Soumet, elle te fera plaisir ainsi qu'à mon excellent père. Conserve-la bien. J'ai trouvé aussi une félicitation bien aimable de Villemain, *datée du 27 avril;* il m'invite à dîner pour le 1er *mai dernier*, et me recommande de ne pas lui faire faute. Tu vois s'il a dû m'attendre longtemps. Je vais lui écrire pour lui expliquer mon absence et mon silence, et j'irai le voir.

Il faut que je te quitte, mon ange adoré, les mille et une affaires m'appellent. Je vais commencer mes courses. J'ai remis la note à ta bonne mère, qui t'embrasse avec ta Didine bien tendrement, mais non autant que moi. Ton bon père se joint à nous, il est toujours gai, cordial et spirituel, comme le mien, mais chacun à sa manière. Embrasse pour moi mon noble et charmant père, et celle *qui ne fait qu'une chair* et qu'un cœur avec lui. Je te recommande bien à leurs tendres soins. Il faut que tu sois mieux avec eux qu'avec moi. Ils sont si bons que cela ne leur sera pas difficile.

Je t'écris dans notre chambre nuptiale, dont le séjour me fait encore plus sentir mon veuvage. Tout m'est redevenu étranger ici depuis que tu me manques. En entrant dans Paris, je l'ai admiré comme un pro-

vincial. Il me semblait que ce n'était pas mon pays. C'est toi qui es ma patrie.

Écris-moi tous les jours.

Ton VICTOR.

Écris-moi ici une lettre, et toutes les autres *poste restante à Reims.* Je dîne dimanche chez Mlle Duvidal, qui arrange le petit portrait et travaille à celui de Juju. Juju est embellie. Prie papa d'écrire à Victor Foucher pour le remercier de l'envoi de son livre. Quatre lignes affectueuses suffiront.

Paris, 21 mai.

Voici mon seul moment heureux dans tout le jour, mon Adèle. Je vais m'entretenir avec toi et oublier un instant peines, fatigues, chagrins et embarras. Tu es là, présente à ma pensée, sans que rien vienne me distraire de toi. Tu verras ce papier, tu le toucheras, il me devancera près de toi de douze ou treize jours, c'est comme un messager auquel tu vas faire mille questions. Il est bien heureux!

Je suis donc ici depuis hier matin, et je vais te rendre compte de l'emploi de mon temps. En arrivant

j'ai trouvé ton père et ta mère au lit; Paul m'a sauté au cou, et les mille interrogations ont commencé. Nous avons déjeuné, ton papa m'a fait de la sauce de homard; le café et la crème étaient excellents. Après déjeuner, je t'ai écrit la lettre que tu recevras aujourd'hui. Comme je revenais de la mettre *moi-même* à la poste, Mlle Julie montait me voir. Je me suis habillé, et je suis descendu à son atelier, où l'interrogatoire a recommencé. Comment se porte Adèle? et Didine? et le général? et sa femme? Cette excellente amie nous chérit tous comme une famille. Elle m'a montré le portrait de Didine qui est presque achevé et délicieux, celui de Juju qui est commencé sur une grande toile à tableau; je pense qu'elle en fera un petit pour le pendant. Ta maman me l'assure. Juju est bien ressemblante et fort jolie. Sa ronde figure s'est allongée, et elle a pris un air de petite femme. En sortant de chez Mlle Duvidal (où nous dînons dimanche) j'ai été de mon pied voir Beauchêne. Destains et Jules Maréchal m'ont félicité. Beauchêne m'a montré mon habit qui va bien; il est fort laid et très à la mode. Il me reste à faire faire la culotte, à louer ou acheter l'épée. Il y avait beaucoup de monde et je ne suis pas entré chez M. de La Rochefoucauld. Abel était chez Beauchêne. J'ai embrassé ce bon gros frère pour tout le monde. Il est toujours dans les cabriolets courant après les six millions qu'il espère attraper. Puis je suis allé chez Soumet, qui est toujours tendre et bon comme tu sais; il m'a offert sa culotte. Il m'a reconduit par les Tuileries jusqu'à l'entrée de la rue du Bac. J'ai été

toucher ma pension à l'Intérieur, où mon ruban a été félicité. — Après quoi je suis allé chez Adolphe et chez Mme Duménil, qui n'y étaient ni l'un ni l'autre. J'ai commandé une paire de bottes, une de souliers, une d'escarpins, j'aurai tout cela dimanche soir. En revenant, je suis entré chez notre portier qui m'a remis entre autres noms celui de l'abbé de Lamennais. Il ne faut pas oublier de te dire que j'ai vu aussi Rabbe, qui me charge de mille respects et amitiés pour nos bons parents de Blois et toi. Abel et Beauchêne ont dîné avec nous. Après le dîner, je n'ai pas voulu aller au spectacle avec ta famille. Cela eût été trop triste sans toi. J'ai été voir Charles Nodier. Ce pauvre ami vient de perdre sa belle-mère. Toute la maison est noire. Cependant j'ai tâché d'égayer ces dames, moi qui ne suis guère gai. Notre bon Nodier m'avait attendu toute la journée, sachant que j'arrivais, d'abord à déjeuner, puis à dîner. Il est comme moi dans les embarras d'argent. Il ne paraît pas qu'on nous en donne avant le voyage. Nous partons mardi matin, avec Alaux, le peintre. La voiture (aller et retour) coûtera 400 francs. Si nous avons la chambre de Taylor, nous l'aurons gratis. Autrement nous trouverons ce que nous pourrons, et nous payerons ce qu'on voudra. Il paraît que nous serons très bien pour voir la cérémonie. Nos places sont peut-être, dit-on, les meilleures de toutes. Nous ne serons que deux jours en route, et même nous arriverons de bonne heure mercredi. Je dois aller revoir Nodier lundi matin et lui porter mes effets.

Je suis rentré hier soir à onze heures, après avoir été chercher ta mère au spectacle. J'ai dormi cette nuit à force de fatigue, et je t'ai vue dans tous mes rêves. Cette nuit a été bien triste, c'est la première que je passe loin de toi dans un lit quelconque. Ce matin, je viens de voir notre excellent abbé de Lamennais qui est toujours dans ses maudites affaires. Il m'a demandé bien affectueusement de tes nouvelles, m'a beaucoup parlé de ma Didine, et a été charmant comme à son ordinaire. Je verrai aujourd'hui M. de La Rochefoucauld. Je commanderai ma culotte. Tout cela va me forcer de te quitter déjà. Ta pauvre tante est bien malade. M. et Mme Deschamps, M. et Mme François te font mille amitiés et mille hommages, ainsi qu'à nos chers parents.

Si le vicomte ne me donne pas d'argent, ton père m'en prêtera et se payera sur le remboursement.

Adieu, chère Adèle, adieu, bien-aimée. Qu'il m'en coûte de fermer déjà cette lettre! Quand donc en recevrai-je une de toi?

Tes bons parents sont aux petits soins pour moi. Ils t'embrassent, et ta Didine, et nos parents. Dis à mon bon père qu'il ne se fatigue pas trop aux travaux de tête, et qu'il se promène. Embrasse ton père et ta mère de Blois. Tu sais combien je t'aime! Adieu pour aujourd'hui.

Paris, 22 mai, midi et demi.

Je rentre triste et abattu comme à mon ordinaire, et je trouve ta lettre du 19 mai. Quel bonheur! Mais comment n'en ai-je encore que du 19, mon Adèle bien-aimée? Elle a dû être mise à la poste le 20 et aurait dû arriver hier, je devrais aujourd'hui en avoir une du 20.

Sais-tu qu'il y a quatre jours et trois nuits que nous sommes séparés? Que le terme est long! et qu'il me tarde de savoir ce que tu fais depuis l'éternité que je ne t'ai vue! Comme tout est désert autour de moi maintenant que tu n'es plus là! Quelle force nous avons eue, chère amie, et quelle force il nous faut encore! Tu dois recevoir en ce moment même ma troisième lettre, et je n'en ai qu'une de toi! vois combien je suis malheureux! J'espère encore en recevoir une demain, puis je n'aurai plus de bonheur jusqu'au 26, jour de notre arrivée à Reims. Tu sais que nous partons après-demain mardi matin. J'espère trouver à Reims un gros paquet de tes lettres tendres et douces qui me font tant de bien et dont ton cœur d'ange a le secret.

Garde cette pauvre Augustine, mon Adèle, tu as raison, c'est une bonne action, à laquelle ta bonne

mère de Blois sera charmée de s'associer. Garde cette pauvre orpheline, nous l'emmènerons puisqu'elle est dévouée et reconnaissante. Cela est trop rare pour ne pas le récompenser. Ensuite tout cela s'arrangera du mieux qu'on pourra. Garde-la, mais dis-lui tout ce qui peut lui faire sentir ce qu'elle te doit et lui donner du zèle et du soin.

Ne te tourmente pas, mais ne te contiens pas. Si tu as envie de pleurer, pleure. Les larmes qui restent font du mal, celles qui coulent font du bien. Je voudrais bien, moi, pouvoir et savoir pleurer. Mais j'ai toujours le cœur gonflé parce que j'ai toujours les yeux secs.

Tes bons parents continuent à m'entourer d'attentions. Remercie bien les miens pour moi. Dis à mon excellent père combien je le reconnais à cette bouteille qui ne doit se vider qu'à ma santé. Dis à sa femme que tout le monde ici l'aime et a raison. Nous parlons toujours de Blois; Mlle Duvidal me disait hier, à propos de mon père, que rien n'était plus noble et plus vénérable au monde qu'un vieux soldat qui avait conquis son haut rang par de hautes actions et de grands talents. C'est aussi mon opinion, mais j'ai été heureux de l'entendre sortir de cette âme élevée et généreuse. J'ai été heureux de voir parler de mon illustre père comme j'en parle moi-même, comme j'en parlerai toujours, comme la postérité en parlera.

Je reprends mon journal. J'ai vu hier M. de La Rochefoucauld qui a été fort aimable et m'a donné rendez-vous à Reims. M. de Cailleux sera notre qua-

trième compagnon de voyage. Il m'a dit faire ce voyage pour être avec moi. J'ai voulu voir le ministre de la guerre; il était à la Chambre. Son secrétaire me donnera les renseignements que je voulais demander au ministre. Du ministère, mon cabriolet m'a conduit chez mon tailleur auquel j'ai commandé ma culotte. En passant devant le Palais-Royal j'ai vu Ladvocat, qui court déjà après l'ode future. Je ne sais encore ce que j'en ferai, si je la fais. Ma troisième édition s'avance. Les gravures nous retardent. J'ai été chez Villemain. Sa mère m'a offert pour toi une fenêtre sur le passage du Roi. Hélas! chère amie, comme cette offre m'a attristé! — J'ai terminé mes courses du jour par mon imprimeur, toujours occupé du titre et de la couverture. Je crains de ne pouvoir rapporter cette troisième édition à Blois. Ladvocat voudrait publier l'ode en même temps à part, avec notes, préface et bagage. Il la ferait insérer *partiellement* dans tous les journaux, qui sont, m'a-t-il dit, fort bien pour moi maintenant. Voilà des projets. Pourvu qu'ils ne me retardent pas, c'est tout ce que je demande au bon Dieu, et je l'espère.

Ton père, à mon retour, m'a remis un billet de mille francs qu'il a emprunté à la caisse d'un de ses amis. Ainsi me voilà lesté. Biscarrat a dîné avec nous, et le soir nous avons fait avec MM. Paulin, François, Carlier, etc., l'écarté du samedi. Que tout cela est triste!

Ce matin, j'ai visité notre appartement où tout est en fort bon état. J'ai vu Mme Devéria. Ses fils étaient

sortis, et j'ai déposé chez eux les crachats, etc., de papa. Tout cela est bien recommandé. M. Louis Duter m'a apporté l'épée de son père dont la poignée est fort belle. Mais je serais obligé pour m'en servir de changer le fourreau et le ceinturon. Cela vaut-il mieux que d'en louer ou acheter une? Il est embarrassant de concilier la représentation et l'économie. Car je dois être économe, ce ne sont pas mes deniers. Je serai pourtant encore obligé de changer les boutons de l'habit que Beauchêne vient de m'envoyer.

Je ne me sens plus d'aucune fatigue, mais je suis toujours triste. C'est une maladie qui durera encore douze jours. Il faut prendre son parti, mais qu'il est difficile de vivre sans toi, même peu de jours, mon Adèle adorée!

Adieu, tout est ici dans le même état. Tout le monde t'embrasse. Baise mille fois ma Didine.

Ta lettre est bien douce; écris-moi toujours, toujours. J'ai mis un baiser sur ton baiser et sur ta larme.

Adieu, ange. Je crains que ma lettre de demain ne soit bien courte. C'est demain qu'il faut emballer et charger. J'ai rendez-vous chez Lamennais à dix heures et chez Nodier à onze. Devéria viendra à neuf heures. Je me lèverai de bonne heure pour t'écrire, si François me laisse ma matinée. Adieu, mon Adèle; adieu, ma Didine.

Il est inutile de te dire d'embrasser nos chers parents, c'est de fondation.

23 mai, 1 h. après-midi.

Je t'écris, mon Adèle, sur la table et avec la plume de Nodier. Je viens de déjeuner avec cet excellent ami, et Rabbe, et Soulié, qui t'envoie un œillet, et Taylor, qui te prépare un dessin. Nous avons arrangé définitivement notre affaire. Nous partons demain à six heures du matin. Ne t'inquiète de rien; tout sera prêt, costume, jabot, linge, épée, etc. Hier j'ai dîné chez Mlle Julie, dont c'était la fête. Nous avons bu à ta santé. Mon Adèle! que je t'aime! J'ai encore mille choses à disposer. Il faut faire mes malles. Adieu. Embrasse ma Didine sur ses joues brunies, embrasse-la mille fois. Embrasse nos bons parents de Blois. J'ai mille fois baisé ta lettre. Qu'elle m'est précieuse! Qu'elle est belle! Qu'elle est éloquente de douleur et de tendresse! J'en aurai encore une aujourd'hui, j'espère, et je vais rentrer pour la trouver. Adieu, adieu! Toujours triste!

Ton Victor.

J'espère pouvoir t'écrire demain en route. Adieu! mon ange adoré.

Paris, 24 mai.

Il est cinq heures du matin, mon ange bien-aimée. Dans une heure j'aurai quitté Paris, et je ne puis le quitter sans t'écrire encore. Je détache une feuille de mon livret de route qui va revenir à Blois plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Voilà un bonheur sur lequel je ne dois pas compter. (Cela ne veut pas dire que je ne serai pas de retour à l'époque que nous espérons. Ne te tourmente pas surtout.)

Tu dors en ce moment, mon Adèle; entre, du moins en rêve, près de moi. Je ne sais ce que mes lettres te causent de plaisir, mais pourquoi m'as-tu sevré des tiennes? J'aurais pu en avoir une hier, pourquoi ne l'ai-je point eue? Il faut donc remettre ce bonheur à Reims, et je ne saurais plus avoir quelque joie maintenant qu'en m'éloignant encore de toi.

Reims! je ne sais ce que j'y ferai. Est-ce que je pourrai penser à autre chose qu'à mon Adèle absente et qui pense à moi?

Donne-moi beaucoup de détails sur Blois. Je te donne aussi tous ceux que j'ai le loisir d'écrire. Le reste sera pour nos longues conversations. Mlle Duvidal a dîné hier avec nous et nous avons bu à mon Adèle et à sa Didine. Mlle Zoé, qui est charmante et que j'aime parce qu'elle t'aime, m'a bâti un col et m'a chargé de te dire qu'elle te remplaçait (en cela

seulement, bien entendu). Le soir, j'ai porté mes effets chez Nodier, et j'y vais retourner maintenant; c'est le lieu de départ. Quand je reviendrai, je t'apporterai la fameuse traduction anglaise de *Han d'Islande*, avec d'admirables gravures à l'eau-forte de Cruikshank. L'effet n'en est pas agréable, mais elles sont terribles.

Adieu, Adèle, je vais donc voyager encore. A quoi bon voyager? N'ai-je pas rencontré déjà le bonheur? En quelle terre, en quel ciel trouverais-je un ange comme toi?

Adieu, mille caresses à toi et à ma Didine, à qui je recommande bien de ne pas crier la nuit.

Ton VICTOR.

Tu dois recevoir une lettre tous les jours. Je tâcherai qu'il en soit toujours ainsi. Pourtant, compte que je puis être deux jours en route. Nous n'arrivons qu'après-demain matin. Nous coucherons.

Tout le monde ici t'embrasse et te charge d'embrasser ton père et ta mère des bords de la Loire.

Villers-Cotterets, 25 mai, 7 heures du matin.

Je t'écrivais avant-hier, mon Adèle, sur le papier et la table de Nodier, je t'écris aujourd'hui sur le pupitre et avec le papier de notre aimable compagnon

de voyage Cailleux. Nous sommes à Villers-Cotterets, où nous arrivons après deux heures et demie de marche. Nous avons passé la nuit sur quatre lits improvisés dans le village de Létignon, où ce mauvais coucher et une mauvaise soupe nous ont coûté dix-neuf francs. Nodier est souffrant, et Alaux a depuis hier un mal de cœur implacable ; ils sont toujours bons et gais; M. de Cailleux et moi sommes les seuls bien portants. Tout est hors de prix sur cette route. Tout est encombré. Les auberges sont inondées de voyageurs et les routes de voitures. Ceux qui arrivent les derniers ont moins que des os. C'est comme une nuée de sauterelles qui brûle tout. Ne te tourmente pourtant pas, chère amie; notre ruban, notre quadruple voix d'homme, et notre bonne mine, avec l'aide de Dieu et de notre bourse, ne nous laisseront manquer de rien.

J'approche de Reims avec une joie inexprimable. J'y trouverai des lettres de mon Adèle bien-aimée. Quelle joie !

Adieu, mon ange adoré, je n'ai qu'une demi-heure pour t'écrire et déjeuner. Je voudrais bien ne pas déjeuner et passer tout ce temps à t'écrire, mais nos amis me pressent et m'attendent. Qu'il est triste, mon Adèle bien-aimée, de me séparer de toi, moi qui n'ai plus d'autre bonheur que celui de t'écrire! Je ne sais plus ce que trace ma plume. J'ai le cœur plein. Adieu. Tous nos amis boivent à ta santé, et Charles Nodier, notre excellent Charles, me charge de ses plus tendres hommages pour toi et de mille respects pour mon bon

père. Embrasse-le bien, ainsi que sa femme, dont les soins maternels remplacent les miens.

Je te donne mille baisers. Adieu, bien-aimée! Embrasse sur ses deux joues *le petit pipi à papa.*

Ton VICTOR.

Reims, 27 mai, 7 heures du matin.

Par où commencerai-je, bien-aimée? par la joie que m'ont faite tes lettres, ou par mon arrivée à Reims? Tu es bien curieuse d'avoir des détails sur mon voyage, et moi bien impatient de te dire à quel point tes lettres me rendent heureux au milieu de ma tristesse. Chaque fois que j'ouvre une lettre de toi, mon Adèle adorée, c'est en tremblant d'espérance et de crainte à la fois. Hier, nous sommes descendus, à une heure après-midi, à notre logement de Reims, et sans même attendre qu'on rangeât mes malles, j'ai couru à la poste. Ta troisième lettre y était. J'ai vu avec un vif chagrin que tu n'avais pas reçu le 23 ma lettre du 21; j'avais pourtant donné un franc à un commissionnaire pour la porter à la grande poste qui se levait de meilleure heure à cause de la Pentecôte. Je te donne cette explication, chère amie, afin que tu ne croies pas qu'il m'est

possible de rester un jour sans t'écrire. Ce malheur m'est arrivé hier et ç'a été ma torture de tout le jour. Je voulais t'écrire à Thomery en déjeunant, mais le temps nous a été donné à peine de manger un morceau, et puis je voulais attendre tes lettres que je comptais trouver à Reims. J'ai voulu t'écrire à toutes les heures depuis notre arrivée, mais les mille affaires et les mille devoirs qui se disputent nos moments dans cette ville ne m'ont pas laissé le temps de respirer. Je comptais t'écrire avant de me coucher, mais nous sommes quatre dans la même chambre, nous nous couchons tous à la même heure, et nul ne prend la liberté de garder sa bougie allumée.

Figure-toi d'ailleurs le désordre de ces quatre lits, de ces quatre bagages d'hommes dispersés dans une pièce grande comme les deux tiers de ta chambre de Blois. Il n'y a pas de temps perdu; la poste était partie quand nous sommes arrivés, et cette lettre ne t'arrivera pas plus tard que si elle eût été écrite hier. Seulement, si ce retard m'afflige, c'est pour moi; j'aurais bien désiré joindre au bonheur de lire une lettre de toi, celui de t'en écrire une. — Que je suis content de ma Didine, mon Adèle! elle a donc une dent, et une dent enfantée sans douleur! Dis-lui bien en l'embrassant mille fois que son petit papa est satisfait de sa conduite en cette occasion, et qu'il portera à sa maman de bons biscuits de Reims qui rendront son lait plus sucré. Dis à Augustine de continuer à te bien servir et que je serai content d'elle.

Je vais poursuivre le détail de notre voyage. Nous

avons dîné hier à Soissons, qui est une des plus jolies villes de France; elle a une vallée délicieuse et deux églises admirables. L'une, la cathédrale, a été restaurée, c'est-à-dire dégradée indignement. L'autre, l'église de Saint-Jean, a été ruinée par la Révolution. Il lui reste deux aiguilles magnifiques, et le débris d'un cloître dont la destruction est à jamais déplorable. On est fâché d'être Français quand on voit ces profanations commises par des Français sur des monuments français. En quittant Soissons, nous avons fait changer le chargement de la voiture. Ma malle, qui est vieille, avait été mise sur le côté, les pitons avaient cédé; elle s'était ouverte, la boîte de ma croix s'était ouverte aussi, et les divers bijoux qu'elle renfermait dansaient devant l'ouverture. Nous avons cru tout perdu. J'en ai été quitte pour un peu de poussière dans la malle et pour mes deux médailles qui ont été *frustrées*, c'est-à-dire qui se sont rayées réciproquement. Cela n'enlève rien de son prix à la médaille d'or, et M. de Cailleux se fait fort de réparer ce malheur en faisant refrapper la médaille. Nous avons couché à Braine, jolie ville bien bâtie, qui a une autre église en ruines aussi belle que l'abbaye de Jumiéges, dont tu as vu les dessins dans le Voyage pittoresque de Nodier. Partis de Braine hier à trois heures et demie du matin, nous sommes arrivés à Reims à une heure. Là, autre accident. La caisse de Nodier s'était défoncée; tous ses effets ont été inondés de poussière et il a perdu trois cols. Et nous avons dit : Qu'on est à plaindre de voyager sans sa femme! En arrivant, je suis allé à la

poste et à la diligence, j'ai retiré tes lettres, mon épée et ma culotte. J'ai lu tes lettres avec délices sous une grande averse, dont je me suis à peine aperçu. Je suis arrivé sans lever les yeux devant le portail de la cathédrale, et j'y étais depuis dix minutes sans le voir. Je te lisais, ma bien-aimée! Nodier et M. Emmin, député de Besançon et son ami, m'ont rejoint. Nous avons dîné ensemble au *Grand Hôtel du Sacre*. M. Emmin, qui est un charmant compatriote, a payé, ce qui nous oblige à lui rendre à dîner. Tout est hors de prix. Après le dîner, il a fallu aller au spectacle. Quelle corvée! J'y ai vu notre excellent ami Beauchêne, dont j'aime à te parler. Nous sommes rentrés à onze heures, couchés à minuit, éveillés à six heures, et je t'écris, d'abord sur le pupitre de Cailleux, puis (en ce moment) sur le secrétaire de M. de La Rochefoucauld, que je suis venu voir et qui est absent.

Le voilà qui va rentrer, il faut finir cette lettre. Adieu, mon Adèle, embrasse tes bons parents. Dis à papa que Nodier veut absolument qu'il soit pair de France, et dit que cette dignité ne peut manquer à un homme aussi honorable. Si Nodier était roi! Adieu, encore, chère ange; je t'embrasse comme tu sais, comme je baise tes adorables lettres.

Nous partons le 31. Écris-moi à Paris dès le 28. Adieu encore, et encore un baiser.

J'écrirai bientôt à papa.

Reims, 27 mai, 3 h. 3/4 après-midi.

Quel chagrin, mon Adèle! pas de lettres aujourd'hui! Tu me grondes un peu dans ta dernière lettre. Je n'étais pas coupable. Je veux te supposer innocente aussi de ce retard; mais, quelle qu'en soit la cause, je suis bien affligé. Figure-toi avec quelle impatience j'attends une lettre de toi dans mon isolement, et quel vide reste dans mon cœur quand j'ai couru inutilement à la poste. Toute ma joie de la journée a disparu; il ne me reste qu'une consolation, c'est de relire, c'est de baiser cent mille fois tes douces lettres. Je n'ai pas la force de te dire que j'ai vu la cathédrale, et ce que j'y ai admiré ou critiqué. Adieu pour aujourd'hui, bien-aimée! ma lettre serait trop triste et tu l'es déjà tant! Demain je continuerai, je serai plus près d'une lettre de toi, et par conséquent moins malheureux.

28, 9 heures du matin.

J'ai bien mal dormi cette nuit; aussi me suis-je assoupi ce matin, ce qui fait que je me suis levé assez tard. Ces messieurs ont voulu m'emmener à l'abbaye

de Saint-Rémy, mais j'ai à t'écrire, et, malgré leurs pressantes invitations, je veux épancher ma pensée dans ton cœur. Recevrai-je aujourd'hui de tes nouvelles, mon Adèle chérie? Il le faut, il me faut deux lettres. Sinon, je te croirai malade, car je ne veux pas te croire négligente ; tu dois être comme moi : ta santé peut s'altérer, non ton amour. N'est-il pas vrai, mon ange, que tu m'aimes, et que j'aurai aujourd'hui deux lettres de plus à mettre sur mon cœur? Il me faut cet espoir pour continuer celle-ci.

J'ai donc été hier visiter la cathédrale. Elle est admirable comme monument d'architecture gothique. Les portails, la rosace, les tours ont un effet particulier. Nous avons passé, Charles et moi, un quart d'heure en contemplation devant le cintre d'une porte; il faudrait un an d'attention pour tout voir et tout admirer. L'intérieur, tel qu'on l'a fait, est beaucoup moins beau qu'il n'était dans sa nudité séculaire. On a peint ce vieux granit en bleu, on a chargé ces sculptures sévères d'or et de clinquant. Cependant on n'a point commis la faute faite à Saint-Denis, les ornements sont gothiques comme la cathédrale, et tout, excepté le trône qui est d'ordre corinthien (chose absurde), est d'assez bon goût. L'ensemble est satisfaisant pour l'œil, et il faut avoir médité sur la disposition de l'édifice pour juger qu'on n'en a pas tiré tout le parti possible. Telle qu'elle est, cette décoration annonce encore le progrès des idées romantiques. Il y a six mois, on eût fait un temple grec de la vieille église des Francs.

Nous passons nos journées en courses et nos soirées au spectacle, ce dont nous ne pouvons nous dispenser, étant logés chez le directeur du théâtre. La vie, déjà fort chère à notre arrivée, est renchérie depuis et renchérira encore. Hier, à nous quatre, nous avons mangé 81 francs en déjeuner et dîner. Une omelette coûte 15 francs, un plat de pois 13, etc., etc. Cinq petits pains, 42 sous.

J'ai vu Agier et Chazet. Je n'ai point encore rencontré le vicomte de La Rochefoucauld ni le ministre de la guerre. Le roi arrive aujourd'hui à midi. Notre camarade Alaux a fait un fort beau tableau qui figurera dans la salle du banquet.

Nos amis sont toujours charmants. J'ai donné ma médaille d'académicien des Jeux floraux à Nodier qui désire beaucoup l'être; et Cailleux, qui est nommé officier de la Légion, m'a donné sa petite croix de chevalier qui est charmante. Je te ferai faire connaissance avec eux tous à Paris, ainsi qu'avec notre député Emmin qui t'aime déjà et que tu aimeras beaucoup. Il a porté hier ta santé.

Remercie bien, mon Adèle, ta bonne mère Hugo de la petite robe qu'elle a donnée à Didine. Cela m'a touché au cœur. Comment va la dent du petit pipi?

Embrasse bien nos bons parents. Adieu, mon Adèle adorée; voici le moment où mes lettres deviendront plus rares et plus courtes; le sacre a lieu demain. Ne t'inquiète de rien et aime-moi. Le moment approche où je te reverrai. Il me semble que c'est là un de ces bonheurs dont on peut mourir. Adieu, ange!

27 mai, Reims.

Nous avons vu le sacre, mon Adèle; c'est une cérémonie enivrante. Alaux te fait un présent dont tu le remercieras comme tu m'aimes : il t'envoie mon portrait, que Nodier dit plein de pensée. Remercie bien ce nouvel et excellent ami; il est inutile de te recommander ledit portrait. Adieu, bien-aimée, le temps me manque. J'attends deux lettres de toi demain, je n'en ai pas eu aujourd'hui, et toute ma journée a été triste. J'espère que tu l'es moins. Le jour du retour approche de plus en plus. Je t'embrasse bien tendrement et ma Didine.

Ton VICTOR.

28 mai, 3 heures après-midi.

Ce que je vais t'écrire est pour toi seule, mon Adèle. Je viens de lire tes deux lettres; elles m'ont désolé. Je ne tiens plus à Reims, je suis sur des charbons ardents. Comment! on te laisse seule, seule dans ton isolement! On est froid et inattentif pour mon Adèle bien-aimée dans la maison de mon père! Je ne suis pas indigné, cher ange, je suis profondément,

oui, bien profondément affligé. Moi qui connais l'admirable douceur de ton caractère et la bonté sans bornes de mon père, je suis atterré de ce qui se passe là-bas. Ce ne sont pas des soins, des attentions que tu as droit de réclamer, c'est la tendresse et la sollicitude paternelle, c'est quelque chose de plus peut-être que mes propres soins. Mon pauvre et excellent père! que ne lit-il ce qu'il y a dans mon cœur en ce moment, il y verrait quelle douleur inexprimable se mêle à mon dévouement infini pour lui, à mon profond amour pour toi! Je vais lui écrire, à mon premier loisir, mais sois tranquille, ma lettre sera assez adroite pour ne rien blesser dans son cœur et lui faire tout sentir. Va, je suis bien désolé, mais tu as une consolation, n'est-ce pas, dans mon amour, et il est tel que tu le mérites, il est respectueux et tendre comme celui qu'on accorde aux anges, il est infini et éternel.

Adieu pour aujourd'hui, bien-aimée. Je n'ai pas la force de te dire que le Roi vient d'entrer à Reims, que M. de La Rochefoucauld m'attend ce soir, qu'il faudra être debout cette nuit à trois heures, que je suis fatigué d'avoir couru tout le jour. Rien de tout cela ne m'occupe. Je suis triste, plus triste que jamais. Mais tranquillise-toi, nous arrangerons tout cela. Ton Victor, ton mari, ton protecteur, va revenir, et que te manquera-t-il alors? Nous rentrerons chez nous, si cela continue un quart d'heure, et nous oublierons tout, excepté les bontés de mon père.

Ton Victor.

29 mai, 6 heures du soir.

Prends donc comme moi l'habitude de numéroter et de bien dater tes lettres ; je suis quelquefois obligé d'en deviner l'époque ; et tu dois savoir, mon Adèle chérie, combien il y a de douceur à se dire : *elle écrivait à telle heure, pendant que je faisais telle chose!* Ensuite je n'ai encore reçu que quatre lettres, et il me semble que j'aurais dû en recevoir davantage ; si tes lettres étaient numérotées, je le saurais. Ne prends pas ceci pour un reproche, ange adoré ; si c'est un reproche, il est bien tendre, et il te plaira. O mon Adèle, que je t'aime!

Depuis que j'ai reçu tes deux lettres, ma tête ne m'appartient plus. Je me croyais tellement sûr des soins qu'on aurait pour toi ! il me semblait que mon absence te rendait sacrée. Remercie bien Mme Brousse d'une amitié qui m'est chère puisqu'elle te soulage et des soins qu'une autre devrait te rendre. Ne t'affecte pas du reste. Que t'importe la bonne ou la mauvaise humeur d'une personne étrangère dont tu ne dépends pas, dont tu ne dépendras jamais! Aime bien mon bon père qui t'aime tant! Surtout, mon Adèle, épanche bien tout ton cœur dans le mien, dis-moi tout. Ma

Didine m'est dix fois plus chère depuis qu'elle te console ; donne-lui mille baisers sur sa charmante bouche qui n'est pas plus fraîche que la tienne.

Je viens de voir Sosthène, qui est toujours on ne peut plus aimable. Il m'a donné une entrée toute spéciale. Il m'a dit que le Roi avait demandé si j'étais ici. Je suis effrayé de ce qu'ils attendent de moi. J'ai la tête si malade et le cœur si triste. Comment chanter une joie? Nos amis, et surtout Nodier, me chargent de mille hommages pour toi. Adieu, bien-aimée, je t'embrasse sur tes yeux, pour qu'ils ne pleurent plus.

Reims, 30 mai.

Mon bon père t'expliquera, chère ange, quelles nécessités impérieuses me forcent à t'emmener à Paris dès mon retour à Blois, qui sera, j'espère, le 3 au matin.

Remercie bien mon excellent et noble père, et tiens-toi prête. Le temps me manque. Sans adieu, bien-aimée. Je pars demain 31 de Reims.

Ton Victor.

A Madame Foucher, à Paris.

Reims, 31 mai 1825.

Ma chère maman,

Nous partons ce matin de Reims où nous avons assisté à toutes les magnifiques cérémonies du sacre. Je serai après-demain matin 2 juin, vers midi, chez vous, et je repartirai le même jour à six heures pour Blois, si la malle a des places.

Mille affaires, et surtout l'ode qu'il faut que je fasse, me ramèneront sur-le-champ sans doute à Paris, avec mon Adèle et ma Didine. Ma présence y est absolument nécessaire.

Au reste, nous ne nous plaignons pas d'une circonstance qui nous rendra plus tôt à notre bonne famille de Paris.

Adieu, ma chère maman, embrassez bien notre excellent père, et croyez à mon tendre et respectueux dévouement.

Votre fils,

VICTOR.

Madame Victor Hugo,
chez Monsieur le général comte Hugo,
à Blois.

Reims, 31 mai 1825.

Nous partons tout à l'heure, mon Adèle; dans deux jours je serai à Paris; dans trois, à Blois. Quelle joie de te revoir! Il y a beaucoup de choses tristes qui se mêlent à cette joie : il faudra quitter Blois sur-le-champ, et je me promettais là six semaines de repos. Mais une foule de nécessités impérieuses nous obligent à ce sacrifice. Prépare donc tout pour notre départ.

Je viens de voir Roger, qui est ici comme député. Il m'a donné toutes les facilités possibles pour être à Blois sur-le-champ, pourvu que les places ne soient pas prises. Mais il lui est impossible de nous en donner pour le retour; il faudrait que par hasard la malle se trouvât vide, et on ne peut la retenir dès Bordeaux, attendu que plusieurs villes sur la route ont droit à des places, en cas que la voiture soit vacante.

Je viens aussi d'embarquer M. de Chateaubriand. J'étais *seul* à son départ!

Hier a eu lieu la cérémonie des ordres royaux, qui est fort belle. Le costume des chevaliers est magnifique. Au reste, je te dirai tout cela, bien-aimée.

J'aurais encore bien des choses à te dire que je ne puis t'écrire! mais dans trois jours!... Que ces trois jours passeront lentement!

Je te préviens une seconde fois que la voiture dite *la Pompe* est détestable. Vois s'il y a beaucoup de monde dans les grandes messageries et, dans ce cas seulement, arrête à *la Pompe* les trois premières places.

Adieu, mon ange adoré. Si par hasard je n'étais pas à Blois le 3 au matin, comme je l'espère, ne t'inquiète pas. C'est que la malle aura été pleine. Au reste, j'aurai peut-être le temps de t'écrire encore un mot.

Mille tendres baisers,

Ton VICTOR.

Exprime bien toute notre reconnaissance à nos parents, en attendant que je la leur exprime moi-même.

Et ma Didine?

Lettres

à

Sainte-Beuve

1827-1834

A monsieur Sainte-Beuve, 94, rue de Vaugirard

Ce jeudi 8 février [1827].

Je communiquais, l'autre matin, à monsieur de Sainte-Beuve quelques vers de mon *Cromwell*. S'il avait velléité d'en entendre davantage, il n'a qu'à venir lundi soir, *avant huit heures*, chez mon beau-père, rue du Cherche-Midi, hôtel des Conseils de guerre. Tout le monde sera charmé de le voir, et moi surtout. Il est du nombre des auditeurs que je choisirais toujours, parce que j'aime à les écouter.

Son bien dévoué

VICTOR HUGO.

Une ligne de réponse, s'il vous plaît.

Ce samedi [mi-février 1827*].

Venez vite, monsieur, que je vous remercie des beaux vers dont vous me faites le confident. Je veux vous dire aussi que je vous avais deviné — moins peut-être à vos articles si remarquables d'ailleurs qu'à votre conversation et à votre regard — pour un poète. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que je me félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé. Venez de grâce, j'ai mille choses à vous dire, ou faites-moi savoir où je pourrais vous trouver.

Votre ami,

V. H.

A monsieur Sainte-Beuve (très pressé).

Ce mercredi soir [1827].

Voici, cher ami, une lettre que je reçois de l'*Album*. Si vous êtes toujours dans la même intention relativement au *Globe*, vous pouvez envoyer directement à M. Folleville, dont l'adresse est sur la lettre. Ils sont et seront ravis.

Mille fois merci.

Il vuestro hermano,

VICTOR.

* *Note de Sainte-Beuve :*

« Après mes premiers vers communiqués. »

A monsieur Sainte-Beuve. Tubney Lodge,
near Oxford. — England.

Paris, ce 17 septembre 1828 *.

Vos deux lettres, cher ami, ont été une vive joie pour moi. J'avais pris, je l'avoue, cette douce habitude de vous voir souvent, d'échanger mes idées avec vos idées, de rêver quelquefois à l'harmonie de vos vers; votre absence me laissait un grand vide. Elle me dépeuplait presque la rue Notre-Dame-des-Champs. Vos deux lettres sont venues, bien bonnes et bien belles qu'elles sont, nous rendre quelque chose de votre vive et haute conversation, de la poésie de votre cœur et de votre esprit.

Je ne saurais vous dire avec quelle curieuse avidité je vous ai suivi dans votre voyage, chaque détail de vos lettres m'a été précieux, j'y voyais saillir tous les bas-reliefs et reluire les vitraux gothiques des belles

* *Note de Sainte-Beuve :*
« Pendant que je suis en Angleterre, 1828. »

églises que vous avez visitées, heureux homme que vous êtes!

Tandis que vous courez ainsi de sensations en sensations, nous passons ici des jours qui se ressemblent tous. Vous savez notre train de vie; seulement, voilà quelque temps que nous sommes sevrés de couchers de soleil. Il se couche maintenant pendant notre dîner, cela m'attriste. C'est le premier larcin que me fait l'approche de l'hiver.

Je voudrais bien vous envoyer des nouvelles d'ici, mais vous savez dans quelle solitude je vis. Je sais qu'Ancelot vient de faire jouer son *Olga,* dont le *Globe* dit du bien. Il y a eu aussi dans le *Globe* un article stupide de M. C... R... sur votre beau livre. En revanche, le *Provincial* a dit à votre sujet d'assez bonnes choses que je vous garde pour votre retour.

Nous avons bien parlé de vous avec tous nos amis. Les oreilles ont dû vous tinter. Il ne s'est pas dit un vers dans ma cellule qui n'ait fait regretter les vôtres. J'espère que vous nous en rapporterez d'Angleterre pour nous consoler de ce long jeûne.

J'ai annoncé hier à madame votre mère votre prochain retour. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle se portait bien et désirait vivement vous embrasser. Pas plus vivement que nous tous, à coup sûr, toute votre mère qu'elle est.

Sans adieu, bien cher ami. Revenez-nous vite. Je vous recommande Canterbury. C'est une cathédrale à vous remuer et à vous ravir d'enthousiasme. Ce que vous me dites des *restaurations* de Westminster

m'afflige. Les Anglais ont la manie de mêler le *fashionable* au gothique.

A bientôt. Nous vous embrassons tous bien tendrement.

VICTOR.

M. Leprévost, qui sera bien ravi de vous voir, demeure rue Fontenelle, à Rouen. — Nous attendons ici Lamartine. Paul, Boulanger, les Devéria, David, qui ne va pas à Londres, vous embrassent et vous remercient.

Ce dimanche (minuit) [1829*].

J'ai trouvé en rentrant, cher ami, votre précieux cahier. Je viens de le lire et je vous écris ceci, non pas pour vous dire ce que cette lecture m'a fait éprouver, les paroles y suffiront à peine, mais pour jeter un peu sur le papier l'émotion dont vous m'avez pénétré avec vos vers graves et beaux, votre mâle, simple et mélancolique prose, et votre Joseph Delorme qui est vous. Cette histoire courte et austère, cette analyse d'une jeune vie, cette savante dissection qui met une âme à nu, tout cela est admirable et m'a presque fait pleurer. De quel beau livre vous allez doter l'art!

Je tâcherai de vous aller voir demain.

Votre frère,

VICTOR.

* *Note de Sainte-Beuve :*
« Après la communication manuscrite de la *Vie de Joseph Delorme.* »

A Monsieur Sainte-Beuve, poste restante, Reims.

2 novembre 1829, Paris*.

Votre bonne et bien bonne lettre du 25 est venue, cher ami, nous faire un grand plaisir et une grande peine. Ni vous, ni Boulanger, n'avez donc reçu les lettres que ma femme vous avait adressées *poste restante* à Strasbourg? Il y a une fatalité en tout ceci. A peine étiez-vous partis tous deux que cette maudite inflammation que vous me connaissez dans les intestins se met en marche, remonte dans la tête et se jette sur mes yeux. Me voilà alors aveugle; enfermé des jours entiers dans mon cabinet, store baissé, volet fermé, porte close, ne pouvant travailler, ni lire, ni écrire, et ne vous ayant ni l'un ni l'autre, *lumen ademptum*. Là-dessus votre première lettre (de Dijon) nous arrive, puis celle de Boulanger, cinq minutes après. Vous jugez de la joie! ma femme me les lit toutes deux, me les relit. Vous ne disiez ni l'un ni

* *Note de Sainte-Beuve :*

« Pendant mon voyage aux *bords du Rhin*, le temps où je faisais les *Consolations*. »

l'autre où l'on pouvait vous écrire. Nous attendons les secondes. Elles nous arrivent (de Besançon), j'étais encore aveugle. Vous nous indiquiez Strasbourg pour vous répondre. Ma femme s'en charge, presque joyeuse de mes mauvais yeux qui lui donnaient le droit de vous écrire. Les deux lettres de quatre pages, deux lettres faites à nous deux ma femme, à demi dictées par moi, à demi arrangées par elle, les deux lettres pleines de notre cœur et de notre tristesse, et vous rappelant à grands cris, partent. *A Strasbourg, poste restante;* cela était bien lisiblement écrit sur l'adresse, et vous ne les recevez pas! et cependant ni Latouche ni Janin ne sont courriers de la poste! Qu'avez-vous dû penser, cher ami? Après des lettres comme les vôtres, quel effet a dû vous faire ce silence! Vous m'aurez excusé sur ma paresse, sur mes affaires, que sais-je? — Est-ce que, pour vous écrire, il peut y avoir paresse ou affaires? Cela a dû vous mécontenter fort, et, je me trompe peut-être, mais il me semble que votre troisième lettre (de Worms) bonne, excellente et parfaite qu'elle est, est cependant plus froide que les deux autres. Je ne saurais vous dire, cher ami, à quel point cette idée me tourmente et combien il me tarde que la feuille de papier que voici soit à Reims, et vous aussi. — Ainsi rien de notre pensée, rien de notre tristesse ne vous a accompagné, durant votre voyage! Vous n'avez pas su à quel point tout ici a été rempli de votre absence, combien nous avons parlé de vous, pensé à vous, qu'il n'y a plus de bonne soirée, rue Notre-Dame-des-Champs, depuis que vous n'y êtes

plus, plus de canapé, plus de coin de feu, plus de causeries, que vous nous avez manqué pour tout. Vous n'avez rien su de tout cela, vous, mes deux amis les plus chers! et si vous en avez deviné quelque chose, cette absurde lacune de Strasbourg est venue dérouter votre amitié et la faire douter de la mienne! Cela n'est-il pas désolant? Dépêchez-vous donc bien vite d'arriver à Reims et de lire ce que j'écris ici!

Au reste, vous m'avez encore porté bonheur. Votre troisième lettre m'a rendu mes yeux. C'est la première chose que j'aie lue depuis votre départ, et, avec la lettre pour Boulanger, ceci est la première chose que j'écris. Cette lettre vaudrait d'être moins insignifiante. Les vôtres font notre joie, et nous les relisons sans cesse. C'est un journal charmant de votre voyage, mêlé de bonnes et tendres pensées pour nous.

Hélas! mon pauvre ami, hors vos lettres, il ne m'est guère venu de joie du dehors depuis trois semaines. Tout s'assombrit autour de nous. Nous voilà revenus comme à nos premiers jours de lutte et de combat. Ces misérables Janin et Latouche, postés dans tous les journaux, épanchent de là leur envie et leur rage et leur haine. Ils ont fait une défection fatale dans nos rangs au moment décisif. La vieille école, qui ne soufflait plus, a repris l'offensive. Un orage terrible s'amoncèle sur moi, et la haine de tout ce bas journalisme est telle, qu'on ne me tient plus compte de rien. *Othello* a réussi cependant, non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait, et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos

shakspeariens ; cela du moins est un bien ; mais, à la caverne des journaux et dans l'antre des coulisses, une double cabale s'organise contre moi et ne fait que s'aiguiser sur *Othello* pour *Hernani*. Voilà où nous en sommes. Cela est bien triste comme vous voyez. On nous fait payer bien cher l'avenir. Mais arrivez vite, et pour quelques jours du moins je n'y penserai plus.

Montrez cette lettre à notre Boulanger qui vous montrera la sienne, car tout ce qui est en moi, tout ce qui vient de moi, est également à vous deux.

VICTOR.

Ma femme vous dit mille choses et veut que vous reveniez tout de suite. Mille amitiés à notre excellent et cher Robelin. Tous nos amis vous embrassent et ne font que parler de vous ; moins que moi pourtant.

Ce 12 mars [1830].

Nous sommes à l'Odéon, cher ami ; vous y avez vos entrées, vous seriez mille fois aimable de venir nous y rejoindre.

A vous du fond de l'âme.

VICTOR.

Monsieur Sainte-Beuve, chez M. Ulric Güttinguer,
rue Fontenelle, Rouen.

Paris, dimanche, 16 mai 1830.

Vous connaissez toute ma paresse, mon ami, mais il me paraît que vous ne connaissez pas toute mon amitié, puisque vous supposez que j'accepterai votre *dispense* d'écrire. Je ne sais qu'une raison qui pourrait me déterminer à ne pas vous écrire, c'est la pensée que la privation de mes lettres contribuerait à abréger votre absence, et vous ramènerait quelques jours plus tôt. Mais Güttinguer est avec vous, et si douce compagnie comble tous les vides de votre cœur, heureusement pour vous, malheureusement pour moi.

Si vous saviez, vous, combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps! combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, à emménager ainsi sans vous dans cette déserte ville de François Ier! comme, à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir,

votre conversation, et toujours votre amitié! C'est fini. L'habitude est prise dans le cœur. Vous n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi. Voilà une épreuve qui sera bonne, en cela, du moins, que vous n'en tenterez plus d'autre, et la Normandie nous sauvera de la Grèce.

Du reste, nous sommes matériellement bien ici, parfaitement même. Des arbres, de l'air, un gazon sous notre fenêtre, de grands enfants dans la maison pour jouer avec nos petits, M. de Mortemart très aimable qui nous accable d'attentions et de journaux, beaucoup de solitude, plus de *Hernanistes,* tout serait bien, n'étaient ces deux chambres vides qui font vide pour nous tout le reste de la maison.

Je fais même des vers. Et, à ce propos votre seconde lettre m'a désappointé. Boulanger était parti pour Rouen ces jours passés. Je croyais qu'il vous y avait vu, et, là-dessus, me voilà, sous les grands arbres des Champs-Élysées, faisant vers sur vers à Sainte-Beuve et à Boulanger, *mon peintre et mon poète,* tous deux absents, tous deux à Rouen. Et puis vient une lettre de vous, qui ne me dit rien de Boulanger, et renverse de fond en comble mes deux élégies! Jugez.

Adieu, mon ami, nous vous embrassons tous et je vous embrasse pour tous. Mais revenez bien vite. Tout ceci aussi pour notre Güttinguer.

Vous avez eu un charmant article de Nisard. Je lui ai écrit pour vous.

A Monsieur Sainte-Beuve,
19, *rue Notre-Dame-des-Champs.*

Ce vendredi soir, [4 juin 1830].

Nous y étions, cher ami! Jugez du chagrin! — Nous avons des portiers stupides. Ne les écoutez jamais, et montez toujours. — A dimanche, n'est-ce pas? bien sûr! Vous devriez venir dîner avec nous.

V.

A Monsieur Sainte-Beuve, chez M. Ulric Güttinguer,
à Rouen.

4 août [1830*].

Je vous écris ces deux mots à la hâte, cher ami. Nous sommes tranquilles maintenant. La population de Paris s'est admirablement conduite pendant le combat et après la victoire. Espérons que tout ira bien.

* *Note de Sainte-Beuve :*
« Révolution de Juillet. »

Je vais faire mon service de la garde nationale.
Je vous aime plus que je ne puis dire.

VICTOR.

Embrassez pour moi Güttinguer.

A Monsieur Sainte-Beuve,
19, *rue Notre-Dame-des-Champs.*

Ce jeudi, [4 novembre 1830].

Je viens de lire votre article sur vous-même et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir. Vous savez que votre bonheur empoisonné empoisonne à jamais le sien, parce qu'il a besoin de vous savoir heureux. Ne vous découragez donc pas. Ne faites pas fi de ce qui vous fait grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous nous appartenez, et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.

Votre meilleur ami,

V.

Venez nous voir.

Le 8 décembre [1830].

Pouvez-vous croire que je parle de vous *légèrement?* J'ai pu vous dire *inconstant* pour des affaires d'art ou autres misères, mais point pour des affaires de cœur. N'ensevelissons point notre amitié : gardons-la chaste et sainte, comme elle a toujours été. Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre ; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours.

Songez *qu'après tout,* vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

V.

---

24 décembre [1830].

Vous faites bien de m'écrire, mon ami, vous faites bien pour nous tous. Nous lisons vos lettres ensemble, ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous me rappelez sont pleins de douceur. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais? Moi, je l'espère. Allez, j'aurai toujours joie à

vous voir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une. Mais écrivons-nous, écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu.

VICTOR.

Le 1er janvier 1831.

Bonjour, Sainte-Beuve je te remerci bien de ta belle poupé. Charles est bien content aussi et nou tanbrasseron bien quan tu vindra voir papa et maman ma petit sœure est bien contente aussi.

Ta petit ami,

DIDINE.

2 janvier 1831.

Vous avez été bien bon pour mes petits enfants, mon ami. Nous avons besoin de vous en remercier, ma femme et moi. Venez donc dîner avec nous après-demain mardi. 1830 est passé!

Votre ami

VICTOR.

Avez-vous reçu la lettre de Didine?

Ce 9 mars [1831].

Il y a des siècles, cher ami, que je ne vous ai vu, et je passe ma vie à parler de vous et à y penser. Je vous enverrai *Notre-Dame de Paris* un de ces matins. N'en pensez pas trop de mal, je vous prie.

Permettez-moi, en attendant, de vous adresser M. Bulos, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, recueil qui se régénère, et qui serait bien puissamment rajeuni si vous vouliez y coopérer. M. Bulos qui, je crois, vous plaira beaucoup, désire vivement vous entretenir de cette affaire.

Faites pour lui, je vous prie, tout ce que vous pourrez.

Votre éternel ami,

V. H.

Ce dimanche 13 [mars 1831].

Je ne vous ai pas vu hier soir, mon ami, et vraiment, ç'a été un chagrin. J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines que vous me faites à vous conter,

tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi, j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement, de toutes ces choses avec vous. N'avez-vous pas quelquefois l'idée que vous vous trompez, mon ami? Oh! je vous en supplie, ayez-la, c'est la seule prise qui me reste peut-être encore sur vous. Nous en causerons, n'est-ce pas?

Maintenant, les misères.

Voulez-vous vous charger de *Notre-Dame de Paris?* Croyez-vous encore n'avoir pas trop de mal à en dire, car si l'on en dit du mal, je ne veux pas que ce soit vous? En ce cas, faites insérer, demain ou après, un de ces fragments dans le *Globe*, avec annonce que le livre paraît mercredi. J'ai chargé Gosselin de vous envoyer un des premiers exemplaires. Vous le lirez, n'est-ce pas? Vous me direz après franchement si vous croyez pouvoir en rendre compte, et j'irai un de ces matins écrire sur votre exemplaire que je suis toujours et que j'ai toujours été et que je serai toujours

Votre meilleur ami,

V. H.

Ce vendredi 18 mars 1831.

Mon ami,

Je n'ai pas voulu vous écrire sur la première impression de votre lettre. Elle a été trop triste et trop amère. J'aurais été injuste à mon tour. J'ai voulu attendre plusieurs jours. Aujourd'hui, je suis du moins calme, et je puis relire votre lettre sans trop raviver la profonde blessure qu'elle m'a faite. Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde*, pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh! oui, je vous le dis avec plus de tristesse encore pour vous que pour moi, vous êtes bien changé! Vous devez vous souvenir, si vos nouveaux amis n'ont pas effacé en vous jusqu'à l'ombre de l'image des anciens, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous; rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé,* vous le savez, *avec la ferme résolution* de tenir ma promesse et de *faire comme vous voudriez;* rappelez-vous cela, et songez que vous venez de m'écrire que dans cette

affaire j'avais manqué envers vous d'*abandon*, de *confiance*, de FRANCHISE! Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. Je vous le pardonne dès à présent. Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonnerez pas.

Toujours votre ami malgré vous.

V. H.

Ce 4 avril [1831].

C'est moi, mon ami, qui veux vous aller voir, vous remercier, vous serrer la main. Votre lettre m'a causé une vive et réelle joie. Croyez, mon ami, du moins je l'éprouve, qu'on ne se défait pas si vite d'une vieille amitié comme la nôtre. Ce serait un profond malheur que de pouvoir vivre après la mort d'un si grand morceau de nous-mêmes.

VICTOR HUGO.

Vous viendrez dîner un de ces jours avec nous, n'est-ce pas?

Ce vendredi matin 1er juillet 1831.

. . . . . .

Dans un concours heureux brillaient de toutes parts
Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts.
Sur quarante mortels qui briguaient son suffrage,
Est-ce peu qu'aux traits séduisants
De votre muse de quinze ans
L'Académie ait dit : Jeune homme, allons! courage!...
Tendre ami des neuf sœurs, mes bras vous sont ouverts!
Venez, j'aime toujours les vers!...

. . . . . .

Voilà tout ce que je me rappelle, mon cher ami. C'était en 1817. Faites de cela ce que vous voudrez. Ce sont de bien pauvres vers à encadrer dans votre riche prose; et vous avez bien de la charité d'enchâsser ainsi cet infortuné François de Neufchâteau.

Nous sommes ici* admirablement, si bien que nous ne savons guère quand nous en partirons; ma femme est ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante. C'est une charmante hospitalité. Adieu. On sonne la cloche pour le déjeuner.

N'oubliez pas de m'écrire de Liége.

Toujours bien à vous,

VICTOR.

* Aux Roches, chez M. Bertin.

Ce 6 juillet [1831].

Ce que j'ai à vous écrire, cher ami, me cause une peine profonde, mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liége m'en aurait dispensé, et c'est pour cela que je vous ai semblé quelquefois désirer une chose qui en tout autre temps eût été pour moi un véritable malheur, votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, et j'avoue que vos raisons peuvent être bonnes, il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, fût-ce pour la dernière fois. Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris.

Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là, mon ami, notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous ! nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous. Cela est affreux à sentir, quand on est ensemble, dans la même chambre, sur

le même canapé, quand on peut se toucher la main. A deux cents lieues l'un de l'autre, on se figure que ce sont les deux cents lieues qui vous séparent. C'est pour cela que je vous disais : partez! Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout ceci, Sainte-Beuve? où est notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'allée et de venue, notre causerie intarissable sans arrière-pensée? Rien de tout cela. Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même, qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence même. Au moins, le vide sera complet.

Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée? je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant. Cela m'irrite, contre moi d'abord et surtout, puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin contre une autre dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre. De toutes ces souffrances du cœur, il s'échappe toujours, quoi que je fasse, quelque chose au dehors; et cela nous rend tous malheureux, plus malheureux qu'avant de nous être revus.

Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour, le plus tôt possible, et pour la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir. Nous nous aimerons toujours. Nous nous écrirons, n'est-ce pas? Quand nous nous rencontrerons quelque part, ce sera une joie, nous nous serrerons la main avec plus [de] tendresse et d'effusion qu'ici. Que dites-vous de tout cela? Écrivez-moi un mot.

J'arrête ici cette lettre. Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a bien fait souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous.

Adieu.

Votre ami, votre frère,

VICTOR.

J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous.

---

7 juillet 1831.

Je reçois votre lettre, cher ami, elle me navre. Vous avez raison en tout, votre conduite a été loyale et parfaite, vous n'avez blessé ni dû blesser personne... tout est dans ma pauvre malheureuse tête, mon ami! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais, sans la moindre exagération, je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour vous servir, vous l'aurez, et ce sera peu sacrifier. Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous *seul,* je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer. J'ai beau me redire tout ce que vous me dites et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi, je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi.

Voilà trois mois que je souffrais plus que jamais. Vous voir tous les jours en cet état, vous le comprenez, remuait sans cesse toutes ces fatales idées dans ma plaie. Jamais rien de tout cela ne sortira au

dehors, vous seul en saurez quelque chose. Vous êtes toujours, n'est-ce pas que vous le voulez bien? le premier et le meilleur de mes amis. Voilà un jour pourtant sous lequel vous ne me connaissiez pas encore! Que je dois vous sembler fou et vous affliger! Écrivez-moi que vous m'aimez toujours. Cela me fera du bien... Et je vivrai dans l'attente du jour bien heureux où nous nous reverrons!

V.

---

10 juillet 1831.

Votre lettre m'a fait du bien. Oh! oui, vous êtes toujours et plus que jamais mon ami! Il n'y a qu'un bon et tendre ami comme vous qui sache sonder d'une main si délicate une douleur si profonde et si vive! Nous nous reverrons en effet çà et là. Nous dînerons quelquefois ensemble. Ce sera une joie pour moi. — En attendant, mon pauvre ami, priez Dieu pour que le calme du cœur me revienne. Je ne suis pas habitué à souffrir!

V.

Écrivez-moi. Ne m'abandonnez pas.

Ce 21 [juillet 1831].

J'ai les yeux si malades, cher ami, que j'y vois à peine pour vous écrire. Je reçois votre lettre en rentrant de la campagne où j'étais allé passer quelques jours dans l'espoir d'y trouver des distractions, qui m'ont fui là comme ailleurs. Je n'ai plus qu'une pensée, triste, amère, inquiète, mais, je vous jure, pleine au fond de tendresse pour vous. Voici les vers que vous me demandez. Faites-en tout ce que vous voudrez, comme vous le voudrez. Vous êtes mille fois trop bon de vous occuper encore de moi. J'en suis toujours bien fier, et plus profondément touché que jamais. Mais surtout aimez-moi et plaignez-moi.

Votre frère,

VICTOR.

Vendredi soir [5 août 1831].

Votre lettre m'émeut aux larmes, mon ami. Oui, je compte sur vous. Voici un laissez-passer. Avez-vous quelques amis, de ces amis comme vous savez qu'il m'en faut, avec les ennemis que j'ai; je vous donnerai

les moyens de les placer. Croyez-vous que Lerminier, que Magnin, que Brizeux assisteraient à *Marion* avec plaisir et voulez-vous vous charger de leur dire que je tiens des places à leur disposition? Pardon! vous voyez comme je dispose de vous; c'est encore comme autrefois.

Votre fidèle ami,

VICTOR.

La représentation aura lieu jeudi et la répétition mercredi. Vous verrez *relâche* sur l'affiche.

---

17 mai [1832].

Je pense, mon cher ami, que vous avez vu Renduel et qu'il vous a dit ce dont je l'avais chargé. Jusqu'à présent je n'ai proposé votre article aux *Débats* qu'avec une extrême réserve en maintenant tous les priviléges dus à votre talent, et en demandant que l'article fût accepté sur votre nom sans être lu au préalable. Cependant M. Bertin l'aîné, qui a, vous le savez, la plus haute et la plus profonde estime de ce que vous faites et de ce que vous êtes, m'ayant témoigné hier le désir de lire l'article, uniquement pour voir s'il ne renfermait rien de contraire à la couleur politique du journal, je ne pense pas qu'il faille le lui refuser. Je

le lui remettrai donc, si vous ne me le défendez pas. M. Bertin est on ne peut plus disposé à insérer, et je suis convaincu que l'article passera. Sinon, je compte toujours sur votre bonne intention pour le *National*. J'ajouterai ici, *en confidence,* que le désir de vous avoir aux *Débats* comme rédacteur littéraire me paraît très grand et perce dans tout ce qu'on me dit. *Tenez ceci bien secret.* Qu'en pensez-vous de votre côté?

Maintenant, vous serait-il possible d'ajouter à votre admirable article une page, n'importe où, à la fin par exemple, pour parler de l'édition en elle-même, des nouvelles préfaces, notamment de celle du *Dernier jour d'un condamné* qui a quelque étendue, sinon quelque importance, et pour dire que lorsque la réimpression nouvelle de *Notre-Dame de Paris* paraîtra, le journal en reparlera, ainsi que des trois chapitres nouveaux qui sont très longs, et où figure Louis XI. Ceci est dans l'intérêt matériel de la chose et du libraire. Pardon! si vous y consentez, écrivez-moi s'il est nécessaire que je vous renvoie l'article ou si au contraire vous pouvez faire cette addition sans cela et me l'envoyer assez promptement pour que la remise du tout à M. Bertin ne soit pas trop retardée.

Pardon encore et mille fois merci.

V.

Ce 7 juin, dix heures du soir [1832*].

Je rentre, mon cher ami; l'heure de rendez-vous au *National* est passée. Mais je m'unis à vous de grand cœur. Je signerai tout ce que vous signerez, à la barbe de l'état de siège.

Votre ami dévoué,

VICTOR.

---

12 juin 1832.

Je ne suis pas moins indigné que vous, mon cher ami, de ces misérables escamoteurs politiques qui font disparaître l'article 14 et qui se réservent la mise en état de siège dans le double fond de leur gobelet!

J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une

* « Après les événements de juin 1832, à la suite de l'insurrection, Paris fut mis en état de siége; on put craindre, à un moment, une réaction sanglante, et il fut question d'insérer dans *le National* une protestation revêtue de signatures... »

(Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*, 1870.)

exécution politique, et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

Oui, c'est un triste, mais un beau sujet de poésie que toutes ces folies trempées de sang! Nous aurons un jour une république, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs. Mais il ne faut pas souffrir que des goujats barbouillent de rouge notre drapeau. Il ne faut pas, par exemple, qu'un Frédéric Soulié, dévoué il y a un an à la quasi-censure dramatique de M. d'Argout, clabaude à présent en plein café qu'il va fondre des balles. Il ne faut pas qu'un Fontan annonce en plein cabaret pour la fin du mois quatre belles guillotines permanentes dans les quatre places principales de Paris. Ces gens-là font reculer l'idée politique qui avancerait sans eux. Ils effrayent l'honnête boutiquier qui devient féroce du contre-coup. Ils font de la république un épouvantail. 93 est un triste asticot. Parlons un peu moins de Robespierre et un peu plus de Washington.

Adieu. Nous nous rencontrerons bientôt, j'espère. Je travaille beaucoup en ce moment. Je vous approuve de tout ce que vous avez fait, en regrettant que la protestation n'ait pas paru. En tout cas, mon ami, maintenez ma signature près de la vôtre.

Votre frère,

VICTOR.

Ce vendredi 21 septembre [1832].
Les Roches.

Je vous écris bien vite quelques lignes, mon ami. Quelqu'un part en ce moment pour Paris et se charge de cette lettre pour vous. Quand on met une lettre à la poste à Bièvre, elle met trois ou quatre jours pour arriver à Paris. Je crois, vraiment, qu'elle passe par Marseille.

Nous sommes ici dans la plus grande paix qui se puisse imaginer. Nous avons des arbres et de la verdure mêlée à ce beau ciel bleu de septembre sur notre tête. C'est tout au plus si je fais quelques vers. Je vous assure que le mieux ici est de se laisser vivre. C'est une vallée pleine de paresse.

Votre lettre pourtant m'a fait regretter Paris. Si j'avais été à Paris, nous aurions dîné ensemble dans quelque cabaret, et vous m'auriez lu votre article sur Lamartine. Vous savez combien j'aime Lamartine, et combien je vous aime. Vous êtes pour moi deux poètes égaux, deux admirables poètes du cœur, de l'âme et de la vie. Jugez combien je suis impatient de voir l'un analysé par l'autre. J'attends avidement la *Revue* du 1er octobre. C'est une chose singulière que vous m'ayez amené à désirer un journal au milieu de toutes ces belles prairies.

M. Bertin a invité l'abbé de Lamennais et Monta-

lembert à dîner aux Roches. Ils viendront dimanche. Ils trouveront ici d'assez médiocres catholiques, mais de vrais et sincères amis de tout génie et de toute vertu.

Adieu, mon cher ami. Je n'ai pas encore besoin de votre bonne présence au *Roi s'amuse*. Comptez que j'userai de vous comme vous usériez de moi. Le premier bonheur de la terre, c'est de rendre des services à un ami ; le second, c'est d'en recevoir.

Adieu. Je vous serre tendrement les mains.

VICTOR.

Nous nous portons tous à merveille. Ma femme fait deux lieues à pied tous les jours et engraisse visiblement.

A Monsieur Sainte-Beuve, 1 ter, *rue du Montparnasse.*

13 novembre 1832.

Toute la salle est louée, mon ami, et louée je ne sais trop comment à je ne sais trop qui. Cela s'est fait si rapidement que je n'y ai vu que du feu. On a cependant réservé quelques loges pour ceux de mes amis qui voudraient en louer, et je suis heureux de pouvoir en faire céder une à Mme Allart. Elle pourra, la veille de la représentation (qui aura lieu

le 22), faire retirer les coupons de la loge n° 5 des secondes, côté gauche. La loge est à six places. Je vous garde une stalle, et je vous donnerai les deux billets que vous désirez. Que vous êtes bon de penser à moi et de m'aimer toujours un peu!

Le *gentilhomme* devient, en effet, fabuleux; mais que voulez-vous? il faut le plaindre encore plus que le blâmer. Il sera bien ravi si le *Roi s'amuse* fait fiasco. C'est ainsi qu'il me paye les applaudissements frénétiques d'*Othello*.

Vous, vous êtes toujours le grand poète et le bon ami. J'aurai grande joie à vous rencontrer un de ces dimanches soirs chez Nodier, peut-être dimanche prochain, n'est-ce pas?

Votre vieil ami,

V.

Ce samedi soir 1er décembre [1832].

J'ai vu Carrel, mon cher ami, et je l'ai trouvé cordial et excellent. Il m'a dit que vous n'aviez qu'à lui apporter demain un extrait de la préface (Renduel a dû vous l'envoyer ce soir) avec une espèce de petit article où vous diriez ce que vous voudriez, que le tout serait publié lundi matin dans la partie politique du journal. Il m'a déclaré qu'il croyait que c'était le devoir du *National* de m'appuyer énergiquement et

sans restriction dans ce procès que je vais intenter au ministère, et il a ajouté *de son propre mouvement* que je pouvais vous prier de sa part de faire, d'ici à cinq ou six jours, un article politique étendu sur toute la question et sur la nécessité où est l'opposition de me soutenir chaudement dans cette occasion, si elle ne veut pas s'abdiquer elle-même. J'ai grand besoin de tous ces appuis, mon cher ami, dans la lutte où me voilà contraint de m'engager et de persister, moi à qui vous connaissez des habitudes si recueillies et si domestiques. Somme toute, j'ai été enchanté de Carrel. Il est disposé à tout faire pour donner à mon affaire le plus d'importance possible. Quant à la question littéraire, il est fort bien aussi. Il dit même qu'il ne verra aucun inconvénient à ce que vous ou Magnin fassiez un article sur la pièce imprimée, dans une semaine ou deux, quand l'article de Rolle sera assez complètement oublié pour que le journal n'ait pas l'air de se contredire.

Adieu, mon pauvre ami. Voilà bien des services que je vous demande à la fois, et je dois vous excéder. Mais vous êtes encore l'ami sur lequel je compte le plus, et je demande tous les jours au ciel une occasion de vous rendre tous les bons offices de cœur que je vous dois.

Je me remets tout entier dans vos mains.

Votre ami à toujours,

VICTOR.

[Décembre 1832.]

Je ne sais pas l'adresse de Béranger, mon cher Sainte-Beuve. Est-ce que vous seriez assez bon, vous qui le voyez souvent, pour vous charger de ce paquet pour lui?

A bientôt. Je vous aime plus que jamais.

VICTOR.

Je pense que Renduel vous a remis votre exemplaire.

Que devient notre bon Leroux? Je ne le vois plus.

Ce 31 décembre 1832.

Mon cher Saint de Beuve,

Je te remercie bien du beau livre de Paul et de Virginie que tu m'a envoyé. Toto et Charle son très content du soldat et du jardin déplante. Dédé est très contante du beaux boa que tu lui à donné et elle le prends poure son petit chat si on lui donnait toujours elle s'amuserai bien. Mais malheureusement on ne veut pas lui lesser toujours.

Papa m'a dit que je te dise bien des choses de sa part maman aussi.

Adieu mon cher Saint de Beuve.

LÉOPOLDINE HUGO.

Ce 31 décembre 1832.

Voici du style de Didine, mon ami, il faut qu'ici j'en mette aussi un peu du mien, et que je vous remercie et que je vous embrasse du fond du cœur.

VICTOR.

---

18 janvier [1833].

Quand personne n'entre, vous, mon ami, vous avez toujours droit d'entrer. Je vous ferai donc assister à une répétition, dès qu'il y en aura une un peu passable, et je serai bien heureux de vous y avoir. Je vais faire retenir les deux stalles que vous désirez à l'amphithéâtre (stalles rouges), ce sont les meilleures places de la salle. Elles seront inscrites sous votre nom *.

Je vous serre la main.

VIC.

* Il s'agit de la représentation de *Lucrèce Borgia*. Sainte-Beuve avait demandé les deux stalles pour George Sand.

Ce dimanche [24 février 1833].

Je vous envoie, mon ami, un passage de Planche auquel je ne comprends rien. Il faut qu'il soit fou de se figurer que j'établirai jamais, je ne dis pas la moindre solidarité, mais le moindre rapprochement entre vous, Sainte-Beuve, et lui.

Vous savez bien, vous, que vous n'avez pas d'ami meilleur que moi.

V.

---

25 février [1833].

Entre vous et moi, Sainte-Beuve, il y a une amitié scellée d'une façon trop profonde et trop durable pour que les petites affaires de l'amour-propre nous divisent jamais un seul instant. Nous sommes des amis sérieux. C'est notre devoir de ne jamais ajouter foi une minute aux commérages qu'on pourrait colporter de vous à moi et de moi à vous, tantôt bêtement, tantôt perfidement. Vous ne doutez pas, n'est-ce pas, mon ami, que jamais votre nom ne sort de ma bouche que comme il en doit sortir, avec l'effusion de l'amitié, de l'admiration et de la tendresse la plus fraternelle. Il me serait même impossible de souffrir autour de moi des hommes qui ne pensassent pas de vous comme j'en pense et qui n'en parlassent pas comme j'en parle. Vous êtes une de mes religions,

n'oubliez jamais ceci, et toutes les fois qu'on essaiera de venir vous dire que j'ai parlé de vous autrement que comme d'un frère, dites simplement *cela n'est pas*. — Je ne sais pourquoi je vous écris tout cela, car je suis sûr que c'est tout simplement votre pensée que je transcris ici; mais puisqu'on a eu la niaiserie de prononcer votre nom à propos de la pauvre conduite de M. Buloz à mon égard, j'avais besoin de vous dire, moi, que jamais vous n'avez été plus cher et plus présent à ma pensée qu'en ce moment où je vous vois à peine.

V.

---

10 mars [1833].

Il faut, mon ami, que je vous écrive un mot pour Abel. L'animosité de M. Buloz contre moi retombe sur lui. M. Buloz avait fait avec lui une convention dans laquelle j'avais servi d'intermédiaire, et qui avait déterminé Abel à refuser les offres qu'on lui faisait d'autre part. Aujourd'hui M. Buloz juge à propos d'éluder ou de rompre cette convention... Je n'ai rien à lui dire. Mais vous seriez bien bon, vous, mon cher Sainte-Beuve, de lui parler...

Voyez si tout souvenir des services passés n'est pas éteint dans l'esprit de M. Buloz. De cette affaire dépend tout l'avenir entre lui et moi. Je juge les hommes une bonne fois et tout est dit.

J'irai vous chercher, mon ami. J'irai causer avec vous de cela et de tant d'autres choses pour lesquelles j'ai besoin de vos conseils et de votre amitié. Votre amitié est encore un des meilleurs endroits de ma vie. Je n'y songe jamais qu'avec attendrissement. Je relisais l'autre jour les *Consolations*. Où est-il, ce beau passé? Ce qui ne passe pas, c'est un souvenir comme le vôtre dans un cœur comme le mien. Adieu, croyez bien que je n'ai jamais été plus *digne* d'être aimé de vous.

---

12 juin [1833].

L'amitié que j'ai pour vous, vous le savez, mon cher Sainte-Beuve, est en dehors de toutes les questions littéraires ou politiques du monde. Sans doute, ce serait un grand bonheur pour moi de savoir, sur tous ces problèmes de l'art dont la solution occupe ma vie, votre pensée en harmonie avec la mienne, comme autrefois. Mais qu'y faire? nous flottons tous plus ou moins. Ce qui ne flotte et ne varie pas en moi, c'est mon admiration pour ce que vous faites et ma tendresse pour ce que vous êtes.

Vous voulez que nous dînions ensemble. Ce sera une vive joie pour moi et je vous dirai mille choses. Je vous écrirai le premier jour que j'aurai de libre.

Je vous serre la main. A bientôt.

V.

20 août [1833].

J'irai vous voir un de ces jours, mon cher Sainte-Beuve, j'ai besoin de vous parler, j'ai besoin de vous dire ce que je viens de dire à quelqu'un qui me rapportait, sans malveillance d'ailleurs, de prétendues paroles froides de vous sur moi. J'ai dit que cela n'était pas, que vous saviez bien que vous n'aviez pas d'ami plus éprouvé que moi, ni moi que vous, que notre amitié était de celles qui résistent à l'absence et aux bavardages, et que j'étais à vous comme toujours du fond du cœur. J'ai dit cela, et puis je me mets à vous l'écrire, afin qu'il ne s'introduise rien à notre insu entre nous, et qu'il ne se forme pas la moindre pellicule entre votre cœur et le mien.

A bientôt. Je vous serre la main. J'ai toujours bien mal aux yeux, et je travaille sans relâche.

VICTOR.

---

22 août [1833].

Je veux vous écrire sur-le-champ, sur l'impression de votre lettre. Je devrais peut-être attendre un jour ou deux, mais je ne pourrais. Vous connaissez bien peu ma nature, Sainte-Beuve, vous m'avez toujours

cru vivant par l'esprit, et je ne vis que par le cœur. Aimer, et avoir besoin d'*amour* et d'*amitié*, mettez ces deux mots sur qui vous voudrez, voilà le fond heureux ou malheureux, public ou secret, sain ou saignant, de ma vie, vous n'avez jamais assez reconnu cela en moi. De là plus d'une erreur capitale dans le jugement si bienveillant d'ailleurs que vous portez sur moi. Vous secouerez même peut-être la tête à ceci. Cela est bien vrai pourtant. Vous m'écrivez une longue lettre, mon pauvre et bon ami, pleine de détails littéraires et de petits faits grossis par l'éloignement qui s'évanouiraient et nous feraient rire tous les deux après une demi-heure de causerie. J'en suis tellement convaincu que je suis sûr que vous en conviendrez vous-même après deux minutes de réflexion et que je ne m'y arrête pas. Je vous l'ai déjà écrit une fois, je crois, Sainte-Beuve, il n'y a pas de question *littéraire* entre nous. Il y avait un ami et un ami. Rien de plus et rien de moins. J'avoue que l'absence a produit sur nous deux des effets inverses. Vous m'aimez moins qu'il y a deux ans, moi je vous aime plus. En y réfléchissant, on voit que c'est tout simple. C'est moi qui étais le blessé. L'oubli lent et graduel de part et d'autre des faits qui nous ont séparés tourne pour vous dans mon cœur et contre moi dans le vôtre. Puisque la vie est ainsi faite, résignons-nous.

Tout était encore tellement adhérent à vous de mon côté que votre lettre, en m'annonçant que je n'ai plus en vous un ami, me laisse tout à vif et tout déchiré. La plaie saignera longtemps. Adieu. Je suis toujours à vous

du fond du cœur. Ma consolation dans cette vie sera de n'avoir jamais quitté le premier un cœur qui m'aimait.

Boulanger ne m'avait rien dit. Je vous l'aurais nommé.

---

24 août [1833].

Mon ami, merci de votre lettre. Merci même de la première puisqu'elle me vaut la seconde. Vous ne savez pas quel mal vous m'aviez fait et quel bien vous me faites. Mon Dieu! que ne peut-on voir le fond de mon cœur, qui est à vous plus que jamais. L'absence ne tue aucune effusion chez moi, l'amitié pas plus que l'amour. Je croyais que vous le saviez. Il y a douze ans, dix-huit mois de séparation n'avaient rendu chez moi l'amour que plus religieux et plus profond. Mon cœur n'a pas changé. Je suis encore l'homme obstiné en tout, qui aime même sans voir. Je souffre, mais j'aime. — Croyez-vous que je n'aie pas bien souffert à votre endroit depuis deux ans? Vous vous êtes souvent mépris chez moi à un certain calme extérieur.

Ce que vous désiriez, je le désirais bien aussi, allez! Nous dînerons ensemble une fois la semaine. Nous ne laisserons aucune poussière s'amasser sur nos souvenirs et sur nos autels cachés. Merci mille

fois de ce que vous me dites pour Charles. Nous en causerons. Je sens tout ce qu'il y a de vrai et de profond et de touchant dans votre offre, et ce serait un beau titre pour cet enfant. Mais vous concevez les obstacles. En tout cas, que la chose se fasse ou non, elle me va au cœur. Merci mille fois. Vous me faites du bien, vous me rendez un ami, et quel ami !

J'ai besoin de vous aimer et de me savoir aimé de vous. Cela est entré dans ma vie.

J'ai une pièce à finir et à livrer sous dédit d'ici au 1er septembre. Vous savez comme le travail me tient, quand il me tient ; il faut donc que je finisse. Après quoi j'irai vous trouver ou je vous écrirai pour vous demander un jour de causerie et d'effusion. Je suis allé vous voir, il y a quelque temps. L'avez-vous su ? Oh ! Sainte-Beuve, deux amis comme nous ne doivent jamais *se séparer*. Ils font une chose impie. Je suis bien profondément à vous, allez !

---

28 août [1833].

Je veux seulement vous dire, mon ami, que je travaille, que je pense à vous, que je suis à vous du fond du cœur.

A bientôt. Aimez-moi.

V.

1er octobre [1833], aux Roches.

Je vous écris de la campagne, mon ami, mais je serai à Paris lundi prochain, 7. Plusieurs de nos amis me demandent ma pièce. Je la leur lirai à sept heures du soir, place Royale. Voulez-vous en être? Vous serez bien reçu du fond du cœur. Ce sera une soirée qui nous rappellera des jours plus heureux.

Je vous serre la main. Nous choisirons, ce jour-là, le jour que vous me demandez pour dîner ensemble.

Votre vieil ami,

VICTOR.

---

21 octobre [1833].

Merci, mon ami, de vos deux bonnes petites lettres. Je ferai en sorte que tout ce que vous désirez soit fait. On n'aura qu'à envoyer au théâtre la veille de la représentation. Nous dînerons ensemble le jour que vous voudrez.

Je vous aime du fond du cœur.

VICTOR.

27 novembre 1833.

Le jour que vous voudrez, mon ami, dimanche excepté. Indiquez-moi le jour seulement deux ou trois jours d'avance, et l'heure précise, et le lieu où je vous trouverai. Je serai heureux de vous voir et de causer avec vous. Je m'abriterai près de votre amitié pendant quelques instants.

VICTOR HUGO.

Renduel vous a-t-il remis votre *Marie Tudor?*

[4 février 1834].

Mon ami,

Il faut être bien sûr des droits que donne une amitié comme la nôtre pour vous écrire ce que j'ai sur le cœur en ce moment. Mais j'aime encore mieux cela que le silence qui peut se mal interpréter. — J'ai lu votre article, qui est un des meilleurs que vous ayez jamais écrits, et il m'en est resté, comme de notre conversation de l'autre jour chez Güttinguer, une impression pénible dont il faut que je vous parle. J'y ai trouvé, mon pauvre ami, (et nous sommes *deux* à

qui il a fait cet effet), d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste profondément, pas de bienveillance. J'aimerais mieux moins d'éloges et plus de sympathie. D'où cela vient-il? Est-ce que nous en sommes là? Interrogez-vous consciencieusement, et dites-moi si j'ai raison. Si j'ai tort, dites-le-moi aussi, et aussi durement que vous voudrez. Je serais si heureux que vous me prouvassiez que j'ai tort.

Avant de clore cette lettre, j'ai voulu relire pour la quatrième fois votre article, et mon impression m'est restée. Victor Hugo est comblé, Victor Hugo vous remercie, mais Victor, votre ancien Victor, est affligé.

Je vous serre bien la main,

V.

---

7 février [1834].

Je voudrais vous avoir là pour vous prendre la main. Votre lettre est bonne. Je vous remercie, mon ami. J'ai à peine le temps de vous écrire quatre lignes, mais je ne veux pourtant pas laisser ce jour finir sans vous dire que vous allez me faire passer une bonne nuit.

V.

Mardi soir 1er avril [1834].

Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami. Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu.

V.

Lettres

aux Enfants

1834-1843

A Léopoldine.

Étampes, 19 août 1834.

Bonjour, ma poupée, bonjour, mon cher petit ange. Je t'ai promis de t'écrire. Tu vois que je suis de parole.

J'ai vu la mer. J'ai vu de belles églises. J'ai vu de jolies campagnes. La mer est grande, les églises sont belles, les campagnes sont jolies; mais les campagnes sont moins jolies que toi, les églises sont moins belles que ta maman, la mer est moins grande que mon amour pour vous tous.

Ma poupée, j'ai donné bien des fois, en pensant à vous, mes petits, des sous à de pauvres enfants qui allaient pieds nus au bord des routes. Je vous aime bien.

Encore quelques heures, et je t'embrasserai sur tes deux bonnes petites joues, et mon grand Charlot, et ma petite Dédé qui me sourira, j'espère et mon Toto bien-aimé.

A bientôt, ma Didine. Garde toujours cette lettre. Quand tu seras grande, je serai vieux, tu me la montreras, et nous nous aimerons bien; quand tu seras vieille, je n'y serai plus, tu la montreras à tes enfants, et ils t'aimeront comme je t'aime. — A bientôt.

Ton petit papa,

V.

Amiens, 3 août 1835.

Je t'écris sur de bien vilain papier, ma Didine, mais je voudrais y mettre tant de jolies choses que ce vilain papier devînt charmant pour toi.

J'espère que tu as été bien sage, bien douce, bien tranquille, bien bonne avec ta mère qui est si bonne.

En attendant que je te revoie, il faut que tu me remplaces près d'elle, et que tu lui tiennes lieu aussi de tous les autres chers petits enfants qui sont tristes à Paris, pendant que tu es heureuse à Angers.

Quand tu les reverras, tu embrasseras pour moi Charlot sur ses deux bonnes joues, Toto sur le front et Dédé sur sa jolie petite bouche.

Je t'aime bien, ma Didine.

Ton petit papa,

V.

Du Tréport, 6 août 1835.

Merci de ta bonne petite lettre, ma poupée; je serai bien heureux le jour où je t'en remercierai sur tes deux joues.

Je suis au bord de la mer; c'est bien beau, mais

si tu étais dessus avec ta mère et les autres petits, cela, à côté de vous, me paraîtrait bien laid.

Je suis charmé de l'histoire des vaches qui ont donné à boire à ton grand-papa. Je te dirais bien de les embrasser de ma part, mais tu ne les as plus là sous la main.

Adieu, à bientôt, ma Didinette; écris-moi, et dis à ta maman qu'elle te donne un baiser et la somme de dix sous.

Ton petit papa,

V.

7 août 1836.

Bonjour, ma Didine. Bonjour, ma poupée. Je t'écris de Rennes. Il est cinq heures du matin. C'est jeudi, un jour de congé. Voilà deux nuits que je roule, secoué comme une bouteille qu'on rince. Aujourd'hui, je verrai la mer.

Je t'embrasse, et mes trois autres bons petits bijoux.

A bientôt.

Ton petit papa,

V.

Valenciennes, 15 août 1837.

J'arrive dans cette ville au bruit des carillons. C'est la fête de la Vierge. Je te la dédie, mon enfant.

Je n'ai pas voulu, ma Didine bien-aimée, laisser passer ce jour sans t'écrire. Je ne passe pas de jours, je ne passe pas d'heures sans penser à toi.

Ta mère, toi, tes frères, ta chère petite sœur, vous êtes toujours présents à ma pensée et mêlés à moi dans un même amour.

As-tu reçu mon petit griffonnage de l'autre fois? T'a-t-il fait plaisir, ma Didine? Garde-le pour l'amour de moi.

Garde surtout la candeur et la bonté de l'âme, le respect de Dieu et de ta mère, la simplicité de l'esprit et le désir perpétuel de bien faire; c'est ainsi que tu pourras, comme ta mère, avoir un jour tout à la fois la vertu de la femme et l'innocence de l'enfant.

J'ai traversé pour venir jusqu'ici de bien beaux paysages verts et fleuris qui me parlaient de Dieu; moi je leur parlais de toi, je leur parlais de vous tous, mes bien-aimés qui êtes là-bas.

Embrasse pour moi tous ceux que j'aime autour de toi, en commençant par ta mère.

Ton petit père,

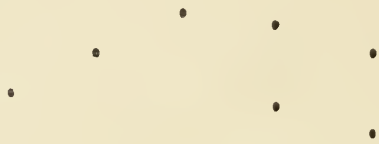
V.

Étaples, près Boulogne-sur-Mer,
3 septembre, 9 heures du soir [1837].

J'ai passé Dunkerque, j'ai passé Calais, j'ai passé Boulogne-sur-Mer, ma Didine bien-aimée, et j'ai déjà relu bien des fois tes deux gentilles petites lettres, ainsi que celles de tes frères et de ta bonne mère, si aimée et si digne de l'être. Ton grand-père aussi m'a écrit de bien charmantes lignes. Embrasse-le bien pour cela, et n'oublie pas ma Juju. Je viens de me promener au bord de la mer en pensant à toi, mon pauvre petit ange. J'ai cueilli pour toi cette fleur dans la dune. C'est une pensée sauvage qu'a arrosée plus d'une fois l'écume de l'océan. Garde-la pour l'amour de ton petit père qui t'aime tant. J'ai déjà envoyé à ta mère une fleur des ruines, le coquelicot de Gand; voici maintenant une fleur de la mer. Et puis, mon ange, j'ai tracé ton nom sur le sable : Didi. La vague de la haute mer l'effacera cette nuit, mais ce que rien n'effacera, c'est l'amour que ton père a pour toi.

J'ai bien des fois songé à toi, chère enfant. A chaque belle ville que je voyais, je t'aurais voulue là, et ta mère, et tes frères, et ton grand-père aussi pour nous expliquer tout. Tout le jour je regardais les églises et les peintures, et puis, le soir, je regardais le ciel, et je songeais encore à toi, ma Didine, en

voyant cette belle constellation, ce beau chariot de Dieu, que je t'ai appris à distinguer parmi les étoiles.



Vois, mon enfant, comme Dieu est grand, et comme nous sommes petits : où nous mettons des taches d'encre, il pose des soleils. C'est avec ces lettres-là qu'il écrit. Le ciel est son livre. Je bénirai Dieu si tu sais toujours y lire, ma Didine. Et je l'espère.

Quant aux belles villes que j'ai vues, je te les dirai. En attendant, voici qui t'en donnera l'idée à peu près comme l'autre dessin donne l'idée de la Grande-Ourse. Suppose que mon dessin brille, et tu croiras voir ce que j'ai vu.

Dans quelques jours, mon enfant, du 10 au 15, je serai à Paris. Oh! ce sera une grande joie de t'embrasser et vous tous! En attendant, donne un baiser pour moi à Charlot, à Toto et à Dédé. Vous êtes tous mes bien-aimés. Je t'embrasse bien tendrement, et ta mère à qui j'écrirai demain.

Ton petit père,

V.

Pour ma Didine bien-aimée.

[1838].

Merci de ta charmante petite lettre, ma Didine. Elle m'a été au fond du cœur. J'ai vu avec joie que tu aimes ton père comme il t'aime et que tu sens les belles choses comme lui. Tu as de mon sang dans les veines.

Écris-moi le plus que tu pourras, mon cher petit ange. J'aurai peut-être besoin plus d'une fois de ce rayon de soleil.

Tu as vu les bords de la Seine ; moi je vais voir les bords du Rhin. C'est encore plus beau. Quelque jour, je t'y conduirai.

Pense à moi, chère enfant, et embrasse pour moi mon Charlot, mon Toto et ma Dédé. Vous êtes cinq là-bas qui remplissez mon cœur.

Ton petit père,

VICTOR H.

J'ai été un peu malade, mais je suis rétabli. Mes amitiés les plus tendres à M. Vacquerie.

Épernay, 27 août, midi [1838].

Je t'écris en hâte quelques mots, ma Didine, la poste va partir. Je serai demain soir 28 à Paris, à 8 heures, et je vous embrasserai tous, j'espère, après-demain. Recommande bien à ta bonne mère de faire tout ce que je lui ai écrit pour Joly et pour que je trouve une bonne à la maison.

J'ai vu Reims, et, au lieu d'une grande description, je t'en envoie un petit portrait. Je pense que tu aimeras autant cela. Dis à mon Charlot, à mon Toto et à ma Dédé que je leur ferai à chacun une image à Paris.

Je t'embrasse bien tendrement, ma poupée, ainsi que ta mère bien-aimée et tous les sorciers. Embrasse pour moi ton grand papa qui est aussi ton bon papa.

A bientôt. A après-demain.

Ton petit père,

V.

Pour ma Didine.

Stockach, 19 octobre [1838].

Je t'écris quelques mots en même temps qu'à ta mère, ma Didine bien-aimée, et je te prie de m'écrire comme elle une bonne petite lettre à *Forbach*, poste restante. Écris-moi sitôt ce billet reçu.

As-tu lu ce que j'ai écrit sur la cathédrale de Mayence? Je songeais à toi, mon ange, en visitant cette belle église, et aux récits que je t'en ferais le soir à notre coin du feu de la place Royale. Je t'envoie sous ce pli le papier sur lequel je prenais des notes pendant cette visite. Ce n'est qu'un gribouillis illisible. Mais garde-le toute ta vie pour l'amour de moi. C'est un souvenir que je te donne.

La poste va partir, et j'ai à peine le temps de finir cette page. A bientôt, ma Didine bien-aimée. Embrasse mes fils chéris pour moi. Dans une douzaine de jours je vous reverrai tous et je vous embrasserai. Quelle joie, cher ange! Il me semble que je ne vous ai pas vus depuis un an. A bientôt. Pense à ton petit père, ma bien-aimée petite fille. Et écris-moi.

V.

Mardi, 25 juin, 8 h. du soir [1839].

Je te réponds tout de suite, chère enfant, afin que cette lettre t'arrive avant ton départ. Ton petit billet m'a fait bien plaisir. Tu t'amuses, tu es contente, cela suffit à tes parents, ma fille; nous te sentons heureuse, nous sommes heureux.

Il ne faut pas t'étonner si ta bonne mère ne t'a pas écrit. Elle est bien occupée, tu le sais. Elle a toute la maison à tenir, et elle passe tous les jours quatre heures à faire travailler ce pauvre ange de Dédé.

Remercie bien en notre nom l'excellente Mme Chaley et toute sa famille pour les bontés dont tu as été comblée. Moi je te remercie d'avoir copié ces vers. J'ai pris quelques heures aux promenades, aux jeux, aux causeries sous les arbres; mais puisque cela ne t'a pas ennuyée, je suis content. Cela t'a fait penser à ton père qui n'a besoin de rien pour penser à toi.

A jeudi, ma Didine bien-aimée. Tu vas nous revenir et cette idée remplit la maison de joie. A jeudi, mon ange.

Ton bon père,

V.

Marseille, 3 octobre [1839].

J'ai lu tes deux bonnes lettres, ma Didine, et elles m'ont donné bien de la joie. Tout ce que je vois, le beau ciel, les belles montagnes, la belle mer, tout cela n'est rien, vois-tu. Ma cheminée, mon vieux canapé bleu et vous tous sur mes genoux, cela vaut mieux que les Alpes et la Méditerranée. Je le sens bien profondément en ce moment où je suis seul lisant tes chères petites lettres avec les larmes aux yeux.

Dans une quinzaine de jours, du 15 au 20, je vous reverrai, je vous embrasserai, nous en aurons pour longtemps à être ensemble et je serai bien heureux.

Vois-tu, chère fille, on s'en va, parce qu'on a besoin de distraction, et l'on revient, parce qu'on a besoin de bonheur.

Continue d'être bonne et douce et de faire ma joie. Sois attentive et tendre avec ton excellente mère. Elle vous aime tant et elle est si digne d'être aimée!

Toutes les nuits je regarde les étoiles comme nous faisions le soir sur le balcon de la place Royale et je pense à toi, ma Didine. Je vois avec plaisir que tu aimes et que tu comprends la nature. La nature, c'est le visage du bon Dieu. Il nous regarde par là, et c'est là que nous pouvons lire sa pensée.

Au moment où cette lettre te parviendra, vous serez sur le point de partir pour Paris. Peut-être même

serez-vous déjà partis. Moi aussi, dans quelques jours, je vais commencer mon mouvement de retour. Je laisserai derrière moi le beau temps et le beau soleil, mais devant moi je t'aurai, ma Didine bien-aimée, je vous aurai tous. Toute ma vie est dans vous. Je t'embrasse, chère enfant.

Ton bon petit père,

V.

Ecris-moi *tout de suite* à *Chalon-sur-Saône*, poste restante.

Cannes, 8 octobre [1839].

Voici quatre dessins pour vous quatre, ma Didine. Je t'envoie à toi la cathédrale de Strasbourg pour faire pendant à celle de Reims, à mon Charlot une vue d'une vieille tour magnifique qui est à deux lieues d'ici au milieu de la mer dans l'île Saint-Honorat (j'ai mis l'histoire de la tour à côté du dessin); à mon Toto une vue d'un faubourg de Bâle, prise de la place de la cathédrale, et à ma Dédé quelques jolies maisons de Baden avec la porte de la ville. J'espère que vous serez tous contents, et puis je ferai d'autres dessins en arrivant à ceux qui se trouveraient les moins bien partagés. Le mieux partagé encore, c'est moi, puisque je sens plus que vous la joie que je vous donne.

Les montagnes qu'il y a derrière le clocher de Strasbourg, ce sont les montagnes de la Forêt-Noire.

Je suis ici dans un lieu admirable où j'étais venu voir la prison du *Masque de fer*. J'ai vu aussi le golfe Juan où Napoléon a débarqué en 1815. Après-demain je pars pour Paris. J'y serai le 18 ou le 19. Embrasse bien pour moi ta bonne mère bien-aimée. Dis-lui que je compte sur une lettre d'elle à Chalon-sur-Saône. J'ai là une grosse lettre commencée pour elle. Vos dessins m'ont empêché de la finir. Elle la recevra bientôt.

Mon Charlot, te voilà rentré en classe. Travaille bien, sois un bon élève comme tu es un bon garçon, et aime bien ton père qui pense toujours à toi. Je t'écrirai dans la prochaine lettre que j'écrirai à ta mère.

A bientôt, mon Charlot chéri.

A bientôt, mon Toto. Depuis treize jours je vis sur la mer. J'ai appris à gouverner une barque à voiles, à faire des nœuds droits, des nœuds de garcette, des nœuds d'hirondelle, etc. Je te montrerai tous mes talents à Paris. Te voilà au collége; travaille bien aussi toi, mon bijou.

Ma Dédé, je t'aime. Tu aimes bien aussi ton papa, n'est-ce pas? J'ai voulu ramasser ici des coquillages pour toi; mais je n'ai rien trouvé. Il n'y a que du sable. C'est absurde.

Je reviens à toi, ma Didine. Rends ta mère heureuse et aime-moi, mon ange.

A bientôt, maman; à bientôt, mon Adèle. Écrivez-moi une bonne lettre, une bien bonne lettre. Je vous aime et je vous aimerai plus encore si vous me faites lire de douces et tendres paroles dont j'ai besoin.

Pour le loyer, prévenez M. Bellanger que je le paierai à mon retour le 18 ou le 19.

Embrasse-moi, mon Adèle, et sois heureuse si tu m'aimes, car je suis à toi du fond du cœur.

Je vous embrasse tous, mes bien-aimés.

Votre père,

V.

Les dessins sont tous les uns dans les autres. Il faut les défaire avec précaution.

Chalon-sur-Saône, 18 octobre [1839].

Du 23 au 25 je serai à Paris et je t'embrasserai, ma Didine bien-aimée, et je vous embrasserai tous. J'espère que je ne serai pas entravé par le défaut de place dans les diligences. C'est ce qui m'empêche de t'écrire le jour précis; il m'est impossible de le savoir moi-même.

J'ai trouvé ici, mon pauvre ange, deux bonnes petites lettres de toi. Tout ce que tu me dis me va au cœur, mon enfant. Je vois que tu m'aimes, que vous m'aimez tous, et c'est la joie de ma vie.

Écris-moi encore une fois *à Fontainebleau, poste restante*. Dis à mon Charlot et à mon Toto que je les embrasse bien tendrement et qu'il faut qu'ils travaillent bien maintenant qu'ils ont été contents des petits dessins que je leur ai envoyés.

Toi, ma Didine, continue d'être bonne et douce, élève ton cœur et ton intelligence, aime Dieu dans ta mère, aime-moi aussi moi qui ne travaille que pour vous, et tout ce qui est dans le monde te bénira comme je te bénis.

A bientôt, chère fille.

Ton petit père,

V.

Aie soin qu'on me réserve les lettres et les journaux et que rien ne se perde.

Le dimanche 12 [1839].

Envoie, je te prie, ma Didine chérie, à ton amie Clémentine le billet ci-inclus pour son frère qui m'a adressé de jolis vers et dont j'ignore l'adresse. Dis à ta bonne mère que j'ai vu ce matin Charles et Toto. M. Prieur les a réclamés pour la journée. Le thème de concours de Charles est très bien, mais il a malheureusement fait deux solécismes. Cependant rien n'est désespéré.

A bientôt, chère enfant. Je vous embrasse tous tendrement.

Ton petit père,

V.

Pour mon Charlot.

Mayence, 1er octobre [1840].

Il faut, mon bon gros Charlot bien-aimé, que tu m'écrives une grande, grande lettre (à Trèves), que tu commenceras de bonne heure et que tu finiras tard. Tu sais combien je t'aime, cher enfant. Il me faut une grande lettre de toi. Tu me feras aussi ton petit journal, tu me diras comment tu as passé ton temps à Saint-Prix pendant les vacances et si, comme je l'espère, tu t'es préparé à la lutte de l'année prochaine au milieu des jeux et des journées de loisir. Je veux, mon Charlot chéri, que tu restes un bon garçon laborieux et un vaillant écolier.

A propos, je vous avais donné une version à faire dans une de mes lettres. Ni toi, ni Toto, ne me l'avez envoyée. Maintenant voici les vacances presque finies ; vous n'avez plus que quelques jours de jeu, je vous fais grâce de ma version.

Si tu as lu mes lettres*, mon Charlot, tu sais ce que c'est que *le Chat* et *la Souris*. Je donne le Chat à Toto,

* Voir *le Rhin*, lettre xv. *La Souris*.

je t'envoie la Souris. Ici, c'est tout le contraire de la nature, la souris est beaucoup plus grosse et beaucoup plus terrible que le chat. Le jour où je l'ai dessinée, le ciel où elle se perdait avait quelque chose de violent et de tumultueux.

Tu remarqueras au bas de la montagne voisine le masque du géant avec sa bouche ouverte. Je l'ai dessiné très exactement. Tu as ton géant fort ressemblant.

Je fais tout cela avec bonheur, chers enfants, en pensant à vous, afin de vous amuser et de vous rendre heureux. Mes plaisirs d'un instant, comme mes travaux de toute la vie, c'est pour vous.

Je ne sais pas trop dans quel état arriveront tous les dessins que je vous envoie. Les encres d'auberge changent de couleur du jour au lendemain avec une fâcheuse facilité.

J'ai beaucoup travaillé pendant ces vacances, mon Charlot; j'espère que tu en as fait un peu autant de ton côté. J'ai sans cesse pensé à toi, mon gros bien-aimé ; j'espère que de ton côté tu as songé à ton petit papa qui t'aime du fond du cœur comme sa vie et plus que sa vie et qui t'embrasse sur tes deux bonnes joues.

V.

LA SOURIS (VELMICH)

SEPT. 1840. — POUR MON CHARLOT

A Léopoldine.

Paris, ce 18 août [1842].

Merci, ma fille chérie, ma Didine bien-aimée, de ta bonne petite lettre. Écris-moi ainsi tous les jours. J'ai été bien heureux de savoir que mon Toto respirait l'air de là-bas *à pleine poitrine.* Voici un petit dessin que je lui envoie pour l'en remercier. Dis-lui pourtant de se ménager beaucoup, de ne pas se fatiguer, de ne pas tousser, de rentrer de bonne heure. Dis aussi tout cela à ta bonne mère que Toto doit aimer comme un ange. Embrasse-la bien pour moi ainsi que mon Charlot et ma Dédé.

Ton petit père,

V.

Il m'est survenu, comme président de l'Institut, un petit travail qui me cloue ici. Dès que je serai libre j'irai tous vous voir et vous embrasser; j'en ai le désir autant que vous, mes bien-aimés.

Ce mercredi 31 août [1842].

Je reçois avec bien de la joie, ma fillette chérie, toutes les bonnes nouvelles que tu me donnes. Ta mère est rétablie de sa petite indisposition; mon Toto va de mieux en mieux. Dieu soit loué! J'ai bien redouté Saint-Prix, je le bénis maintenant.

Je ne pense pas pouvoir aller vous embrasser là-bas avant vendredi, et encore il faudra que je m'en retourne le lendemain de bonne heure. Je présume que j'arriverai avec M. H. Didier qui m'a écrit pour me le demander. Ta mère trouvera sans doute moyen de le coucher.

Remercie, je te prie, Mmes Collin, en attendant que je le fasse moi-même. Je sais qu'elles sont bonnes, mais je suis doublement touché quand leur bonté se répand sur vous.

Embrasse pour moi ton excellente mère sur les deux joues, et puis Charlot et Dédé, et Julie. Voici une petite lettre pour mon Toto, dont le bonhomme est charmant. Toi, ma fille chérie, je t'embrasse comme je t'aime, bien tendrement.

V.

Soigne-toi bien aussi, toi. Prends garde à tes maux de tête. Mange bien, ris bien, amuse-toi bien. Chers enfants, votre santé à tous est mon bonheur.

Ce mercredi 7 septembre [1842].

Voici, mon enfant chérie, un petit mot pour Toto. J'ai bien peur que mon travail ne m'empêche de vous aller voir avant les premiers jours de la semaine qui vient. Cela me fait encore plus de peine qu'à vous. Tu sais, vous savez tous que mon bonheur est d'être au milieu de vous, mes enfants. Il me faut bien du courage pour rester ici quand vous êtes là-bas.

Embrasse ta bonne mère pour moi, ma fillette bien-aimée. Dis à mon gros Charlot que, puisqu'il dessine, il ait soin de toujours dessiner d'après nature, lentement et soigneusement et fidèlement. C'est le moyen d'arriver un jour à faire vite et sûrement. Dis à ma Dédé qu'elle pense un peu à moi quand Gipon et Gipus le lui permettront. Surtout amusez-vous bien tous là-bas, portez-vous bien, et soyez heureux. — J'espère que dans cinq ou six jours je trouverai Julie coiffée en Chinoise; en attendant, embrasse-la bien pour moi.

Excuse-moi près de Mmes Collin de n'être pas allé les voir la dernière fois, et offre-leur tous mes respects. Et puis, chère enfant, toutes ces commissions faites, prie ta mère de t'embrasser pour moi; elle seule peut le faire aussi tendrement.

Ton petit père,

V.

Ce vendredi [1842].

Merci, ma fille chérie, de ta bonne petite lettre. Hélas! je ne puis venir, je suis dans mon deuxième acte* jusqu'aux genoux, jusqu'au cou, jusqu'aux yeux, jusque par-dessus la tête. Embrasse ta bonne mère pour moi, et puis voici trois gribouillis. Tirez-les au sort entre vous quatre. Quand je viendrai, je donnerai un baiser à celui ou à celle qui n'aura rien eu.

Ton petit papa,

V.

* Des *Burgraves*.

A Mme Léopoldine Vacquerie-Hugo,
au Havre.

16 mars [1843].

Si tu recevais, chère enfant, toutes les lettres que je t'envoie, le facteur t'éveillerait au milieu de tes douces joies à chaque instant du jour et de la nuit. Depuis un mois, au milieu de ce tourbillon, entouré de haines qui se raniment, accablé de répétitions, de procès, d'ennuis, d'avocats et de comédiens, fatigué, obsédé, les yeux malades, l'esprit harcelé de toutes parts, je puis dire, mon enfant bien-aimée, que je n'ai pas été un quart d'heure sans penser à toi, sans t'envoyer intérieurement une foule de bons petits messages.

Je te sais heureuse, j'en jouis de loin et avec une triste douceur, et ton beau ciel bleu me console de ma nuée. J'ai le cœur gros, mais j'ai aussi le cœur plein; je sais que ton mari est bon, doux et charmant; je le remercie du fond de l'âme de ton bonheur; soyez tous les deux absorbés l'un dans l'autre; la joie de la vie est dans l'unité, gardez l'unité, mes enfants; il n'y a que cela de sérieux, de vrai, de bon et de réel. Moi, je vous aime et je pense à toi, ma fille bien-aimée.

Quand tu recevras *les Burgraves*, tu liras, pages 96 et 97, des vers que je ne pouvais plus entendre aux répétitions dans les jours qui ont suivi ton départ. Je m'en allais pleurer dans un coin comme une bête, ou comme un père que je suis. Je t'aime bien, va, ma pauvre petite Didine.

Ta mère me lit tes lettres. Fais-les bien longues. Nous vivons de ta vie là-bas. Moi, c'est à peine si je puis écrire. Je t'embrasse bien tendrement, et j'embrasse ton mari, et je mets mes plus tendres hommages aux pieds de l'excellente Mme Lefèvre.

Ton père,

V.

A Charles Vacquerie.

23 mars [1843].

Voici, mon bon Charles, une lettre que j'écris à votre digne mère. Veuillez, je vous prie, la lui remettre. Je reçois la vôtre en ce moment, et je vous en remercie. Au milieu des douleurs qui vous accablent, je suis heureux que ma fille vous rende heureux. C'est une douce et charmante enfant; elle est digne de vous; vous êtes digne d'elle. Aimez-vous toujours. La vie entière est dans ce mot.

A vous du fond du cœur.

V. H.

A Léopoldine.

Paris, 21 avril [1843].

Ne dis jamais, même en plaisantant, ma fille bien-aimée, que je t'oublie. Si je t'écris peu, c'est peut-être pour trop penser à toi.

J'ai souvent avec toi, à ton insu, de longs et doux entretiens; je t'envoie d'ici, la nuit, dans le silence, des bénédictions qui te parviennent, j'en suis bien sûr, et qui te font mieux dormir, et qui te font mieux aimer. Je te l'ai déjà dit, tu reçois de ces lettres-là à chaque instant.

Quant aux autres lettres, à celles qu'on écrit sur du papier et que la poste porte, elles sont si froides en comparaison, elles sont si incomplètes, si obscurcies par les ombres de toute sorte que répand la vie! Vraiment, ma fille bien-aimée, je ne t'écris pas parce que je pense trop à toi. Arrange cela comme tu voudras, mais c'est ainsi. Surtout ne dis pas, ne dis jamais que ton père t'oublie.

Ta mère me lit toutes tes bonnes petites lettres. Celles-là, les tiennes, sont rayonnantes et douces. Elles nous apportent le reflet de ton bonheur. Chère enfant, sois heureuse, rends ton mari heureux; tra-

vaillez tous les deux, sans relâche, avec amour, à votre bonheur commun.

Dans peu de temps, le mois prochain, ta mère, Dédé et Toto iront vous rejoindre là-bas. Moi, je resterai seul à Paris, où bien des travaux, bien des affaires, bien des ennuis me retiennent encore. Songez donc tous un peu à moi, ainsi qu'à ce pauvre et bon Charles, exilé comme moi.

Je penserai à vous de mon côté pour vous souhaiter tout le bonheur et toute la joie. — Offre mes hommages à Mmes Vacquerie et Lefèvre. Embrasse tendrement ton mari pour moi, et puis aime toujours ton père qui t'aime tant.

22 mai [1843].

Ton bonheur est le mien, ma Didine chérie, et, chaque fois que je reçois une de tes bonnes petites lettres, tout empreintes de joie et de sérénité, je remercie Dieu. Embrasse pour moi ton bon et cher mari. Je le remercie de faire ton bonheur.

Je suis ici, mon enfant, dans une solitude profonde, occupé de vous, car c'est à vous que je pense quand je travaille. Je me promène toute la journée sous les arbres du bois de Vincennes avec le vieux donjon pour perspective et de temps à autre un cantonnier ou un paysan pour compagnie. Je fais des vers à travers tout cela.

Je reste à Paris pour Charles le plus longtemps possible, et aussi pour ta vieille et bonne amie, Mlle Louise Bertin, qui va, j'espère, avoir un prix Monthyon. J'ai mis la chose en train, et il faut maintenant que je veille sur le côté hostile de l'Académie jusqu'au dénouement.

Ta mère m'a écrit mille détails doux et charmants sur ton intérieur. J'en avais déjà eu par toi. Elle me les a complétés. Je vois d'ici ta petite chambre, tes meubles, bien choisis et bien arrangés, les dessins, les chinoiseries, les portraits, et ma jolie Didine fraîche et heureuse au milieu de toutes ces choses gracieuses et douces.

Je t'embrasse et je t'aime, mon enfant. Quelle joie le jour où je te reverrai! Pense à moi, écris-moi. Tu as toujours, songes-y bien, la même place dans mon cœur et dans ma vie. Je t'embrasse encore.

13 juin [1843].

Je t'écris, mon enfant chérie, avec des yeux bien malades. Je travaille, il le faut, et mes yeux empirent. Ta douce lettre m'a charmé. Mon rêve et ma récompense, après cette laborieuse année, c'est de vous aller retrouver là-bas. Cependant je ne puis dire encore quand. J'ai un voyage à faire d'abord, soit aux Pyrénées, soit à la Moselle; voyage de santé qui me remettra un peu les yeux; voyage de travail aussi, tu

sais, comme tous mes voyages. Après, mon butin fait, ma gerbe liée, j'irai vous embrasser tous, mes bien-aimés. Le bon Dieu me doit bien cela.

J'ai passé hier dimanche la journée avec Charles à la campagne, dans une île sur la Marne, partie arrangée par ce bon docteur Parent qui nous a amusés et reposés. Charles travaille, dis-le à ta bonne mère; dis-lui aussi que je reçois d'elle à ce moment une bonne petite lettre à laquelle je répondrai bientôt.

Embrasse bien ton Charles pour moi. A lui aussi, j'écrirai prochainement.

La somnambule a lu, en effet, mais avec beaucoup de peine et d'une manière trouble et confuse, lettre à lettre. Les journaux ont fort amplifié la chose. Je vous la conterai en détail. Le fait n'en est pas moins étrange et donne à penser.

A bientôt, ma fille chérie. Écris-moi souvent. Écris aussi à Mlle Louise Bertin qui t'a écrit et n'a pas de réponse de toi. *Je te recommande cela.* Elle vous aime tant, et si bien! Je t'embrasse bien tendrement. Je vous embrasse tous. Soyez bien heureux, mes bien-aimés!

Mille amitiés à Auguste Vacquerie et à M. Regnauld.

Paris, 18 juillet [1843].

Je suis encore à Paris, ma fille bien-aimée. Ta bonne mère te contera comment. Mais je pars tantôt

et, quand tu recevras cette lettre, pense avec tendresse à ton pauvre père qui roulera loin de toi sur la route du Midi. Si tu savais, ma fille, comme je suis enfant quand je songe à toi; mes yeux sont pleins de larmes; je voudrais ne jamais te quitter. Le spectacle de ton bonheur m'a charmé l'autre jour. Ton mari est bon, doux, tendre, aimable, spirituel; aime-le bien; moi, je l'aime aussi. Cette journée passée au Havre est un rayon dans ma pensée ; je ne l'oublierai de ma vie. Qu'il m'en a coûté de vous résister à tous! Mais c'était nécessaire. Je suis parti avec un serrement de cœur. Et le matin, en passant près du bassin, j'ai regardé les fenêtres de ma pauvre chère Didine endormie, je t'ai bénie et j'ai appelé Dieu sur toi du plus profond de mon cœur. Sois heureuse, ma fille, toujours heureuse, et je serai heureux. Dans deux mois je t'embrasserai. En attendant écris-moi, ta mère te dira où. Je t'embrasse encore et encore.

V.

J'ai besoin de vous remercier, mon bon Charles, pour le bonheur que vous lui avez donné. Le jour que j'ai passé près de vous m'a ravi. J'ai vu ma fille heureuse par vous, et vous heureux par elle. Songez, mes enfants, que c'est là le paradis. Vivez-y tous les deux jusqu'à la mort.

Je pars aujourd'hui pour le Midi. Ma femme vous dira les affaires et les petits ennuis qui m'ont retenu huit mortels jours à Paris. Dans deux mois nous

serons tous réunis. Soyez heureux en attendant, c'est tout ce que je vous demande.

Serrez pour moi la main de votre excellent frère et mettez tous mes hommages aux pieds de Mme Lefèvre. Si Dieu lui donnait tout le bonheur qu'elle mérite, elle serait aussi heureuse que vous.

Je vous serre les deux mains, mon bon Charles.

V.

Biarritz, 26 juillet.

Je vois ici la mer comme au Havre, mais je la vois sans toi, ma fille bien-aimée. Je me promène sur des grèves, j'admire de magnifiques rochers, mais je me promène sans toi, j'admire sans toi. Je ne sens pas ton bras doucement posé sur le mien. La nature est toujours bien belle, mon enfant, mais elle est vide quand ceux qu'on aime sont absents.

Je suis venu de la Rochelle ici par mer, et, comme je le marque à ta mère, en arrivant à Biarritz j'ai lu dans des journaux que j'étais à Bordeaux, et, dans d'autres, que j'étais en Suisse.

Je passerais ici ma vie si je vous avais tous, c'est un lieu ravissant; l'océan avec un beau ciel, une plage admirablement déchirée, ce qui donne à la marée tout l'aspect d'une tempête. Mais vous n'y êtes pas, et tout

me manque. Je travaille beaucoup. Cela occupe la pensée, sinon le cœur.

Embrasse ton cher mari pour moi, et écris-moi, mon enfant chéri. Ta mère te donnera l'adresse. Mes hommages à Mme Lefèvre. Mes amitiés à Auguste Vacquerie. Je t'embrasse encore et toujours.

San-Sebastian, 31 juillet.

Vous êtes de mes enfants, mon bon Charles, et c'est à vous que j'écris aujourd'hui. Je suis en Espagne, si la Biscaye peut s'appeler l'Espagne. Le pays est admirable, mais il y a énormément de puces. Quand on va se baigner, on en rapporte de l'océan.

J'espère que vous allez toujours bien au Havre, et que ma petite Madame continue d'être une jolie Havraise la plus heureuse du monde. J'espère que votre frère Auguste fait au bord de la mer de ces beaux vers que les grandes choses de la nature donnent aux esprits comme le sien. J'espère que Mme Lefèvre passe son été près de vous avec douceur et consolation. Enfin, j'espère que le bon Dieu ne vous refuse là-bas rien de ce que je lui demande ici pour vous, santé, bonheur, prospérité et joie.

Je vous embrasse tendrement.

V.

Je continue avec toi, ma fille chérie, la lettre commencée avec ton mari. Il me semble que je ne

change pas d'interlocuteur. Vous êtes un seul cœur dans deux âmes.

Tu trouveras sous ce pli deux dessins; l'un est pour toi, l'autre pour Toto. Choisissez chacun celui que vous voudrez. La prochaine fois j'en enverrai un à ma Dédé. Je la prie de me faire crédit jusque-là. J'ai les yeux un peu malades, et puis sous le beau ciel espagnol il fait depuis quatre jours beaucoup de brouillard, ce dont ces deux dessins se ressentent.

J'espère que vous avez beau temps là-bas. Quant à moi, j'étudie la langue basque et je me promène au bord de la mer. Je ne puis voir à la nuit tombante la lame briser à mes pieds sur le sable sans songer qu'il n'y a qu'une flaque d'eau entre toi et moi. Hélas, cette flaque d'eau est l'océan.

Du reste, mon voyage est plein d'intérêt. Le moment est des plus curieux pour voir l'Espagne. J'écris toujours mon journal. Tu liras tout cela quelque jour.

Écrivez-moi toujours à Paris. Et puis viens que je t'embrasse, ma chère fille bien-aimée.

P. S. 1er août.

J'apprends à l'instant que le courrier de ce pays sauvage ne partira pas pour la France avant demain, 2 août. Je rouvre ma lettre et j'en profite pour te dire encore quelques mots. Un peu de papier blanc à rem-

plir, c'est comme quelques minutes de répit avant l'adieu; cela est précieux. Causons donc quelques instants encore, ma fillette chérie. Il me semble que je vois là ton doux regard posé sur moi et qui me dit : *Oui, mon petit papa.*

Et puis, pendant que je parle ainsi, voici mon papier qui se remplit; à peine s'il m'en reste quelques lignes. Dis à ta bonne mère que je viens d'écrire à notre Charles. J'espère que la fin d'année lui sera bonne. Chère enfant, je voudrais être à six semaines d'ici et vous avoir tous à la fois dans mes bras et sur mes genoux.

L'un des deux dessins représente le Port du Passage, admirable endroit à deux lieues d'ici.

Tolosa, 9 août [1843].

Au moment d'écrire je me dis : c'est aujourd'hui le tour de Dédé, et j'écris à Dédé, et puis j'écris à Didine, et puis j'écris à Toto. C'est toujours le tour de tous. Vois-tu, ma fille chérie, une lettre qui partirait sans un mot pour toi ne serait pas une vraie image de mon cœur. Je pense à toi sans cesse; il faut bien que je t'écrive toujours.

Je continue mon voyage dans un pays inconnu et admirable. J'ai dit le premier que l'Espagne était une Chine. Personne ne sait ce que contient cette Espagne. Moi-même je suis honteux d'y entrer si peu et d'en

sortir si vite. Il faudrait ici, non des jours, mais des semaines, non des semaines, mais des mois, non des mois, mais des années. Je n'ai visité que quelques montagnes et je suis dans l'éblouissement.

Je te conterai tout cela, ma bien-aimée fille, quand je serai au Havre et quand tu seras à Paris. Cela remplira nos causeries après dîner. Tu sais, ces bonnes causeries qui étaient un des charmes de ma vie. Nous en ferons encore. Car je veux bien que tu sois heureuse sans moi, mais moi je ne puis être heureux sans toi. J'embrasse ton mari, et toi, et lui, et toi encore.

V.

Pierrefitte, 15 août [1843].

Si tu avais pu me voir, ma fille chérie, quand j'ai ouvert ta lettre, tu aurais été heureuse, car je sais, je sens combien tu m'aimes. J'aurais voulu que tu pusses voir ma joie. J'étais depuis si longtemps sans nouvelles de vous tous!

Tu as raison, le bon Dieu devrait transporter le Havre et la place Royale à Biarritz. Le ciel et la mer sont là dans toute leur beauté. Nous y serions, nous, dans tout notre bonheur.

Je suis maintenant dans les Pyrénées, autres merveilles. Je vais boire un peu de soufre pour mes rhu-

matismes de l'an dernier. Du reste je passe ma vie à admirer. Que la création est belle! On ne peut pas se déplacer sans s'extasier à chaque pas. Avant-hier je voyais la mer, hier l'Espagne, aujourd'hui les montagnes. Tout cela est beau, beau différemment, mais également.

Admirons, ma fille chérie, mais n'oublions pas qu'admirer ne vaut pas aimer. Aimons surtout. On n'a pas besoin de te dire cela à toi qui as tous les amours à la fois. Dis à ton Charles que j'ai été bien charmé de son petit mot. Je sais qu'il a le cœur noble et l'esprit élevé. Vous vous entendrez toujours. Se comprendre, c'est s'aimer. Je t'embrasse du fond de mon cœur. Dans un mois!

Écris-moi toujours *à Paris*. Mille amitiés à Auguste Vacquerie.

Luz, 25 août* [1843].

J'écris à ta mère, ma fille chérie, la tournée que je fais dans ces montagnes. Je t'envoie au dos de cette lettre un petit gribouillis qui te donnera quelque idée des choses que je vois tous les jours, qui me paraissent bien belles, et qui me sembleraient bien plus belles encore, chère enfant, si je les voyais avec toi.

* Le 4 septembre suivant, le lendemain du jour où elle recevait cette lettre, Léopoldine mourait noyée, à Villequier, avec son mari qui n'avait pu la sauver.

Ce qui te surprendra, c'est que l'espèce de ruine qui est au bas de la montagne n'est point une ruine; c'est un rocher. Les Pyrénées sont pleines de ces blocs étranges qui imitent des édifices écroulés. Les Pyrénées elles-mêmes, au reste, ne sont qu'un grand édifice écroulé. Les deux triangles blancs que tu vois dans les entre-deux des montagnes sont de la neige. Dans certaines Pyrénées et particulièrement sur le Vignemale, la neige prend son niveau comme l'océan.

Je prends les eaux, mais j'ai toujours les yeux malades. Il est vrai que je travaille beaucoup. Je pourrais dire sans cesse. Mais c'est ma vie. Travailler, c'est m'occuper de vous tous.

Tu as maintenant deux Charles pour te rendre heureuse. Avant peu tu auras aussi ton père. Donc, continue d'engraisser, de rire et de te bien porter. Rayonne, mon enfant. Tu es dans l'âge.

Je charge ta mère de mes souvenirs pour Mme Lefèvre et Mme Regnauld. Et puis je t'embrasse ton Charles et toi du fond du cœur.

Écris-moi maintenant *à la Rochelle* poste restante.

Fais souvenir ta bonne mère, qui est un peu distraite, que c'est à *La Rochelle* qu'il faut m'écrire désormais.

Neige dans certaines pyrénées, et part en bien sous les pyrénées la neige prend du niveau comme l'océan je prends les eaux, et mais j'ai toujours les yeux malades, et cet été je vais que je travaille beaucoup. Je pourrais dire, sans cette mais c'est ma vie travaille, et elle me occupe de 8 ans tous

fait souvenir le bonheur hier, qui est un peu distraite, que c'est à la Rochelle qu'il faut aussi revoir nos

Tu en te souviens Dans Charles pour le rendez-vous heureux avons peu, tu avons aussi une pièce donc, exercice d'imprévu. de ne rendez-vous bien pressé rayonnant, mais en fous tu es dans l'âge

je charge ta mère de mes souvenirs pour Madame Lefèbre et Mme Reynaud et pour je t'embrasse ton Charles et tes du fond de l'âme

et ton vieux. à la Rochelle, pour toujours.

APPENDICE

Académie

des

Jeux Floraux

1819-1825

1819-1825

A monsieur Pinaud,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux,
Toulouse.

Paris, 29 mars 1819.

Monsieur,

La flatteuse nouvelle que vous m'annoncez, et votre lettre plus flatteuse encore, m'ont causé une joie bien vive, joie qui aurait pourtant été plus grande encore si mon frère se fût trouvé mieux partagé dans les décisions de l'Académie. Quelque sévères qu'elles dussent lui paraître, je lui dois de reconnaître qu'il n'en a pas murmuré un seul instant et qu'il a été le premier à en proclamer la justice; il me charge, monsieur, de vous remercier en son nom des éloges et des encouragemens que vous voulez bien lui accorder. Son ode sur le duc d'Enghien, qu'il s'attache, en ce moment, à rendre plus digne de l'Académie, vous prouvera, sans doute, son empressement à se rendre à votre honorable invitation.

Pour moi, monsieur, je suis aussi confus de l'indulgence de l'Académie que pénétré de reconnaissance pour les marques éclatantes dont elle m'a honoré. Veuillez assurer messieurs vos collègues que je considère leurs suffrages plutôt comme un encouragement que comme une récompense, et que mes efforts n'auront désormais pour

but que de me rendre digne des palmes glorieuses qu'il leur a plu de me décerner et que je me sens bien loin de mériter encore. Si le tems me le permet, c'est en souscrivant scrupuleusement à leurs critiques que j'essaierai de leur prouver mon désir de rendre mes deux pièces couronnées les moins imparfaites possible.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir eu la complaisance de m'informer du sort des *Derniers Bardes* et de la *Canadienne*. En obtenant les honneurs de la lecture, ces deux pièces obtiennent encore plus que je n'en attendais.

Vous m'engagez, monsieur, à me décider promptement entre les fleurs ou leur valeur pécuniaire. Je préfère les fleurs : elles me rappelleront dans tous les tems l'indulgence de l'Académie qui, sans doute, en me couronnant, a eu plus égard à ma grande jeunesse qu'à mon faible talent.

Agréez l'expression de ma très vive gratitude et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

Paris, 9 avril 1819.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer celles des corrections indiquées auxquelles le temps m'a permis de me soumettre. Les changemens que je n'ai pu faire sont en petit nombre et j'ose espérer que l'Académie voudra bien croire que, si je ne l'ai pas satisfaite en quelques points, ce n'est ni faute d'efforts ni faute de docilité. Son indulgence à mon égard a été trop grande, les signes en ont été trop flatteurs pour que je n'aie pas déployé toutes mes faibles ressources, afin de me rendre digne de l'une et des autres.

Je suis loin de croire avoir réussi partout également. Cependant j'avouerai, et vous n'en serez peut-être pas étonné, monsieur, que ces deux odes m'ont coûté plus de peine à retoucher qu'à composer; voilà surtout pourquoi je doute du succès de mon travail. Quand

j'hésitais entre deux versions j'ai cru devoir les soumettre toutes deux au choix de l'Académie.

Au reste, je juge inutile de vous dire, monsieur, que je ne tiens nullement à ce que les variantes que je vous envoie soient employées. Si l'Académie trouvait le premier texte préférable, elle me rendrait un véritable service en le conservant.

Veuillez agréer l'assurance du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV :

3e strophe. — Aux 3e, 5e et 6e vers, substituez :

Trajan domine encor les champs que de Tibère
Couvrent les temples abattus.

Souvent dans les horreurs des discordes civiles,
Quand l'effroi planait sur les villes,
Aux cris des peuples révoltés.
Etc.

9e Strophe. — Au lieu des cinquième et sixième vers, lisez :

Désormais dans ses yeux, en volant à la gloire,
Nous viendrons puiser la victoire
Etc.

Le mot *carnage* aura disparu, mais je tremble que cette nouvelle figure ne soit bien hasardée.

11e strophe. — Je m'étais aperçu en la composant du défaut de suite que l'Académie y a remarqué dans les idées, mais ne pouvant y remédier, j'étais parvenu à me persuader que les lyriques avaient le privilège de laisser ainsi imparfaite l'idée qui les avait d'abord frappés pour développer celle qui se présentait ensuite à leur esprit. La juste critique de l'Académie m'a fait réfléchir qu'une pareille licence leur donnerait bientôt le droit d'être inintelligibles. J'ai fait de nouveaux efforts pour effacer cette tache, mais ils ont été inutiles, et c'est avec peine que je me vois forcé de laisser subsister un défaut aussi remarquable.

Mes efforts réitérés pour faire disparaître quelques-uns des articles qui hérissent les derniers vers de la 18e strophe ont été aussi infructueux. Je désire que l'Académie veuille m'en tenir compte.

Ode sur les Vierges de Verdun.

N'ayant pas le tems de resserrer le préambule de cette ode, je m'étais préparé à alléguer pour la défense des formes interrogatives l'ode d'Horace :

Quò quò, scelesti, ruitis?

et celle à Lydie :

Lydia, dic, per omnes
Te Deos oro, Sybarin cur properes amando
Perdere?...

Je crois pourtant plus franc et plus convenable d'avouer le peu de succès de mes tentatives.

8e strophe. — Aux trois premiers vers, on peut substituer l'une des deux versions suivantes :

Quand nos phalanges mutilées
Jetant sur nos cyprès l'ombre de leurs lauriers,
Reculaient vers Paris, par le nombre accablées...

Quand nos chefs, entourés des armes étrangères
Couvrant nos cyprès de lauriers,
Vers Paris, lentement reportaient leurs bannières...

10e strophe. — On peut, pour la remplacer, choisir entre les deux strophes suivantes :

Ce dernier trait suffit : leur bonté les condamne.
Mais non ! l'arbitre de leur sort,
Tainville, à leur aspect brûlant d'un feu profane,
Tressaille d'un honteux transport.
Il veut, vierges, au prix d'un affreux sacrifice
En taisant vos bienfaits, vous ravir au supplice.
Il croit vos chastes cœurs par la crainte abattus ;
Du mépris qui le couvre acceptez le partage ;
Souillez-vous d'un forfait ; l'infâme aréopage
Vous absoudra de vos vertus.

Quoi! ce trait glorieux qui trahit leur belle âme
Sera donc l'arrêt de leur mort.
Mais non! l'accusateur que leur aspect enflamme
Tressaille d'un honteux transport.
Il veut, vierges, au prix d'un affreux sacrifice,
En taisant vos bienfaits vous ravir au supplice.
Il croit vos chastes cœurs par la crainte abattus,
De vos jours Tainville est l'arbitre.
Souillez-vous d'un forfait : le monstre à ce seul titre
Vous absoudra de vos vertus.

Enfin, dans la treizième strophe, on pourra, si l'on veut, substituer à : Charlotte au front d'airain : *Charlotte au cœur d'airain.*

Paris, 16 juin 1819.

Monsieur,

J'ai pris la liberté de voir M. de Moncabrié, qui n'a point encore reçu les exemplaires du recueil que vous avez la bonté de nous destiner. Peut-être aurais-je dû attendre que je pusse vous en accuser la réception avant de répondre à votre aimable lettre du 15 mai dernier; mais veuillez excuser l'impatience où je suis de vous exprimer toute notre reconnaissance pour l'indulgence avec laquelle l'Académie a accueilli nos ouvrages, et la bienveillance dont vous nous avez particulièrement honorés.

Permettez-moi, monsieur, de vous remercier, au nom de mon frère et au mien, de l'intérêt que vous nous témoignez, intérêt qui éclate d'une manière peut-être plus sensible encore dans les observations critiques que vous nous adressez que dans les louanges dont nous sommes confus, parce que nous sentons trop combien peu elles sont méritées.

Veuillez croire que ce n'est qu'en profitant de vos censures que nous tâcherons de nous rendre dignes de vos éloges; et si, quelque jour, nous étions assez heureux l'un ou l'autre pour justifier en partie vos espérances, ce serait à l'Académie des Jeux Floraux, ce serait à

vous, monsieur, et à vos honorables encouragements que nous le devrions. La direction que nous donnons à nos faibles talens est, sans doute, ce qu'ils ont de plus louable; mais les obstacles dont on hérisse pour les jeunes auteurs la route que nous voulons suivre, nous auraient peut-être rebutés, si nous n'avions été soutenus par le glorieux suffrage de la plus ancienne Académie du royaume.

Si nous avons encore le bonheur de figurer dans vos solennités académiques, nous nous souviendrons, monsieur, de votre flatteuse invitation, et le plaisir de vous connaître et de vous exprimer de vive voix combien nous sentons vos bontés ne serait pas, monsieur, le moindre des motifs qui nous détermineraient à cet agréable voyage.

Maman a été sensiblement touchée de votre attention; elle me charge de vous transmettre ses remercimens.

Dès longtemps, monsieur, elle vous connaissait de réputation, et le dernier paragraphe de votre lettre n'a pas ajouté un médiocre plaisir à celui que lui ont causé nos succès.

Veuillez agréer l'expression de notre gratitude et du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

18 avril 1820.

Monsieur,

Les instances seules de quelques amis avaient pu me décider à envoyer à l'Académie des Jeux Floraux l'ode de *Moïse* dont je sentais moi-même, le premier, les nombreuses imperfections. L'Académie, en accordant à cet ouvrage une amaranthe réservée, a bien outrepassé mes espérances, et je sens que je dois considérer ce prix moins comme une récompense que comme un encouragement. Je me plais à reconnaître la justesse des critiques qui me sont faites, et je pense de plus qu'en blâmant dans mon ode l'absence de tout mou-

vement lyrique, l'Académie aurait pu en trouver une des causes dans le choix du rhythme qui, par sa terminaison féminine, est incapable de rendre avec quelque éclat les images imposantes et les grandes pensées qu'aurait dû faire éclore un pareil sujet. Ce rhythme, qu'André de Chénier a employé avec tant de bonheur dans sa *Jeune captive*, est, à la vérité, naturellement mélodieux, mais il n'est ni assez grave ni assez sonore pour la haute poésie. Voilà encore un de mes torts : en joignant cette nouvelle critique aux critiques si judicieuses de l'Académie, j'ignore si je n'agis pas avec maladresse, mais je sais que j'agis avec franchise, et je suis persuadé que cela ne me nuira point auprès de vous. Quant aux observations de détail, je regrette que le tems ne me permette pas de rendre mon ode plus digne de la flatteuse distinction dont vous l'avez honorée. Je pense toutefois que l'on peut, dans la première strophe, changer *chastes plaisirs* en *jeux innocents* et, dans la huitième, *ses malheurs ont ému mon amour*, en *ses malheurs éveillent mon amour*, si vous jugez toutefois que ces corrections puissent être admises. Je regrette, je le répète, que le tems me manque; j'aurais essayé, en revoyant sévèrement mon ode, de mériter mieux vos honorables suffrages. Dans l'impossibilité il me reste, monsieur, à vous prier de présenter à messieurs vos collègues mes excuses et l'expression de ma bien vive reconnaissance.

Si l'idylle des *Deux âges* avait pu être couronnée, ç'aurait été pour moi une grande joie et un grand honneur; toutefois je ne puis que m'incliner devant le respectable motif qui l'a empêchée d'obtenir cette faveur.

J'en viens, monsieur, à un point sur lequel je veux m'expliquer sans détour, en désirant vivement votre approbation. J'ai acquis aujourd'hui, me dites-vous, d'après vos règlemens, le droit de demander des lettres de maître ès jeux floraux. Je m'interdis ici d'examiner comment j'ai reçu ce droit et si je ne le dois pas bien plutôt à l'indulgence soutenue de l'Académie à mon égard, qu'à mon propre mérite. Il s'agit seulement de vous exprimer ma façon de penser, et je crois que mon devoir (et jamais devoir n'aura été rempli avec plus de plaisir) est de réclamer, avec tout l'empressement et toute la gratitude que je ressens, un titre auquel les bontés de l'Académie m'ont donné droit de prétendre. Je pourrais, à la vérité, conserver le droit de concourir en suspendant ma demande; mais, d'un côté, si je suis habitué à l'ex-

trême bienveillance de l'Académie, je n'ai point assez de présomption et de confiance en moi-même pour rester dans la lice avec grande espérance de succès; de l'autre, les concours lyriques m'étant désormais fermés, j'ignore si les essais infructueux que j'ai tentés jusqu'ici dans les autres genres ne m'avertissent pas suffisamment de sortir des rangs. J'ajouterai à ces considérations mes désirs, cachés jusqu'ici mais conçus depuis longtems, de faire partie de cet illustre corps des Jeux Floraux.

Aujourd'hui que l'occasion se présente de vous appartenir comme maître, je sens plus que jamais combien un pareil titre est au-dessus de mon âge et de mon faible talent, mais je sens en même tems que si vous jugiez à propos de me le conférer, l'honneur de le porter m'engagerait en quelque sorte à faire tous mes efforts pour le porter dignement. J'oserais donc vous prier, si vous le trouvez bon, monsieur, d'être auprès de l'Académie l'interprète de mes désirs respectueux et de lui demander en mon nom un titre qui me sera bien cher si je l'obtiens, puisqu'il me rappellera à tout moment ce que je dois à vous personnellement et à messieurs vos collègues. J'ignore s'il est nécessaire que j'adresse à l'Académie une demande plus directe, mais je pense que dans le cas où vous ne pourriez pas vous en charger, vous voudriez bien avoir la bonté de m'en donner avis.

Je suis particulièrement flatté, monsieur, que mes odes sur la Vendée et sur l'exécrable crime du 13 février vous aient causé quelque plaisir. En vous envoyant mes essais, je ne fais que remplir un devoir bien agréable pour moi et je serais heureux que vous voulussiez me continuer vos avis. J'ai l'honneur de vous adresser en ce moment deux exemplaires d'une satire déjà vieille, mais qui, à l'époque où elle parut (octobre 1819), fut considérée à Paris, sinon comme une preuve de talent, du moins comme une marque de courage. J'y fais joindre le premier volume du *Conservateur littéraire*. Vous verrez dans cet ouvrage, à la rédaction duquel je concours, le témoignage de satisfaction que S. M. a daigné me donner à l'occasion de mon ode sur la mort de Mgr le duc de Berri. Je crois que le *Conservateur littéraire* peut être utile, et je désire qu'après l'avoir lu, vous en portiez le même jugement. Je vous remercie de l'observation bienveillante qui termine votre aimable lettre; j'ai tout lieu de croire que notre *Conservateur*, dont le succès paraît assuré dans

la capitale, va se répandre maintenant dans les départemens et, dans ce cas, je prendrais des soins particuliers pour qu'il parvienne dans votre province qui est peut-être aujourd'hui la seule où l'on ait conservé intacts l'amour des lettres et le dévouement à la monarchie légitime. Je finis, monsieur, cette trop longue lettre en vous félicitant à mon tour de l'adresse de votre cour royale relativement à l'horrible assassinat de Mgr le duc de Berri; elle a produit ici le meilleur effet, elle a été distinguée entre toutes les adresses des autres villes du Royaume et tout le monde sait que les sentimens monarchiques dont est pénétrée votre fidèle Cour royale sont aussi ceux qui animent l'excellente ville de Toulouse et la noble Académie des Jeux Floraux. J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très humble serviteur,

V.-M. Hugo.

P. S. Mon frère Eugène, que sa mauvaise santé a empêché de concourir cette année, et qui se propose bien de prendre sa revanche en 1821, me charge de le rappeler à votre souvenir et de vous présenter ses respects. Ayant déjà obtenu une amaranthe en 1819, je me détermine à prendre cette année, au lieu de la fleur, la somme que l'Académie me laisse la faculté de choisir en place du prix. S'il y avait quelques démarches ou quelques formalités à remplir à ce sujet, j'ose espérer que vous voudriez bien avoir la complaisance de m'en instruire.

[21 mai 1820.]

Monsieur,

Je saisis avec empressement mon premier moment de loisir pour répondre à votre bienveillante lettre et vous prier d'être auprès de l'Académie, qui a bien voulu m'admettre parmi les *maîtres ès Jeux Floraux*, l'organe de ma vive et respectueuse reconnaissance. Je vous demande pardon de me répéter si souvent, mais les témoignages, eux-mêmes tant de fois répétés de l'indulgence de l'Académie à mon

égard, m'en donnent le droit et, je dirai plus, m'en imposent l'obligation. Vous devez penser, monsieur, que je remplirai de mon côté avec joie tous les devoirs où m'engage ma nouvelle qualité. Avant peu, lorsque je me serai bien pénétré de leur étendue dans l'utile ouvrage de M. Poitevin que vous avez eu la bonté de m'envoyer (marque d'attention à laquelle j'ai été très sensible), j'aurai l'honneur de vous écrire à ce sujet, et je ferai tous mes efforts pour que l'Académie soit contente de moi, sinon sous le rapport du talent, du moins sous le rapport du zèle.

Nous avons été bien flattés, monsieur, du jugement que vous portez sur le *Conservateur littéraire*. Puisque cette lecture vous a procuré quelque plaisir, je vous prie, au nom de mes collaborateurs et au mien, de vouloir bien accepter notre recueil. J'aurai soin qu'il vous parvienne exactement. Vous avez pu voir dans la 3e livraison du tome II que je m'étais empressé, suivant votre désir, d'y faire insérer un extrait du programme; je regrette que l'espace ait manqué pour rendre un compte plus détaillé du recueil de l'Académie. Je pense que l'on y reviendra. J'ai parlé à plusieurs journalistes, avec lesquels je suis en relations, pour qu'ils insérassent également les dispositions du programme; ils m'ont promis de le faire dès que l'excessive abondance des matières politiques le leur permettrait. Pour ce qui regarde le *Conservateur littéraire*, je vous supplie, monsieur, d'user de moi sans façon tant que je pourrai vous y être bon à quelque chose. Vous m'honorerez beaucoup en me *traitant* souvent *en confrère*. Lorsque vous souhaiterez y faire publier quelques annonces ou le compte-rendu des séances de l'Académie, je puis vous assurer que vos désirs seront remplis et ce sera, de notre part, avec un bien véritable plaisir.

Mon frère Eugène, dont la santé est toujours inégale, me charge de vous présenter ses respects et de vous remercier de votre aimable et flatteuse invitation. Il a été bien contrarié de la maladie qui l'a empêché, cette année, de se présenter à vos concours, et il espère avoir recouvré assez de forces l'an prochain pour descendre dans la noble lice que vous lui avez ouverte. C'est aujourd'hui un devoir pour lui qu'il sera heureux de remplir, surtout s'il peut le remplir dignement.

Je ne saurais assez vous remercier de mon côté, monsieur, de l'obligeante attention que vous avez eue de m'envoyer la valeur du prix en lettre de change payable à Paris. Toutes les preuves de bonté

que vous m'avez données jusqu'ici me touchent à un point que je ne puis vous exprimer. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-inclus la déclaration que vous me demandez et de vous prier de me croire toujours, avec les plus vifs sentimens de respect et de gratitude, votre très humble et très obéissant serviteur.

V.-M. Hugo.

P. S. J'ignore si les deux premières livraisons du tome II vous ont été remises exactement. Si cela n'était pas, je vous prierais de me le marquer dans la première lettre que vous me ferez l'honneur de m'écrire, et je vous les ferais parvenir.

24 octobre 1820.

Monsieur,

Permettez-moi de me rappeler à votre souvenir en vous adressant quelques exemplaires d'une ode que je viens de publier sur la naissance de Mgr le duc de Bordeaux, et qu'au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, vous avez déjà pu lire dans le *Conservateur littéraire*. Je désire bien vivement, monsieur, que cette ode ne vous semble pas indigne du suffrage dont vous m'avez quelquefois honoré. Je dois tout à l'Académie des Jeux Floraux, et ce sera toujours un bonheur pour moi de le reconnaître hautement, comme ce me sera toujours un devoir de chercher à justifier les faveurs que son indulgence m'a prodiguées.

Nous possédons ici depuis quelque tems M. Alexandre Soumet qui m'a beaucoup parlé de l'intérêt que l'Académie veut bien prendre à mes essais et de la bienveillance flatteuse que vous, monsieur, en particulier, voulez bien montrer à mon égard. Je me suis aidé des conseils de M. Soumet pour corriger cette nouvelle ode et je dois beaucoup à son obligeante amitié. Il m'a lu une partie de sa tragédie

d'*Oreste*, dont le cinquième acte est vraiment admirable. Je désire fort que les affaires qui l'ont amené à Paris se terminent à sa satisfaction; je désire encore plus que sa tragédie soit bientôt jouée, car, si je fais des vœux pour sa fortune, j'en fais encore plus pour sa gloire : un poëte ne peut m'en savoir mauvais gré.

Pour moi, monsieur, la première ode que je ferai sera destinée à l'Académie; si, accédant à ma prière, vous consentez à la lire dans une de vos séances, elle sera en quelque sorte protégée par l'illustration du corps des Jeux Floraux. Je ne vous promets pas que cette étrangère sera digne de l'hospitalité que vous voudrez bien lui accorder, mais je vous promets de faire tous mes efforts pour y parvenir.

J'espère, monsieur, que vous voudrez bien me continuer cette bienveillance dont vous m'avez déjà donné tant de preuves, et dont je suis si profondément touché. Je vous prie d'excuser le désordre de cette lettre, écrite à la hâte, et de croire toujours aux sentiments de haute estime et de considération respectueuse avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble serviteur,

V.-M. Hugo.

P. S. Ignorant si le secrétaire du *Conservateur littéraire* a rempli exactement l'ordre que je lui avais donné de vous envoyer quelques exemplaires de mon *Ode à M. de Châteaubriand*, j'en joins quelques-uns au paquet que j'ai l'honneur de vous adresser.

28 mars 1821.

Monsieur,

Vos lettres sont si précieuses pour moi qu'un de mes grands regrets est de ne pouvoir vous écrire plus souvent afin de recevoir plus fréquemment de vos aimables réponses. Mais je n'ai, malheureu-

sement pour moi, pas autant de loisirs que de bonne volonté; ce qui, en me privant d'un plaisir que j'apprécie tant, a bien aussi son avantage, celui de vous sauver d'une importunité.

Vous avez peut-être été étonné, monsieur, que mon frère Eugène n'ait pas répondu à l'appel que vous lui aviez fait avec tant de bienveillance. Cependant, croyez que sa mauvaise santé seule a pu l'empêcher de descendre dans la lice où vous vouliez bien presque lui promettre une victoire. Il lui a été bien pénible de renoncer à la fois au plaisir de célébrer l'illustre Malesherbes et à l'honneur de concourir pour vos belles couronnes.

Pour moi, monsieur, à qui ces couronnes ont été accordées avec une indulgence qui me confond autant qu'elle m'honore, je tâche de devenir moins indigne de la distinction que l'Académie a bien voulu me décerner en m'admettant si jeune au nombre de ses maîtres. Cette faveur signalée et si peu méritée m'encourage beaucoup et m'oblige à beaucoup. Je le sens avec crainte, en vous envoyant une ode nouvelle sur l'épouvantable trahison de Quiberon. Elle a été faite pour l'Académie; aussi me suis-je toujours refusé à la laisser imprimer et ai-je même toujours empêché qu'on n'en insérât des strophes détachées dans les journaux. J'ai voulu qu'elle entrât entièrement inédite dans votre *Recueil*, si toutefois (et je serais heureux qu'il en fût ainsi) vous jugez que ce morceau puisse être lu à votre brillante séance du 3 mai, sans trop la déparer.

Permettez-moi, monsieur, à propos de la séance du 3 mai, de vous parler un peu du concours. Je prends la liberté de recommander à votre attention spéciale et éclairée une *Ode sur les troubles actuels de l'Europe*, une élégie intitulée *Symœtha*, une autre élégie, *le Convoi de l'émigré*, qui toutes me paraissent offrir du talent. Je serais heureux que ces ouvrages obtinssent des distinctions quelconques; j'en serais plus heureux encore que leurs auteurs, à cause de l'affection que je leur porte. Il m'a semblé aussi voir beaucoup d'esprit dans un discours *sur les genres classique et romantique* qui porte pour épigraphe : *Rien de nouveau sous le soleil*, et de jolis vers dans un poëme *sur l'enfance d'Henri IV*.

Pardonnez-moi, monsieur, ma confiance en vous recommandant mes amis; je sais par expérience que lorsqu'on s'adresse à votre justice, vous êtes toujours prêt à répondre avec votre indulgence. Un observateur a dit que *lorsque les affections sont grandes, les lettres*

sont longues. J'espère donc que vous excuserez la longueur de celle-ci, car vous devez connaître le profond et inaltérable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble serviteur,

VICTOR-M. HUGO.

Mon adresse est changée. Je demeure maintenant rue Mézières, n° 10 (faubourg Saint-Germain). M. Soumet me charge de le rappeler à votre souvenir; mais un poëte tel qu'Alexandre Soumet n'a besoin d'être rappelé au souvenir de personne.

[14 juillet 1821.]

Monsieur et cher confrère,

Ce qui m'a empêché de répondre jusqu'ici à votre honorable lettre, ce sont de longues inquiétudes, suivies du plus affreux malheur, d'un malheur dont les journaux vous ont peut-être instruit, malheur qui n'a de consolations que dans le ciel et d'espérance que dans la mort. Après une longue maladie, ma mère est morte dans mes bras. Si vous m'aimez un peu, monsieur, plaignez-moi et veuillez croire, en excusant la brièveté de cette douloureuse lettre, à la reconnaissance et à l'attachement éternel de votre très humble et très obéissant serviteur et confrère.

VICTOR-M. HUGO.

J'espère dans quelque tems avoir assez de force pour vous en écrire plus long. Je vous remercierai alors du jeton que vous avez bien voulu me faire remettre par M. Hocquart. M. Soumet et mon frère se rappellent à votre bon souvenir.

Paris, 14 août 1821.

Monsieur et cher confrère,

Je ne me pardonnerais pas de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre, à vos consolations si précieuses pour moi, si je n'avais été assez gravement indisposé et contraint d'aller passer quelques jours à la campagne, immédiatement après avoir rempli auprès de M. de Chateaubriand la commission dont vous m'aviez chargé au nom de l'Académie. C'est moi, monsieur, qui vous remercie du fond de l'âme d'avoir bien voulu me la confier. Ce nouveau rapport a, en quelque sorte, resserré encore ma liaison avec l'illustre pair, et c'est une reconnaissance de plus que je vous dois.

Je vous en dois une, certes, non moins grande pour tout ce que votre lettre contient de sentiments tendres et délicats. Elle m'a vivement et profondément touché. Dans mon irréparable malheur, une amitié telle que la vôtre me console, et je m'enorgueillis de cet intime rapport de nos âmes qui fait que nous nous aimons sans nous être vus, que nous nous devinons sans nous être parlé. Si jamais vous éprouvez (ce qu'à Dieu ne plaise) quelque grande douleur personnelle, je vous souhaite un ami qui vous ressemble, car je ne puis me comparer à vous que par l'affection que je vous porte.

M. de Chateaubriand a reçu son diplôme avec toute la grâce possible et m'a dit qu'il écrirait à l'Académie pour la remercier. Tous les amis des lettres félicitent l'Académie de cette glorieuse acquisition. S'il faut l'avouer, elle m'a semblé, comme à vous, un peu tardive.

Adieu, monsieur et bien cher ami. Je crois assez en votre indulgence pour vous envoyer cette illisible lettre. J'ai voulu vous écrire dès que j'ai pu tenir la plume. Je suis encore faible et n'ai de force qu'à vous aimer.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus profonde estime et le plus entier dévouement, votre très humble et très obéissant serviteur et confrère.

VICTOR-M. HUGO.

Paris, 24 octobre 1822.

Monsieur et bien cher confrère,

Votre aimable lettre est venue me surprendre doucement dans un moment de bonheur. J'ai toujours attaché aux preuves de votre bienveillante amitié un bien grand prix, et dans l'instant où j'en ai reçu ce dernier témoignage, il m'a fait d'autant plus de plaisir que c'était comme si quelque chose de vous, monsieur et cher ami, assistait à ma félicité.

Je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que moi que je suis marié, que je viens d'unir ma vie à la plus douce, à la plus angélique et à la plus adorée des femmes. Vous avez contribué à ce que vous voulez bien appeler mes succès, vous avez pris part à mon malheur, je ne doute pas que vous ne ressentiez également toute ma joie.

Je suis heureux que la lecture de ce recueil vous ait présenté quelque intérêt, et plus heureux encore de la conformité de sentiments que vous me manifestez avec tant de grâce. J'espère, quand la deuxième édition de ces Odes paraîtra, ce qui ne tardera pas, sans doute, qu'elles seront moins indignes de votre attention, monsieur, et de celle de tous les hommes éclairés dont j'ambitionne le suffrage.

Je sais que M. de Rességuier est à Paris depuis quatre ou cinq jours; il est venu me voir et j'ai été assez maladroit et assez malheureux pour être absent de chez moi dans ce moment-là. Je compte néamoins le voir bientôt, et je remplirai avec bonheur votre commission près de lui.

En attendant les détails que cet aimable confrère vous donnera sans doute beaucoup mieux que moi sur *Clytemnestre*, je vous dirai que ce bel ouvrage va être représenté à la fin du mois, que *Saül* le suivra immédiatement sur le second théâtre, et que notre excellent confrère Soumet va devoir à ces deux magnifiques ouvrages une gloire immense et unique. Rien, dans cette prédiction, ne m'est inspiré par l'amitié.

Adieu donc; recevez de nouveau tous mes remerciements pour le plaisir bien doux que m'apportent vos lettres, et croyez, monsieur, que le plus cher de mes titres sera toujours celui de votre confrère, de votre serviteur et de votre ami.

VICTOR H.

M. Soumet, auquel j'ai montré votre bonne lettre, vous remercie et vous aime comme moi, mais non plus que moi.

Paris, le 11 décembre 1822.

Monsieur et bien cher confrère,

Pardon, mille fois pardon si je n'ai point encore répondu à cette aimable lettre qui est venue m'apporter quelque chose de votre amitié au milieu de ma félicité nouvelle, et m'a fait sentir qu'un des plus doux bonheurs du bonheur, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est de le voir partagé par nos amis.

Aujourd'hui, monsieur, ma bonne étoile veut qu'au plaisir de vous remercier d'une charmante lettre, il se joigne pour moi le plaisir de réclamer de vous un service. Vous avez peut-être oublié que vous avez un confrère conscrit; ne riez pas de cette alliance de mots, je vais la justifier. Né au commencement de l'année 1802, je me trouve faire réellement partie de la levée annuelle des quarante mille hommes.

J'ai, à la vérité, de victorieux moyens d'exemption à présenter, et vous les devinez sans doute, mon cher et excellent confrère, mais d'insipides formalités dont je vous demande bien pardon pour ceux qui les ont établies, me forcent à remonter jusqu'à vous pour me servir en quelque sorte d'avocat.

La loi du recrutement accorde l'exemption du service militaire à tous ceux qui auront remporté l'un des grands prix de l'Institut, voire même le *prix d'honneur de l'Université*. L'oubli fait par le législateur des prix de la seconde Académie du royaume est ici ré-

paré par l'esprit de la loi, et, d'après les informations que j'ai prises, j'ai acquis la certitude que cet article avait été interprété favorablement jusqu'ici, sur la réclamation des secrétaires perpétuels, pour des palmes décernées par des académies bien moins importantes que celle des Jeux Floraux. J'ose donc attendre de cette extrême obligeance dont vous m'avez donné tant de témoignages, que vous voudrez bien faire valoir le droit d'exemption que me donnent les trois couronnes dont l'indulgence de l'Académie m'a honoré, couronnes précieuses auxquelles je dois la gloire, si étrangère à mon âge et à ma faiblesse, de siéger dans son sein ; c'est la cause de l'Académie que vous plaiderez plus encore que la mienne, mon respectable confrère, ce sont ses prérogatives que vous défendrez, car la loi ne peut accorder plus de privilèges à un simple lauréat de l'Institut ou même de l'Université qu'à un membre du plus ancien et de l'un des plus illustres corps littéraires de toute l'Europe. Voilà le service que j'aurai à ajouter à toutes les reconnaissances que je vous dois déjà. Il faudrait que la réclamation que vous voudrez bien faire, en votre qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie, fût adressée à M. le ministre de l'intérieur (bureau des Académies); elle serait renvoyée au ministère de la guerre (bureau du recrutement) et j'ai l'assurance qu'elle y serait couronnée d'un plein succès.

En vous demandant pardon d'avance de tous les soins que je vais vous donner, je vous prierai de me donner de vos nouvelles. Eh bien,' Toulouse a-t-elle été bien fière de son Soumet? Rességuier, qui est aussi aimable dans sa personne que dans ses lettres, vous en parlera plus au long selon votre désir. Je vais, moi, faire envoyer à l'Académie un exemplaire de ce recueil que vous avez jugé avec tant d'indulgence; je vous prie de m'excuser, près de nos confrères, de l'incurable négligence de mon libraire. Je prépare une seconde édition où il y aura des changements et des corrections. Il n'y a en moi qu'une chose qui ne puisse être changée, c'est mon tendre attachement pour ceux que j'aime et en particulier pour vous, mon cher et excellent confrère.

Le plus dévoué de vos amis et de vos serviteurs.

VICTOR M. HUGO.

Ma femme a été on ne peut plus sensible à vos aimables compliments et me charge de vous en remercier.

Paris, 8 janvier 1823.

Monsieur et bien cher confrère,

Ce qu'il y a de plus agréable pour moi dans l'important service que vous venez de me rendre avec tant d'obligeance, c'est qu'il me soit rendu par vous. Depuis longtemps j'ai contracté la douce habitude de vous devoir des reconnaissances, et tout ce qui me reste à désirer, ce serait d'avoir le bonheur de pouvoir aussi vous être quelquefois utile de mon côté. J'ai été bien sensible à l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer votre demande en ma faveur, et bien confus de tout ce que votre amitié vous a inspiré de bienveillant et de glorieux pour le plus indigne de vos confrères.

Je viens de publier la seconde édition, corrigée et augmentée, de mes *Odes;* j'ai chargé mon éditeur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un que vous voudrez bien, sans doute, avoir la bonté d'accepter de moi, l'autre dont je vous prie de faire hommage en mon nom à l'Académie.

Je suis fondé à croire que le concours des Jeux Floraux sera brillant cette année. Je connais plusieurs des ouvrages qui doivent vous être envoyés, et je vous assure que vos belles couronnes pourront récompenser de beaux volumes.

MM. Soumet et de Rességuier me chargent, mon bien cher confrère, de vous dire en leur nom tout ce que je sens pour vous, c'est-à-dire tout ce que l'estime et l'attachement peuvent inspirer de plus vif, de plus tendre et de plus sincère.

VICTOR M. HUGO.

Ma femme vous remercie comme moi de tout ce que votre lettre contient d'aimable pour elle.

Gentilly, 9 juin 1823.

Monsieur et bien cher confrère,

Notre excellent Jules de Rességuier m'a montré votre lettre, et tout ce qu'elle contient de tendre et d'aimable pour moi m'a vivement touché. Je n'ai pas été moins sensible au sentiment qui vous a inspiré de prononcer mon nom dans votre mémorable séance; vous avez voulu que quelque chose de l'éclat ajouté par une auguste spectatrice à l'antique fête des fleurs rejaillît jusque sur moi. Je vous en remercie. Vous avez encore plus touché mon cœur que flatté mon orgueil.

Mandez-moi, de grâce, si vous avez reçu la seconde édition de mes *Odes*, ainsi qu'un autre mauvais ouvrage en quatre volumes, intitulé *Han d'Islande*. J'avais chargé, il y a bien longtemps, mon ancien libraire Persan de vous adresser ces ouvrages que j'envoyais également à l'Académie. Cet homme a fait banqueroute depuis, et ayant découvert plusieurs omissions dans les commissions dont je l'avais chargé, je voudrais m'assurer qu'il ne vous a pas compris au nombre de ses oublis intéressés.

Adieu, Monsieur et excellent confrère; ma femme, qui avance heureusement dans sa grossesse, partage les sentimens profonds d'amitié sincère que vous porte votre très humble serviteur et indigne confrère

VICTOR M. HUGO.

A Monsieur le Baron de Malaret,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux.

Paris, 21 juillet 1825.

Monsieur le baron,

Je ne reçois qu'aujourd'hui votre aimable lettre du 20 juin; j'attends encore le recueil.

Je le lirai avec une vive satisfaction, certain d'y trouver une agréable compensation de la médiocrité des concours des années précédentes.

Quand je parle de la faiblesse des concours précédents, c'est presque une ingratitude de ma part, puisque sans cette indulgence de l'Académie, je n'aurais pas avec vous, monsieur le baron, l'honneur d'une confraternité qui est certainement un de mes plus précieux titres. Mais vous excuserez cette franchise qui d'ailleurs ne pourrait blesser que les lauréats. L'Académie ne peut pas créer des poètes : elle ne peut que les couronner.

Cependant, monsieur, l'Académie des Jeux Floraux exerce depuis trois cents ans sur les lettres une salutaire influence; et il est douteux que cet éloge soit mérité au même degré par sa vaniteuse sœur cadette, l'Académie française.

La connaissance personnelle que j'ai de tout votre mérite me donne la conviction que nous verrons s'étendre et s'accroître cette influence sous votre gestion. Vous êtes maintenant, en quelque sorte, le guide d'un corps poétique qui peut acquérir une grande importance en se plaçant à la tête du mouvement littéraire qui renouvelle de nos jours le domaine de la pensée. L'Académie des Jeux Floraux, fondée par des troubadours et instituée par une femme, est toute nationale, toute poétique par son origine : elle doit être toute nationale, toute poétique dans son action.

Voilà le but, monsieur le baron, auquel vous me trouverez toujour empressé de coopérer. Je suis fort peu de chose, mais votre aide et votre suffrage me donneront quelque valeur.

Veuillez croire que personne n'est flatté plus que moi des nouvelles relations qui vont s'établir entre nous, et agréez l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur et très indigne confrère,

VICTOR HUGO.

Les éditeurs se font un devoir de remercier les possesseurs directs ou indirects des lettres de Victor Hugo, qui ont bien voulu leur communiquer ces lettres. Il faut nommer d'abord M. le vicomte de Spoelberch, qui a détaché pour eux de sa précieuse collection et recopié de sa main les Lettres à Sainte-Beuve. Ils doivent beaucoup aussi à l'obligeance de M. Étienne Charavay. Ils adressent tous leurs remerciements à M. le comte Albert de Rességuier, à MM. Stephen Liégeard, Brenot, Pavie ; à Mmes Trebuchet et Cordellier-Delanoue.

TABLE

TABLE

LETTRES A DIVERS

1817-1835

		Pages.
1817	A Raynouard	3
1820	A Adolphe Trebuchet	6
—	—	7
—	—	9
—	—	11
1821	A Alfred de Vigny	13
—	A Jules de Rességuier	16
—	A Alfred de Vigny	17
—	A M. Trebuchet	20
—	A Jules de Rességuier	22
1822	—	25
—	A Lamennais	26
—	A Jules de Rességuier	29
—	A Lamennais	30

Pages.

1822 A Adolphe Trebuchet. 31
1823 — 33
— A Jules de Rességuier. 35
1824 A M. Z., rédacteur aux *Débats* 37
— Au baron d'Ekstein 39
— A M. Villars. 40
— A François de Neufchâteau. 42
— A Alfred de Vigny. 43
1825 Au baron d'Ekstein. 46
— A Adolphe de Saint-Valry 48
— A Paul Foucher. 50
— Au baron Taylor. 52
1826 A Lamartine 53
— A Henri de Latouche. 54
— A Monsieur V. P. 55
1827 A Victor Pavie. 57
— A Louis Pavie. 59
— A Victor Pavie. 61
— — 63
— — 64
— A Louis Pavie. 65
— A Victor Pavie 66
1828 — 69
— — 70
— — 71
— — 73
— A David d'Angers. 74
— — 75
— — 76
— Au baron Taylor. 76
1829 A Victor Pavie. 78
— Au Ministre de l'Intérieur 80
— Au baron Taylor. 81
— Au Ministre de l'Intérieur. 81
— A Charles Nodier. 83
— Au baron Taylor. 86
— A Adolphe de Saint-Valry. 86

Pages.

1830 Au Ministre de l'Intérieur. 88
— A Paul Lacroix. 93
— Au baron Taylor. 94
— A Armand Carrel. 95
— A cinq étudiants en droit. 99
— A Charles Nodier. 99
— — 100
— A Adolphe de Saint-Valry. 101
— A Lamartine. 103
— A Victor Pavie. 104
— Au commandant Froidefond des Forges. 105
— A Madame Benjamin Constant. 108
1831 A Mademoiselle Mars. 110
— A Victor Pavie. 111
— A Mademoiselle Mars. 113
— A Hérold. 115
— — 116
— A Madame Ménessier-Nodier. 117
— Au roi Joseph. 119
— A Cordellier-Delanoue. 121
— — 123
— A David d'Angers. 123
1832 Au baron Taylor. 125
— A Mademoiselle Louise Bertin. 127
— — 129
— Au rédacteur du *Constitutionnel*. 131
— A Mademoiselle Louise Bertin. 132
— Au baron Taylor. 134
— A Eugène Renduel. 135
— A Mérimée. 136
— A Mademoiselle Louise Bertin. 137
1833 — 139
— Au roi Joseph. 140
— A Jouslin de la Salle. 142
— A Victor Pavie. 143
— A Harel. 144
— A Mademoiselle Louise Bertin. 145

Pages

1833 A Victor Pavie 147
— A David d'Angers. 148
— A Alexandre Dumas. 149
— A Mademoiselle Louise Bertin 150
1834 Au duc d'Orléans. 151
— — 152
— Au directeur du *Progrès Social*.. 153
— A M. Thiers, ministre de l'Intérieur.. 154
1835 A Mademoiselle Louise Bertin. 157
— — 159
— A Antoine de Latour. 160

LETTRES AU PÈRE ET A LA MÈRE

1815-1826

A Madame la comtesse Hugo.. 165
Au général Hugo.. . . . . 166 à 215

VOYAGE A REIMS. — SACRE DE CHARLES X

1825

A J.-B. Soulié.. 219
A Alfred de Vigny.. 221
A M. Foucher.. 223

A Adèle Hugo. . . . . 227 à 257

LETTRES A SAINTE-BEUVE

1827-1834

A Sainte-Beuve . . . . . 259 à 307

LETTRES AUX ENFANTS

1834-1843

A Léopoldine . . . . . 311 à 326
A Charles. 327
A Léopoldine. . . . . 331 à 350

APPENDICE

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

1819-1825

A M. Pinaud, secrétaire de l'Académie . . . . . 353 à 374
Au baron de Malaret. 375

Paris. — May & Motteroz, L.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.

ŒUVRES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

THÉATRE EN LIBERTÉ

LA FIN DE SATAN

CHOSES VUES

TOUTE LA LYRE

LES JUMEAUX. — AMY ROBSART

EN VOYAGE : ALPES ET PYRÉNÉES

— FRANCE ET BELGIQUE

DIEU

En préparation :

CORRESPONDANCE

1835-1885

OCÉAN

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.